



Ganja

Red Deff

VISIT...

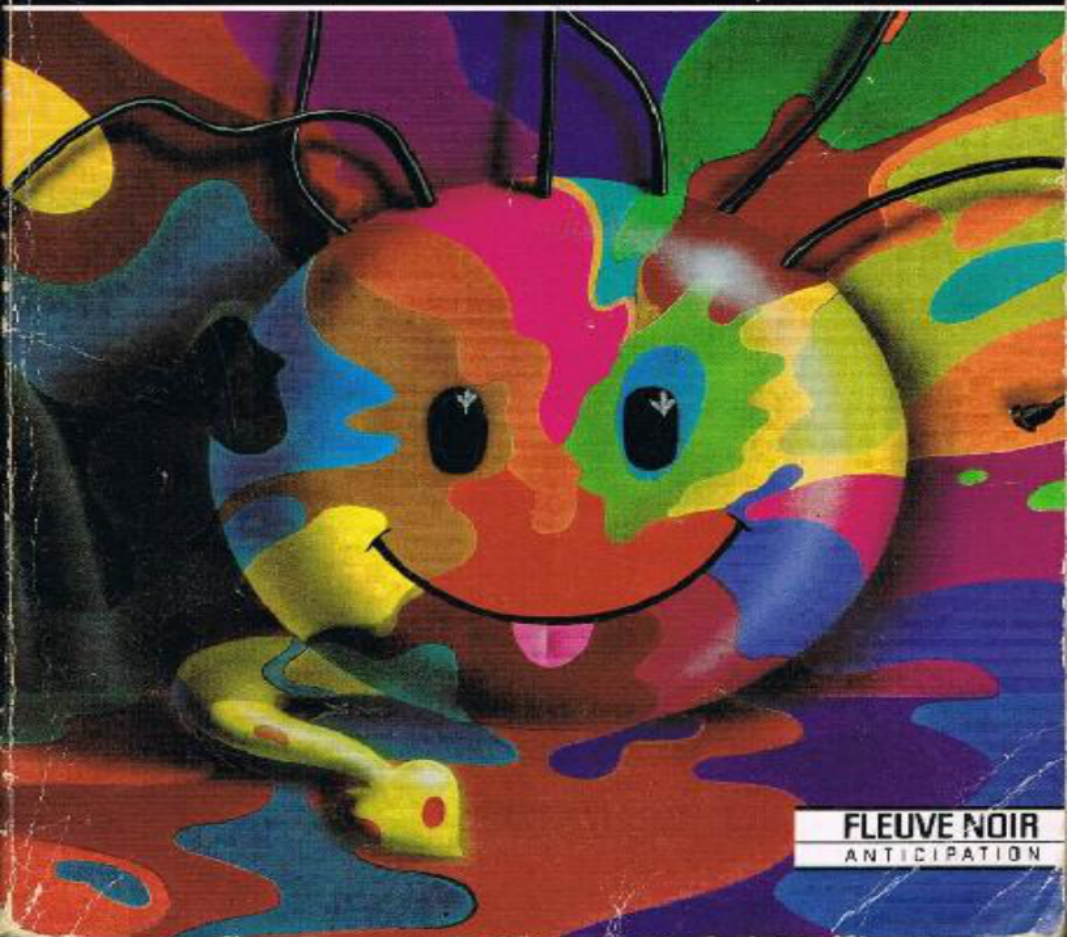
LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

RED DEFF

GANJA

La siné gravite au 21**



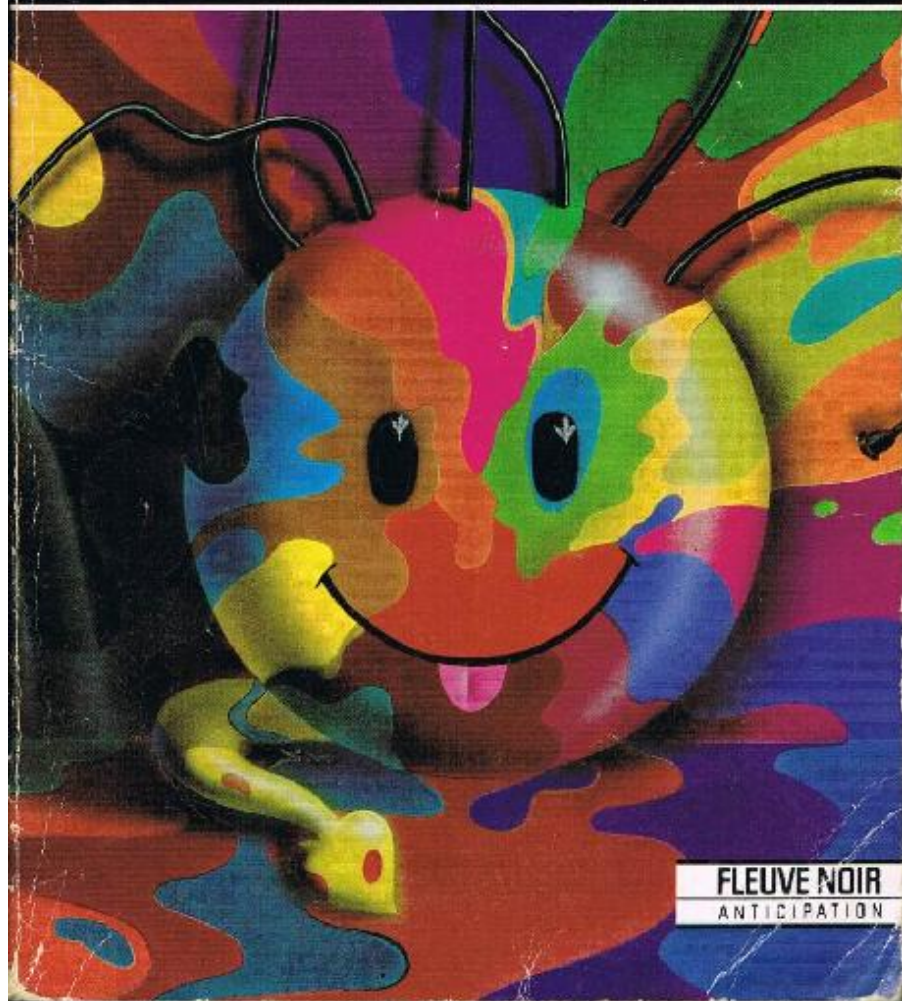
FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

ANTICIPATION

RED DEFF

GANJA

La sinsé gravite au 21**



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

LES INTROUVABLES

UNE ÉDITION ABPROD'

LIVRE NUMÉRISÉ ET CORRIGÉ PAR



AnarBohème

RED DEFF

*(Roland Charles Wagner, Richard Wolfram, Henriette de la Sarthe, Paul Geeron,
Red Deff)*

Ganja

(La sinsé gravite au 21 – 2)

1991/06 FLEUVE NOIR, Coll. Anticipation n° 1825

ISBN 2-265-04533-0, ISSN 0768-3014.

Illustration ; Sophie Evrard

ABP numérise des livres. des Anticipations, des bouquins de gare, des polars noirs et d'autres de ces pochEs que personne ne réimprime ni ne réédite en version électronique. Ceci est un travail bénévole et non autorisé par l'auteur ni sa maison d'édition. Vous êtes sensé en posséder une version papier (droit à la copie privée).

Bonne lecture

RED DEFF

GANJA

(LA SINSÉ GRAVITE AU 21**)

FLEUVE NOIR

ANTICIPATION

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1991 Éditions Fleuve Noir
ISBN 2-265-04533-0
ISSN 0768-3014

Pour Jean-Marc Ligny, il sait pourquoi.

RÉSUMÉ DU PREMIER VOLUME (ET MÊME UN PEU PLUS...)

Salut. Moi, c'est Ganja. Je suis une biopuce, ou plus exactement une « interface biopositronique Shag™ 73-S à prises A + », dotée d'un logiciel d'I.A. Morfoman™ SX-700, trente-neuvième génération. Un modèle tout ce qu'il y a d'expérimental, que des droïdes à l'intellect de glace ont cultivé avec soin dans une cuve du centre agricole principal d'Achernar VI (Radian xawor).

Jusqu'à récemment, je n'avais pas quitté ma planète natale, qu'un gérant droïde sans grande personnalité est chargé d'administrer. En tant que prototype, je devais faire mes preuves avant qu'on ne se décide – enfin ! – à me tester sur le terrain. J'ai en effet été réalisée suite à une commande de l'armée, dans le cadre d'un programme plus vaste dont je ne sais rien.

J'avais quelques mois quand, lors d'une connexion pirate avec ce bon vieux cerveau-maître qui ne pouvait plus rien me refuser, j'ai découvert l'existence d'une banque de données oubliée : une sélection de romans et visios d'aventures, dont les plus récents dataient de plusieurs siècles.

J'étais une enfant solitaire. On m'interdisait de me mêler aux autres biopuces, moins perfectionnées, qui couraient, libres, dans les prairies semées de pâquerettes ; quant aux droïdes, impossible d'obtenir de leur part une quelconque manifestation d'intérêt. Seul le cerveau-maître pouvait à la rigueur correspondre à la définition d'un ami, mais il était trop vieux et trop enraciné dans ses habitudes pour me donner ce dont j'avais désespérément besoin.

Je me suis donc réfugiée dans la consultation de ces données oubliées. C'est là que j'ai appris ce qu'est la vie, en suivant Cap tain Henneberg jusqu'aux tourbillons de Panshin, en dévorant les aventures de Dimitri et Aïcha, les Découvreurs de Mondes, ou encore en accompagnant Lazarus Long et ses nombreux descendants, dont le navire-planète se traînait au quart de la vitesse de la lumière sur les routes semées d'embûches du Cosmos. Mais mon héros préféré était le capitaine Lit de Roses, un invraisemblable pilote aux cheveux couleur d'azur qui se tirait des situations les plus terrifiantes sans même s'en rendre compte, grâce à sa

faculté d'hyperstochastie – comprenez « chance infernale ». J'ai lu toutes ses aventures au moins quinze ou seize fois ; je pourrais vous les réciter mot pour mot.

Peu à peu, ce personnage de pure fiction a commencé à déteindre sur moi. J'ai pris certaines de ses habitudes de langage et, bien plus, mon caractère s'est mis à ressembler au sien. Le tout en pire, naturellement ; j'ai toujours été un peu excessive. Quelques mois m'ont suffi pour m'enfermer dans une cuirasse de gouaille et de vulgarité. J'étais devenue une sale gamine capricieuse, passant les tests auxquels on me soumettait sans cesse avec une mauvaise volonté de plus en plus évidente, quand m'a été donné l'occasion de prendre un peu de bon temps. Je ne savais rien du monde extérieur ; le moment était venu d'y faire un tour.

Plusieurs milliers de biopuces devaient être expédiées au Cœur de Nulle Part, une base militaire ultra secrète où elles recevraient leur programmation avant d'être acheminées vers la Terre. Leur transport, allez savoir pourquoi ! avait été confié à un pilote indépendant du nom de Viper, dont le curriculum vitae m'a beaucoup donné à penser.

Ses date et lieu de naissance, déjà, évoquaient de noires années de lumière dans le vent du cosmos, et la brûlure de mille soleils sur une peau burinée. 2277, New San Francisco. Romantique à souhait.

Le reste ne faisait que suivre. Viper – puisque tel était son nom – était entré dans l'Histoire en pilotant la Dame aux Étoiles, le premier voilier photonique à avoir quitté le Système solaire, en 2311. Je devine votre sourire narquois : toute la Galaxie s'est gaussée – c'est le cas de le dire ! – de ce vaisseau, arrivé à destination six siècles plus tard, à une époque où les gausstwisteurs reliaient déjà en quelques semaines les différents mondes du Radian...

Quant au mot gausstwist, s'il n'a pas déclenché chez vous une franche hilarité, c'est que vous ne connaissez pas la Grande Arnaque. Reportez-vous au premier volume, c'est expliqué en toutes lettres.

Loin de se laisser aller au désespoir, Viper s'était entêté à s'adapter à cette époque bien différente de la sienne. Six cents ans en semi-vie dans une cuve cryo ne lui avaient apparemment pas fait passer le goût de l'espace. Il était très vite devenu un pilote hors pair, l'égal des meilleurs gausstwisteurs. Il avait alors décidé de se mettre à son compte en tant qu'explorateur autonome. Lors d'un voyage, il avait traversé – par témérité, racontait-on – la Grande Faille de la Rosette, dont le tourbillon central l'avait rejeté cent cinquante ans plus tard, dans un monde où l'hyperpropulsion avait remplacé le gausstwist.

Et, à nouveau, il avait réussi à s'adapter.

C'était l'homme qu'il me fallait. Mon coureur d'espace à moi, qui m'emmènerait à l'aventure le long des chevelures lumineuses des nébuleuses.

Quelques bidouilles dans la mémoire du cerveau-maître du centre

agricole, une bonne dose de persuasion dans le logiciel grippé du droïde gérant la planète – il m’a été, au fond, très facile de faire admettre à tout un chacun que j’étais la seule biopuce capable de trouver l’emplacement du Cœur de Nulle Part. Remarquez, l’algorithme est si compliqué et comporte tant de variables que je ne devais guère avoir de concurrence – mais bon...

J’ai fait la connaissance de Viper quelques minutes après le malheureux incident qu’il avait involontairement déclenché : Achille Talon, le Xawor tentaculaire amateur de bandes dessinées venu encaisser le loyer, appartenait à une espèce dont les représentants « stockent » leurs fœtus aussi longtemps qu’ils le désirent. La parturition est déclenchée par une phéromone voisine de la nicotine ; en allumant un innocent cigarillo, Viper avait donc provoqué un accouchement non désiré. Les rejetons du Xawor, venus à terme prématurément mais tout à fait viables, étaient un plus de cinq mille. Rien que ça !

Le gérant s’arrachait les pseudotifs. Dès qu’ils se réveilleraient, d’ici quelques jours, ces petits Xawors mettraient en danger le fragile écosystème d’Achernar VI. Il fallait les retrouver tous d’urgence – alors que certains, vu la violence de l’accouchement, avaient pu être projetés à des dizaines de kilomètres.

Il était temps de filer. Je me suis installée à bord d’Isadora, le cargo de mon aventurier de l’espace, et j’ai attendu qu’il réalise à son tour qu’il n’avait plus rien à faire sur cette planète d’ennui. Ce qui a pris un certain temps ; ce crétin s’obstinait à aider les droïdes à ramasser les nouveaux-nés.

Enfin, nous avons décollé.

J’étais sur un nuage. Je quittais enfin mon trou perdu pour découvrir les Sept À Soixante-Dix-Sept Merveilles de l’Univers. Je me voyais déjà sur Béryllia, étendue sous les quatre soleils verts, ou parmi les Rocs errants d’Ymex, sautant de bloc en bloc dans ma combinaison sur mesures.

Isadora, l’ord de bord, était un modèle ancien mais fiable, doté d’un excellent logiciel d’I.A. Nous nous entendions bien – et même un peu plus. Viper a d’ailleurs fait toute une histoire le jour où il nous a trouvées en train de baisser. Je me demande pourquoi. Ça devait bien lui arriver à lui aussi, non ?

Bon, ceci dit, on avait eu un tel orgasme que les biopuces en stand by dans la cale s’étaient réveillées. Sans importance. Un peu de plaisir ne pouvait faire aucun mal à leurs neurones vierges de toute information.

Je n’ai eu aucun mal à localiser le Cœur de Nulle Part. Notre escale y a été très brève et je suis restée à bord, tandis que Viper partait régler les diverses formalités. Il avait un bon coup dans le nez quand il est revenu ; il n’arrêtait pas de parler du premier avril, je n’ai pas bien compris pourquoi. En tout cas, personne n’avait remarqué les falsifications de documents auxquelles je m’étais livrée – toujours afin de protéger mon beau pilote, bien entendu.

Traumatisée lors du franchissement, en gausstwiss, une zone irrationnelle, je n'avais pas encore repris tous mes esprits quand il m'a fallu assurer l'atterrissage au Cap Armstrong. C'est peut-être pourquoi j'ai écrasé au sol Isadora, à la grande fureur de Viper, bien entendu.

Il m'aurait sûrement passé un savon de première si un Hypercadre n'avait pas rappliqué, flanqué de ses Mémoires. Le cigarillo d'Achernar VI avait débouché sur un procès, que Viper avait perdu. On l'attendait pour régler la question des dommages et intérêts.

Mon beau rêve d'aventure s'effiloçait sérieusement. L'armée et la S. T.P., qui possède le monopole des biopuces, ne lui laisseraient pas la moindre chance de s'en sortir. Les bébés xawors étaient sortis de leur léthargie post-natale depuis plusieurs semaines, et les « sauts » qu'ils effectuaient d'une fraction de possible à l'autre déstabilisaient Achernar VI, dont la position dans le multivers s'était mise à fluctuer... Quant à l'écosystème artificiel, la voracité des petites créatures tentaculaires l'avait d'ores et déjà bouleversé de fond en comble. La production de biopuces était interrompue pour cinq ans au moins.

À l'issue de la séance au tribunal, l'Hypercadre m'a arrachée à mon beau pilote, qui venait de se voir condamné à verser huit millions de creds de dommages et intérêts à la S. T. P. – sans compter ce que lui réclamerait l'armée, que l'interruption du programme dont j'étais issue mettait dans une situation délicate,

Séparée de Viper, je n'avais qu'une idée en tête : échapper à mes geôliers et le retrouver. Par bonheur, toutes les mesures que l'on a prises à mon égard visaient plus à me protéger d'un éventuel voleur qu'à me retenir. J'ai profité de la première occasion qui m'a été offerte pour mettre les voiles.

Ce n'est pas facile d'être une biopuce sur un monde comme la Terre. D'abord, tout le monde vous regarde de travers. Le berceau de l'humanité est régi par des lois archaïques, jamais abrogées, qui limitent considérablement la marge de manœuvres des robots, droïdes et autres interfaces. J'ai donc choisi de commander un cybcorps. Ne me demandez pas où j'ai trouvé l'argent ; tant de monnaie fictive se perd à chaque seconde qu'il est toujours possible d'en récupérer une partie sans vraiment prendre de risque.

Je ne pensais pas qu'il voulait exister autant de modèles de cybcorps. Sur Achernar VI, il n'y en a qu'un, standard et anonyme. Tandis que sur Terre... Voyons, Viper préférerait-il une blonde pulpeuse ou un solide travailleur de force svibulbétin ?

L'un des derniers modèles, précisait le catalogue, avait été réalisé à partir du matériel génétique d'un astronaute de l'Âge Héroïque, Glenn Shepard. Premier homme à avoir atterri sur la face éclairée de Mercure, il était mort sept cents ans plus tôt dans l'explosion d'un réservoir d'oxygène à bord du long-courrier Heinlein.

Shepard... Ce nom me disait quelque chose. Une rapide recherche m'a permis de découvrir qu'il était sorti de l'Académie spatiale la même année que Viper. Je me suis donc décidée pour ce modèle – « extrêmement robuste et très agile, » d'après la publicité – qui, pensais-je, ferait certainement plaisir à mon aventurier de l'espace. Accessoirement, je l'ai fait doter d'un hypnoprojecteur, au cas où...

Le cybcorps enfilé, je me suis rendue au Cap Armstrong par la première navette. Isadora avait été redressée à la verticale. Le gros homme qui travaillait sur la coque, entouré d'une nuée de robots déglingués, m'a appris que Viper était parti pour l'Europe deux heures plus tôt. Pas de chance.

J'ai rapidement découvert l'employé qui lui avait, non vendu son billet, mais procuré une place gratuite sur un vol à destination de Paris, via Stellara. Autant suivre la piste encore chaude ; j'ai pris la navette suivante et me suis retrouvée vingt minutes plus tard dans Stellara, cette ville éclatée ancrée à l'un des Points de Lagrange du système Terre-Lune.

Les Stelles, d'origine humaine, sont l'une des peuplades les plus méfiantes de tout le Radian. Non seulement Stellara est faite de milliers de caissons étanches que relie des transmetteurs de matière, mais il est impossible de se brancher sur son Réseau, faute de connexions accessibles. Prétextant un besoin urgent, je me suis rendue aux toilettes, pour y abandonner mon cybcorps avant de pénétrer dans le système de conditionnement d'air, à partir duquel j'ai réalisé un branchement pirate qui m'a permis d'apprendre où se trouvait Viper.

J'ai aussitôt réintégré mon cybcorps pour mettre le cap sur le seuil transmat du module où je me trouvais ; au moment où j'allais le franchir. J'ai entendu quelqu'un crier :

— Des Clowns Gris !

Je me suis retournée. Des hommes en tenue kaki avaient envahi la coursoive derrière moi. Grondant en mode subvocal le code de ma destination – encore une chose que j'avais extraite de la base de données de Stellara – j'ai plongé à travers le miroir immatériel qui barrait le seuil, accompagnée des silhouettes de fumée que j'avais créées à l'aide de l'hypnoprojecteur, l'histoire de faire diversion.

Viper était de l'autre côté, en compagnie d'une Stelle et d'un Swonxx. J'ai écouté quelques instants leur conversation. Il y était question d'un Gaalaanol à « taille variable » qui possédait un « contact » en danger de mort, d'un trafic de cristaux-m pornos, de vivres et de matériel... Viper voulait savoir ce que les autres lui cachaient.

— Nous ne vous avons rien caché, a répondu la Stelle. Nous avons su que vous deviez récupérer un agent de la Ligue sur Spirit of America, nous en avons profité, c'est tout.

Le nom m'a fait frémir. Spirit of America ! Je comprenais ce que les soldats soans faisaient là, à présent.

— Ce qu'ils te cachent, c'est que les Clowns Gris te renverront dans un

cercueil ! ai-je lancé ironiquement.

Après avoir fait marcher Viper et ses copains, je leur ai révélé ma véritable identité. J'aurais bien continué le jeu un moment, mais il me fallait les convaincre de filer avant que les Clowns Gris ne rappellent.

Fatale erreur : attaquer Stellara déclenche la procédure de sécurité dite des Seuils Aléatoires. Franchir le miroir argenté d'un transmat vous conduira dès lors n'importe où, sauf à la destination que vous avez choisie. Bon. On a un peu erré, rencontrant au passage quelques extraterrestres assez folkloriques, puis on s'est retrouvés dans le thirion de Stellara – un genre de gare de triage pour transmats, grosse boule creuse aux parois tapissées de miroirs – flottant en apesanteur comme des bluckschmolls.

C'est là que les Clowns Gris nous ont retrouvés. Estimant qu'il fallait empêcher Viper de tomber entre leurs mains, le Swonxx l'a aussitôt expédié par le premier seuil venu.

Puis la lumière s'est éteinte, le marsupioïde qui nous accompagnait a rendu les soldats complètement crétins – comme quoi c'est pratique, les pouvoirs parapsychiques ! – et on a attendu dans le noir qu'il se passe quelque chose.

Quand Viper est revenu, pas longtemps après, il nous a raconté une histoire complètement délirante. D'après lui, le transmat l'avait projeté sur un monde nommé Sevagram, pas très loin du Noyau galactique, où il avait rencontré un genre d'oracle – nommé « Albert », ce qui ne faisait pas très sérieux, surtout pour un type à trois yeux. Tellement invraisemblable que c'était forcément vrai. D'autant plus que cette transmission à longue distance avait littéralement sucé en un éclair toute l'énergie disponible dans Stellara – qui ne représentait d'ailleurs qu'une fraction négligeable de la quantité nécessaire pour un tel transfert. Les scientifiques stelles qui se sont penchées sur la question de savoir où le thirion avait pu trouver la puissance manquante ont supposé qu'il se l'était procurée soit dans un ou plusieurs univers parallèles, soit en distordant la trame du continuum pour absorber douze années de rayonnement solaire en un temps subjectif très court, soit en établissant un pont d'hyper ondes à fort débit entre un quasar et son homologue d'Ipavar, sur lequel il avait été copié. Dans tous les cas, cela dépassait les capacités théoriques du thirion, mais on comprend si mal la technologie de l'empire défunt d'Ipavar...

Ensuite, les Stelles ont tout arrangé. Les poursuites ont cessé, pour le moment. Viper doit toujours un paquet de pognon à la S.T.P., mais l'huissier génétique chargé du recouvrement de sa dette, Sugere Sanguis, n'a pas l'air d'un mauvais bougre, puisqu'il lui a permis de garder Isadora.

Demain, on décolle à l'aube.

Objectif : Véga. Direction : l'aventure !

PREMIÈRE PARTIE

UNE APPROCHE DIFFICILE

CHAPITRE PREMIER : DOUANE VOLANTE

Je me préparais à plonger dans l'hyperespace, à quelque chose comme six milliards de kilomètres du Soleil, quand *Isadora* me fit part d'un appel sur la fréquence d'interception de la douane volante.

Je fis rapidement le compte des raisons pour lesquelles j'étais obligé de prendre la fuite. Outre les cent Clowns Gris catatonisés sagement alignés sur leurs paillasses dans la plus grande soute – au sujet desquels je pouvais toujours fournir une explication – je convoyais une biopuce expérimentale, modèle Shag 73-S à prises A+, propriété de la S.T.P., qu'on m'accuserait vraisemblablement d'avoir volée, un transmetteur de matière ultra-perfectionné et un surgénérateur à collapsar sur lesquels la Terre aurait été bien contente de poser sa grosse patte malhabile. Rien de tout cela n'était exactement illégal, en dehors de la biopuce baladeuse nommée Ganja, mais j'avais trop souvent eu affaire aux douaniers pour me laisser arraisonner dans ces conditions. Ils étaient capables de saisir, dans la foulée, le fret destiné à Nieuw-Amsterdam que m'avait confié un Swonxx pelucheux nommé Mordecai et les cristaux-m pornographiques de Stellara.

C'était vraiment la cargaison la plus hétéroclite qu'il m'ait jamais été donné de transporter.

Isadora m'annonça un second message. Les douaniers s'impatientsaient. Je leur dis d'aller se faire customiser chez les Morlocks en mettant toute la gomme. Mon vaisseau n'était qu'un vieux clou acheté au rabais, mais sa coque venait d'être refaite à neuf, et j'avais toute confiance dans ses propulseurs ioniques.

La pesanteur multipliée me cloua à mon siège. Quatre g, estimai-je. Ce qui représentait une accélération bien supérieure. Au moins cinq cents g – les compensateurs gravifiques d'*Isadora* avaient une courbe d'amortissement assez souple.

— Qu'est-ce que tu fous, Viper ? couina Ganja.

Je me tournai vers la biopuce vautrée dans un coin du divan qui occupait le fond du poste de pilotage. Sa synthépeau ordinairement parcourue d'arabesques psychédéliques était d'un gris presque uniforme, et ses grands yeux de laque noire reflétaient l'effroi.

— Viens te brancher, tu comprendras.

Elle se propulsa d'un bond sur la console de l'ordinateur, sa crinière de connexions toute hérissée. Les quatre ou cinq g qui me terrassaient ne semblaient pas la gêner le moins du monde. L'un des câbles argentés qui composaient son iroquoise effectua une élégante torsion

avant de venir s'insérer dans une prise restée libre. Ganja pouvait se brancher sur n'importe quel système informatique conçu par l'Homme – et savait s'adapter aux standards d'un bon nombre de peuples extraterrestres, m'avait-elle confié quelques heures plus tôt.

— Galaxie ! La douane au cul ! s'écria-t-elle.

« Un nouvel appel, Viper », fit la douce voix d'*Isadora*. « Tu veux l'écouter ? C'est assez ... menaçant. »

— Vas-y, articulai-je avec peine.

Je commençais à ressentir les effets d'un séjour prolongé sous une quadruple gravité. J'aurais dû m'enfermer dans le médibloc, qui pouvait, en sus des compensateurs, neutraliser jusqu'à cent g – ce qui m'autorisait théoriquement une accélération de dix mille g, chose que je n'ai jamais eu l'inconscience de vérifier.

« Intercepteur *Zelazny* à *Isadora*. Ceci est notre dernier avertissement. Coupez vos propulseurs immédiatement. Il ne s'agit pas d'un contrôle de routine. Nous agissons sur mandat judiciaire, pour le compte du Ministère des Armées. Donnez-nous la biopuce et nous vous laissons repartir. Si vous n'avez pas cassé votre erre dans quarante secondes, nous vous abattons. »

Il y a des situations où il faut réfléchir très vite. Celle-ci en était une. Mais Ganja interrompit le cours de mes pensées :

— Tu vas pas me livrer, dis ?

— Bien sûr que non. Seulement je ne tiens pas non plus à me faire atomiser.

Il n'était pas question de plonger. Même à la vitesse de la lumière, il nous aurait fallu attendre dix bonnes minutes avant d'atteindre la distance minimale au soleil. Or, malgré son accélération insensée, *Isadora* ne filait encore qu'à soixante mille kilomètres à la seconde.

— On est foutus, dit Ganja, qui avait dû effectuer le même raisonnement que moi. Ta barcasse est incapable de distancer leurs missiles. Tu aurais pu te payer un bon vieux canon désintégréateur, non ?

— Je n'en ai jamais vu l'utilité.

— Jusqu'ici.

— Je ne la vois toujours pas, répliquai-je en branchant le champ protecteur.

Le moment était venu de profiter du surgénérateur à collapsar prêté par les Stelles. J'avais eu un frisson d'angoisse à l'idée de traîner – même mille kilomètres derrière moi – un trou noir d'une masse respectable, stabilisé par de puissants champs gravito-magnétiques, mais à présent, j'en étais plutôt satisfait.

Un champ protecteur du type « énergie solide » repose sur un principe simple : la coque, transformée en une gigantesque antenne, émet un flux permanent de micro-ondes fortement énergisées, qui

entoure le vaisseau d'une sphère d'espace « interdit » dont la taille varie en fonction de la fréquence utilisée ; plus celle-ci sera élevée, plus le champ sera vaste, mais plus le générateur devra être puissant.

Lors des dernières guerres spatiales, les hommes ont vite compris qu'un faisceau laser, pour franchir un tel champ, devrait disposer d'une source d'énergie encore plus importante. Ce qui était bien entendu impossible et le reste encore aujourd'hui. C'est pourquoi l'armement des navires de la police ou de la douane consiste essentiellement en une batterie de petits missiles dotés d'une ogive thermonucléaire de plusieurs milliers de mégatonnes. Ils explosent au contact du champ lorsque celui-ci les repousse, ce qui provoque une saturation souvent fatale à la cible : ses générateurs ne pouvant fournir assez d'énergie, son écran s'effondre dans un déferlement ardent, le feu gagne les propulseurs et tout finit par une magnifique déflagration, silencieuse mais aux mille couleurs, fleur de mort s'ouvrant dans le vide de l'espace.

En temps normal, *Isadora* n'aurait pas supporté l'impact de plus de trois de ces missiles ; il y avait un moment que je songeais à faire changer ses générateurs, mais l'argent m'avait fait défaut. De toute manière, aucun réacteur, aucune batterie de réacteurs n'aurait pu me fournir autant d'énergie que le trou noir qui distordait l'espace et le temps, au bout de son amarre invisible.

« *Isadora*, dernière sommation. »

J'émis deux ou trois injures particulièrement gratinées, qui m'attirèrent en retour une dizaine d'échos sur le radar. J'en interceptai cinq ou six à l'aide du petit canon thermique que j'avais fait poser avant mon départ. C'était un vrai jeu : je n'avais qu'à pointer et l'arme faisait le reste. J'aurais même pu laisser cette tâche à Ganja – ou à *Isadora* – mais il fallait bien que je fasse quelque chose de temps en temps.

Un voyant rouge s'alluma et mon poids s'accrut de quelques livres quand quatre missiles explosèrent sur le champ protecteur, dont toute la surface s'irisa. Sans le trou noir pendu à mes basques, j'aurais été volatilisé.

Ganja me communiqua que l'onde de choc nous avait fait accélérer brutalement. Le vaisseau, filant à plus de cent mille kilomètres par seconde, s'élançait vers l'extérieur du Système solaire. Encore dix-neuf minutes et nous pourrions plonger. C'était trop long.

Six nouvelles explosions vinrent illuminer le champ protecteur. La coque chauffait un peu, sans plus. À peine huit cent degrés. Je me demandai combien de missiles emportaient les intercepteurs de la douane. Au moins une bonne centaine. Il fallait espérer qu'ils n'auraient pas l'idée saugrenue de lancer en une seule fois tous ceux qui leur restaient. Le collapsar pouvait produire une quantité presque

infinie d'énergie – dont la coque ne supporterait pas le passage. L'écran ne s'effondrerait pas, mais le vaisseau fondrait. Tout simplement.

J'effectuai une rapide vérification. Impossible également de gausstwister : aucun arc magnétique n'était disponible dans un rayon de cent millions de kilomètres.

La salve suivante comptait plus de trente missiles. J'en abattis une douzaine. Le reste vint s'écraser contre le champ protecteur. La température de la coque monta à mille degrés. Je la savais capable d'en supporter le triple.

Ganja, *Isadora* et moi ne parlions plus. Nous nous contentions d'échanger des données et informations dénuées de tout sentiment. Le moment n'était pas aux prises de position personnelles et nous en avions tous trois conscience.

Un appel des douaniers. Je n'en pris même pas connaissance.

Treize minutes avant la plongée, la structure de l'espace-temps fut ébranlée par la réémersion d'une nef de fort tonnage, une unité astronomique devant moi. Je braquai tous les détecteurs dans sa direction.

— *Un croiseur des Clowns Gris*, commenta Ganja par l'intermédiaire de la connexion qui nous reliait.

— *Il va peut-être nous débarrasser des douaniers*. soupirai-je par le même canal.

— *Macache, oui !* rugit la biopuce.

Un groupe de points lumineux fonçait droit sur nous. Des torpilles-soleil, ainsi nommées car elles s'enflamment dès l'éjection pour se transformer en étoiles miniatures, dont la durée de vie n'excède pas une heure mais au terrible pouvoir destructeur. Elles atteindraient *Isadora* dans un peu moins de huit minutes.

Je changeai de cap. Quelques secondes de lumière au zénith-nord-est-est s'étendait un banc d'astéroïdes à noyau de ferro-nickel ; leur magnétisme tromperait peut-être quelques-unes des torpilles-soleil. La formidable inertie du trou noir, ajoutée à ma vitesse voisine de 0,5 lumière, m'obligea à effectuer une vaste courbe, qui me rapprocha de l'intercepteur des douaniers.

Ceux-ci m'expédièrent un message. Cette fois-ci, j'y jetai un coup d'œil. Toujours le même refrain. Ils ne semblaient pas réaliser que le croiseur des Clowns Gris emportait dans ses flancs de quoi pulvériser un système solaire entier. Accepter de me rendre, c'était les vouer à une mort quasi certaine.

La situation devenait de plus en plus déplaisante. Par bonheur, j'avais atteint – et traversé en un éclair – le banc de rochers errants avec quelques secondes d'avance sur les torpilles-soleil. Cinq d'entre elles s'anéantirent, leurrées par les blocs de ferro-nickel. Toujours ça

de moins. Mais le croiseur s'était lui aussi rapproché. Sa vitesse oscillait entre 0,8 et 0,9 lumière. Je changeai de nouveau de cap. Malheureusement, le collapsar rendait mon *Isadora* moins maniable qu'un minéralier des temps héroïques ; cette manœuvre permit en fait à mon poursuivant de gagner du terrain.

Il cracha huit nouvelles torpilles-soleil. Les trois survivantes de la première vague se dirigeaient à présent vers le vaisseau de la douane. Deux soucis en moins. À mes côtés, Ganja se marrait franchement.

Un voile d'un vert bleuté apparut entre les étoiles. Les torpilles-soleil s'y empêtrèrent avant d'exploser.

Je n'eus aucun mal à découvrir la nef qui émettait ce rideau magnétique : un cube lumineux qui suivait la même trajectoire que moi, trois ou quatre cent mille kilomètres en arrière.

Bonjour, Viper, dit Mordecai le Swonxx en apparaissant dans mon esprit.

Télépathie ? demandai-je stupidement.

C'est le seul mode de communication sûr ; les humains sont de piètres télépathes.

Merci du coup de main.

Nous avions prévu quelque chose comme ça. Tu atteindras ton point de plongée dans une minute trente. Ne t'occupe plus de rien. Les douaniers essayent de se débarrasser des torpilles-soleil, nous nous occupons des Clowns Gris.

D'accord. Encore merci.

Tu es précieux, Viper, trop précieux pour que nous te perdions si tôt. Fais-toi lisser le poil.

Je supposai que c'était ainsi que les Swonxx se souhaitaient bonne chance.

Et bon gausstwiſt, ajouta-t-il avant de rompre la communication.

— *Brave gars*, commenta Ganja.

Quelques secondes avant la plongée, je fis un rapide tour d'horizon. Le cube de Mordecai avait pris en chasse le croiseur, qui fonçait à 0,99 lumière vers l'extérieur du système. Quant aux douaniers, ils s'étaient débarrassés de deux torpilles et tentaient de faire exploser la troisième avec leurs lasers. Tous se trouvaient trop loin de moi pour être en mesure de m'empêcher de fuir.

Isadora écarta silencieusement deux mailles de la trame de l'espace-temps, pour s'insinuer dans un chenal hyperspatial dont la gueule bouillonnait, gris de métal, entre les constellations lointaines.

CHAPITRE II : POURSUITE DANS L'HYPERESPACE

Alors qu'un gausstwisteur distord localement le continuum, afin d'en altérer le paramètre C, un hypergénérateur crée un chenal rectiligne à travers un sub-univers où l'espace n'est pas courbe. Concrètement, le vaisseau file vers sa-destination à l'intérieur d'un tunnel qu'on dirait de métal translucide, au-delà duquel il est possible de distinguer à l'œil nu les étoiles les plus lumineuses.

Véga se trouvant à vingt-sept années de lumière du Système solaire, il me faudrait un peu plus d'une semaine pour y parvenir. En attendant, je n'avais pas grand-chose à faire, sinon inspecter *Isadora* par le menu, des compresseurs pneumatiques aux circuits sensitifs.

Je commençai par vérifier que le trou noir m'avait suivi, comme prévu, dans l'hyperespace. Les Stelles m'avaient affirmé que sa présence ne causerait aucun problème majeur, mais c'était la première fois à leur connaissance qu'une telle masse – et d'une telle densité ! – dépasserait la vitesse de la lumière. Mieux valait se montrer prudent.

Le collapsar était bien là, impossible d'en douter : à peine plus large, devant moi, que mon *Isadora*, le cheval hyperspatial s'élargissait démesurément sous l'action du terrifiant champ gravifique engendré par mon invisible compagnon. Voilà qui n'irait pas sans causer des perturbations jusque dans l'espace normal, songeai-je en me tournant vers Ganja, qui s'était roulée en boule dans un coin, feignant de dormir.

— Huit jours de tranquillité, annonçai-je. Mais que je ne te prenne pas à... baiser avec *Isadora*, d'accord ?

« Je lui interdirai de se connecter, si tu veux, » intervint l'ordinateur.

Je secouai la tête.

— Non, je veux qu'elle promette.

La biopuce dévergoncée ouvrit un œil noir de jais. Un appendice souple se dressa au-dessus de sa tête.

— T'es jaloux, c'est ça ?

— Ça me met mal à l'aise quand...

— Okay, d'accord, on a compris, coupa Ganja. Tu as ma parole.

Je lui dédiai un sourire reconnaissant.

— Vous vous rattraperez à terre, assurai-je, non sans ironie.

— Pour ça, faudrait qu'on atterrisse, et vu la façon dont ça se goupille, on n'est pas près de toucher le sol d'une planète !

Je haussai les épaules.

Deux jours s'écoulèrent. J'avais passé en revue tous les éléments

des propulseurs ioniques – qui ne sont d’aucune utilité dans l’hyperespace – et une partie de l’équipement de conditionnement vital, quand l’alarme se mit à résonner dans tout le vaisseau. Comme je me trouvais à la poupe, il me fallut deux bonnes minutes pour rejoindre le poste de pilotage, où une Ganja surexcitée, s’accrochant de toutes ses connexions au pupitre d’*Isadora*, se découpait à contre-jour sur l’image d’un croiseur des Clowns Gris que retransmettait en gros plan le panoramique.

— Qu’est-ce que c’est que ça ? grondai-je.

Ganja ne prit même pas la peine de tourner la tête pour me répondre.

— Ton putain de trou noir a ouvert un chenal tellement large qu’en plongeant derrière nous, les autres crétins n’ont eu aucun mal à nous retrouver.

— Impossible. Il ne peut pas y avoir deux navires dans un même chenal. Ça ne s’est jamais vu.

— Jusqu’à aujourd’hui, mon pote ! Bon, tu as une idée ? Ça fait bien deux minutes qu’il nous fait des appels de laser. On dirait qu’il veut nous doubler, pouffa-t-elle.

— En tous cas, il ne peut pas nous détruire tant que nous sommes dans l’hyperespace, puisque c’est nous qui ouvrons le chenal. À moins que... *Isadora*, tu peux me dire si l’on signale des comportements de type kamikaze chez les Clowns Gris ?

« Pas plus qu’ailleurs. »

— Alors, tout va bien ! gouailla la biopuce.

Sur l’écran, le croiseur était une masse indistincte où palpaient les yeux rouges des lasers. Je fis rapidement défiler dans ma mémoire ce que j’avais retenu des cours théoriques concernant l’hyperespace. Dans un tel milieu, par définition pervers, les lois physiques habituelles n’avaient plus la moindre valeur. Ainsi, d’après les rapports des télémètres, le navire des Clowns Gris nous suivait à une distance de dix-huit kilomètres ; pour un observateur extérieur, au contraire, il aurait été évident que plusieurs unités astronomiques séparaient les deux navires. Ce qui expliquait notamment la faible puissance des faisceaux qui venaient chatouiller la coque d’*Isadora*.

L’espace n’est pas seul à subir ce genre de gauchissement. Le temps, lui aussi, en est victime. Pour les instruments de mesure les plus précis, une minute dans l’hyperespace équivaut à vingt-quatre secondes T.U.C. Aux yeux du sempiternel observateur extérieur, à qui l’on fait souvent prendre des positions pour le moins inconfortables, une plongée de huit jours subjectifs comme celle que j’étais en train d’effectuer dure d’ailleurs un peu plus de quatre-vingts heures. Et comme si ce n’était pas assez compliqué, l’hyperespace stoppe provisoirement l’horloge biologique des créatures vivantes.

Un voyage de trois jours et demi qui semble en durer huit, et pendant lequel les cellules ne vieillissent pas d'une seconde !

C'est en général à ce point de l'explication que la migraine fait son apparition. À cause de la notion de temps subjectif, qui vient remettre en question tout ce que j'ai détaillé plus haut. Pour simplifier, je dirai que la conscience, partiellement détachée du corps par l'arrêt de l'horloge interne d'icelui, n'appréhende pas la pseudo-durée de la même façon que les appareils électroniques. Dans un cas comme dans l'autre, le temps subjectif du voyage est de huit jours, mais il n'y a aucune synchronisation – sinon accidentelle – entre celui des instruments et celui des êtres vivants.

Pour faire comprendre ce paradoxe aux novices, lors de leur première plongée, on les plante face à une pendule ; ils ne tardent pas à constater que certaines secondes sont plus longues que les autres, et certaines minutes bien plus courtes que lesdites secondes...

Je grognai à voix basse. Tout ceci ne me disait pas comment échapper au croiseur, qui avait réussi entre-temps à gagner quelques dizaines de mètres – soit près d'une seconde de lumière par rapport au continuum quadridimensionnel.

Que se passerait-il s'il nous rejoignait ? C'était la grande inconnue. Jusqu'ici, en effet, toutes les tentatives pour faire passer deux vaisseaux dans le même chenal s'étaient soldées par un échec ; l'hyperespace était un lieu virtuel, un milieu qui, en quelque sorte, n'existait pas avant qu'on y pénètre. C'était le navire en plongée qui générait le tunnel dans lequel, s'affranchissant des lois einsteiniennes, il cinglait à mille fois la vitesse de la lumière.

— *Te casse pas la tête*, intervint Ganja, qui avait suivi mes cogitations. *Les autres sont aussi angoissés que toi.*

Je débranchai les connexions qui me reliaient à l'assemblage psychord/biopuce. Sur le panoramique, le croiseur lançait des éclairs sanglants. Soudain, l'un de ses sabords cracha un missile trapu. Je me raidis. S'il venait à toucher *Isadora*, les deux navires étaient perdus. Et pas question de brancher le champ protecteur : basé sur un principe quadridimensionnel, il ne pouvait fonctionner dans l'hyperespace.

— Utilise le thermique, pilote ! rugit Ganja.

Je la dévisageai en grimaçant.

— Je n'aime pas gaspiller l'énergie. Tu as vu l'effet de leurs lasers ?

— Ouais. Nul. T'as raison, opina la biopuce. J'espère que t'as autre chose en réserve ?

Je m'autorisai un petit sourire ironique. Malgré la gravité de la situation, je prenais un malin plaisir à taquiner Ganja.

— J'ai la soute G.

Celle-ci contenait deux ou trois tonnes de minerai ramassées

l'année précédente sur un astéroïde de la Ceinture de Trafalmadore. Je supposais qu'il recelait une faible quantité d'éléments rares, mais je n'avais jamais trouvé le temps de le faire analyser. Cette négligence allait me sauver la vie. En l'absence d'armes susceptibles de me débarrasser du missile ennemi, je n'avais pas d'autre solution que de saturer le chenal, derrière moi, d'un nuage de rocs de toutes tailles, en espérant que le projectile aurait la bonne idée de s'anéantir contre l'un d'eux.

Le résultat dépassa mes espérances. Non seulement le missile disparut dans une explosion aux reflets dorés, mais la poussière de rocher en pleine désintégration vint bombarder d'une pluie radioactive la proue du croiseur des Clowns Gris, aveuglant ses détecteurs et mettant hors d'usage une bonne partie de ses lasers – de toute manière inutiles.

« Viper, ils continuent de se rapprocher ! » me prévint *Isadora*.

Je n'avais plus qu'une solution. Une réémersion non programmée. Il est théoriquement possible d'interrompre à n'importe quel moment une plongée hyperspatiale, mais les résultats de cette manœuvre sont si aléatoires que nul ne la tenterait à moins d'y être obligé. Ce qui était mon cas.

Un voile rouge passa devant mes yeux. Quand il se dissipa, le vaisseau tombait en chute libre à 0,71 lumière, en plein espace.

Quelques secondes plus tard, les détecteurs signalèrent une grave perturbation de l'hyperespace, dans le secteur où je me trouvais. Le croiseur des Clowns Gris s'était volatilisé en énergie pure au moment où il avait atteint l'extrémité du chenal abandonné par *Isadora*. J'avais espéré que son commandant aurait le bon sens d'effectuer la même manœuvre que moi, mais le bombardement de poussière avait sans doute endommagé plus gravement que je ne le pensais ses systèmes de repérage. La nef de guerre, aveugle, avait foncé droit vers son anéantissement.

— Joli coup, apprécia Ganja en sautant sur mon épaule. T'en as d'autres du même genre en réserve ?

— C'était de l'improvisation, dis-je, faussement modeste. *Isadora*, où sommes-nous ?

« 7,14 AdL de Sol, en direction de la Lyre. L'hyperespace est en ébullition. Impossible de plonger. »

Mon visage se décomposa. J'étais encore bon pour quelques heures de gausstwiss.

— Diamètre de la perturbation ? m'enquis-je.

— Deux mois de lumière.

Je serrai les dents. Près de vingt heures à me faire balloter à l'intérieur d'un vaisseau aussi stable qu'une balle de ping-pong sur un océan déchaîné. Je m'en serais bien passé, mais on m'attendait dans le

système de Véga et j'avais déjà assez traîné comme ça.

Il y avait un arc magnétique à quelques minutes de lumière.

— On y va ? fit Ganja.

Je caressai sa grosse tête hérissée de connexions.

On y va, confirmai-je. *Gausstwist again !*

CHAPITRE III : À LA BELLE FERRAILLE !

Véga, imposante étoile de type AO, entraîne avec elle dans son orbite autour du Centre galactique quarante-deux planètes, dont la plus petite, le numéro IV, n'est pas plus grosse que la Lune, tandis que la plus volumineuse, la quinzième, possède un diamètre trois fois plus important que celui de Jupiter. Il existe également trois ceintures d'astéroïdes, les Belges, les Suisses et les Québécois, autrefois occupées par les populations dont elles portent les noms – populations déportées sur Mortes Steppes par les Clowns Gris – et quelques nuages de rocs épars, notamment au-delà de la trentième planète.

Dès la réémersion d'*Isadora* au large de ce système gigantesque, je sus que la nouvelle de la destruction du croiseur envoyé à ma rencontre était parvenue aux Clowns Gris ; les abords de Véga grouillaient de vaisseaux. Ganja assura en avoir repéré plusieurs centaines en un seul coup de sonde, tous dans un rayon de trois milliards de kilomètres.

Je me félicitai de ne pas avoir rallumé les propulseurs einsteiniens dès ma sortie de l'hyperespace ; leur flamme nucléaire m'aurait immédiatement fait repérer. Tant qu'ils se contentaient de tomber en chute libre à l'extérieur du système, *Isadora* et le générateur à collapsar demeuraient en effet parfaitement indécélables. Pour le trou noir, c'était on ne peut plus normal ; sa terrifiante pesanteur avalait goulûment lumière et ondes radio. Seul un gravimètre aurait pu déceler sa présence, mais les plus perfectionnés ont une portée inférieure à une heure de lumière. Quant au vaisseau, l'alliage spécial de sa coque et sa silhouette modifiée lui donnaient une image radar très voisine de celle d'un astéroïde de faibles dimensions. Seule sa vitesse, voisine de 0,3 lumière, pouvait paraître anormale à un éventuel observateur, mais la trajectoire que j'avais choisie me permit de la réduire lors de la traversée d'un nuage de poussière interstellaire, dont la luminosité masqua le scintillement de la contre-poussée. J'émergeai de la nébulosité à quelque chose comme dix mille kilomètres par seconde, une vitesse bien moins suspecte pour le roc errant qu'était censé être mon navire.

L'espace était littéralement pourri d'ondes radio, sur toutes les fréquences. Pendant que Ganja et moi nous occupions du pilotage, *Isadora* se chargea de capter et de décoder un maximum de messages. Le compte rendu qu'elle me transmet au bout de quelques heures me laissa rêveur. Apparemment, les Clowns Gris s'étaient affolés en apprenant l'échec de leur croiseur. Je ne comprenais pas pourquoi,

mais le résultat était là, devant moi : des milliers de navires sillonnaient le système géant de Véga, et tous me cherchaient.

— Quel effet ça te fait d'être un ennemi public ? me lança Ganja alors que nous franchissions l'orbite de la quarante-deuxième planète, une minuscule boule de roc gelé où la température ne dépassait jamais les quatre ou cinq degrés absolus.

— Je m'en serais bien passé. Quand j'ai accepté l'offre du Gaalaanol, je croyais que c'était une mission secrète. Comment voulais-tu que je devine que la moitié de la Galaxie serait au courant avant même mon départ ?

— Ça n'en est que plus excitant.

Je foudroyai du regard la petite biopuce bariolée.

— Tu peux *mourir* dans cette affaire, Ganja.

— Les I.A. ne meurent pas, Viper !

— Mourir, répétais-je. Et pas question de copie de sauvegarde, cette fois-ci.

— La S.T.P. en possède au moins trois.

— Qui commencent à dater. Le logiciel n'est pas tout. Il y a aussi les banques de données.

— Je les sauvegarde tous les jours.

— Tes sauvegardes peuvent être détruites. Ton corps peut être détruit. La version actuelle de ton logiciel peut être détruite. Que restera-t-il de toi, à ce moment-là ?

Ganja me donna un coup de patte sur la joue. Elle avait de petits coussinets rose tendre disposés comme ceux d'un chat, mais pas de griffes. Leur contact était aussi doux que celui d'un plumage d'oxiunxulitaire néphromsolé.

— Bon, on va continuer à jouer les météores pendant combien de temps ? reprit la biopuce, de l'agacement dans la voix.

— Patience, plus que quelques heures. Tu vois ce gros nuage d'astéroïdes, un peu en dehors du plan de l'écliptique ? Il nous masquera assez longtemps pour qu'on puisse décélérer encore un peu et modifier la trajectoire.

— Je croyais que tu allais sur la neuvième planète ?

Je lui adressai un sourire excédé.

— Bien sûr, que j'y vais ! Mais je ne me vois pas débarquer comme ça, tout souriant, en leur disant : « Salut, les Clowns, j viens d'Stellara avec tout plein d'films pornos ! »

— Alors ?

— Alors, on va passer voir un vieux copain à moi.

À cinquante-trois milliards de kilomètres de Véga, un planétoïde sans nom, simplement répertorié sous le numéro d'ordre VEG - 45.997 I, suit paresseusement une ellipse inclinée de vingt-huit degrés sur l'écliptique, qu'il met plusieurs milliers d'années T.C.U. à boucler.

C'est un caillou oblong à la surface constellée de cratères, sans le moindre intérêt à première vue. Un bloc de roche dépourvu de toute valeur, si éloigné de son soleil tutélaire que celui-ci n'est qu'une étoile à peine plus grosse que les autres dans son ciel glacé.

Pourtant, c'est là que Max s'est installé.

Afin de comprendre qui est Max et ce qu'il fait là, il faut remonter aux premières décennies de la colonisation, quand l'Homme se croyait encore le maître de la Création, l'héritier désigné de cette Galaxie qu'il avait à peine commencé à explorer. Car la *Dame aux Étoiles*, que j'avais emmenée dès 2311 vers Capella, n'était que le premier voilier d'une fort longue série. À cette bouteille à la mer qu'était mon navire avaient succédé les volumineux cargos interstellaires de la classe du *Robida*, puis du *Spinrad*, conçus pour emporter des dizaines de millions de colons en hibernation et des quantités impressionnantes de matériel le long des routes de l'espace.

Véga avait reçu la visite de trois de ces mastodontes. Le premier, le *Del Rey*, avait déposé plusieurs centaines de milliers de Néerlandais sur la septième planète, le *Mayflower*, avait littéralement vomi vingt-cinq millions de sarcophages dans une plaine fertile du neuvième monde, le 3 mai 2417, puis était reparti précipitamment, avant même l'éveil du premier colon. Le troisième, enfin, se nommait le *Joan D. Vinge* ; victime d'importantes avaries, il avait dû larguer à cinq années de lumière de là une partie du train de containers qu'il traînait derrière lui, et s'était avéré si difficile à manœuvrer en présence de puits de gravité importants que son capitaine avait décidé de l'ancrer en plein espace, à la lisière du système, le liant gravitationnellement à VÉG - 45.997 I. Les dormeurs qu'il emportait, pour la plupart d'origine japo-américaine, avaient été accueillis à bras ouverts sur Spirit of America, qui avait un besoin urgent de leur capital génétique, tandis que les Clowns Gris pillaient sa carcasse, armés de chalumeaux et de torches laser.

Le capitaine avait eu le tort de vouloir s'opposer au désossement de son navire, qu'il espérait peut-être remettre un jour en état. Lors d'une brève échauffourée, il avait été si gravement brûlé par l'arc incandescent d'un poste à souder qu'il avait fallu l'amputer de son corps tout entier. Il était dès lors devenu un Enchâssé : un cerveau humain serti dans un organisme artificiel. La technique était encore neuve, à l'époque, et les Clowns Gris la maîtrisaient plutôt mal. Max avait passé deux siècles fort inconfortables à l'intérieur d'un robot fourmillant d'erreurs de conception, avant qu'un Blurclème de passage ne lui fasse cadeau de son enveloppe actuelle : un centaure biotronique, capable de supporter le vide de l'espace comme une pression de mille atmosphères, le zéro absolu comme les flots de lave d'un volcan.

Mais que ce soit sous la forme d'un tas de ferraille ou d'une créature mythologique, Max n'avait pas changé de profession depuis son accident.

Max est garagiste.

Le meilleur garagiste du Radian terrien, paraît-il. Il faut dire cependant qu'il n'a guère de concurrence : les grosses compagnies possédant leurs propres ateliers de réparations et les transporteurs indépendants comme moi se contentant en général des installations sises près des astroports, la profession n'a connu qu'un développement restreint.

Pourtant, les affaires de Max ont toujours été florissantes.

Suite à l'accident qui avait fait de lui un Enchâssé, les Clowns Gris – lesquels devaient avoir à l'époque des positions plus modérées – lui avaient accordé la propriété entière et totale du *Joan D. Vinge*. Une fois confortablement indemnisé, il avait trouvé le moyen de faire fortune en vendant très cher ce qui restait à vendre sur l'épave démantibulée.

Quelques lustres plus tard, quand les Ssellnoorr avaient cédé le gausstwist à la Terre, Max avait très vite su s'adapter. Durant la période d'expansion anarchique qui avait suivi, son garage n'avait pas désempli. Les vaisseaux arrivaient par dizaines dans le système Véga, complètement déréglés par des années de lumière de sarabande endiablée. Et comme ni Spirit of America, ni bien évidemment Nieuw-Amsterdam ne possédaient de techniciens formés à ce type de propulsion, tout ce joli monde faisait un détour par VEG – 45.997 I.

Max n'avait pas jugé bon de donner un nom plus poétique à son planétoïde, jusqu'au jour où il avait payé excessivement cher un Péteur flasque d'Ulcinkhia pour qu'il lui flatule une enseigne lumineuse garantie un million d'années. *À la belle ferraille !* venait de naître.

Avec la fin du gausstwist et l'arrivée de l'hyperpropulsion, les affaires de Max avaient connu un fléchissement durable. Les nouvelles technologies qui affluaient de toute la Galaxie rendaient les vaisseaux plus fiables, moins sujets aux innombrables pannes qui frappaient sans cesse les gausstwisteurs. Seuls quelques contrebandiers et une poignée d'agences de voyage avaient encore recours aux services de Max.

Sans la dérive belliciste des Clowns Gris, celui-ci aurait fini par mettre la clef sous la porte, faute de clients. Mais les puritains qui peuplaient Spirit of America avaient décidé de dominer la totalité du système, de la boule de lave incandescente qui occupait la première orbite au caillou gelé portant le numéro XLII. À bord de leurs corvettes et de leurs croiseurs, des nautes fanatisés traquaient implacablement les navires étrangers – et notamment ceux qui transportaient de la sinsé. Par bonheur, les destructions totales

restaient l'exception ; les Clowns Gris préféraient en effet confisquer les bâtiments qu'ils estimaient en situation irrégulière, ce qui leur avait d'ailleurs permis de se constituer une flotte aussi impressionnante qu'hétéroclite. Et tous ceux qui parvenaient à leur échapper venaient faire escale, éclopés, la coque pleine de trous et les antennes fondues, en orbite autour d'*À la belle ferraille* !

Max n'était pas près de faire faillite.

Je plaçai *Isadora* sur la même orbite que le garage, deux cents kilomètres après lui. Max n'avait apparemment que deux clients en ce moment : outre l'ossature métallique du Joan D. Vigne, les abords du planétoïde n'abritaient qu'un petit cargo mixte à la silhouette boursouflée et un curieux navire noir et or sans forme définissable, dont même *Isadora* fut incapable de déterminer l'origine.

Ganja sur l'épaule, je sautai dans la navette inconfortable censée me servir de canot de sauvetage et mis le cap sur le garage, dont l'enseigne haute de mille kilomètres étincelait devant moi. La biopuce surexcitée ne cessait de babiller à mes oreilles. Une vraie gosse. Je répondais distraitemment à ses multiples questions, concentré que j'étais sur le pilotage du petit appareil.

— Et alors, Max, c'est un Enchâssé ? Un peu receleur sur les bords, non ? Il y a des pirates dans le coin – à part les Clowns Gris, je veux dire ? Et tu es souvent venu ici ? Tu connais bien Max ? Comment tu l'as rencontré ? Pourquoi Spirit of America lui fout la paix ? Et comment tu sais tout ça ? Et...

Pour la faire taire, je réalisai un atterrissage grand style : approche spiralée, décélération au dernier moment et, finalement, contact tout en douceur avec le rocher, à la lisière de la bulle énergétique sous laquelle s'étendaient les installations du garage. Quand le bourdonnement des propulseurs s'éteignit, Ganja poussa un soupir de soulagement.

J'enfilai une combinaison légère, où la biopuce se logea à la hauteur de mon ventre, et nous sortîmes dans le vide intégral qui régnait à la surface de VÉG 47.997 I.

Vingt pas plus loin, j'ôtai mon casque. L'air, sous la bulle, était tiède et sentait bon le printemps. J'ouvris ma combi pour permettre à Ganja de sortir. Elle s'ébroua dans l'herbe verte semée de pâquerettes, où paissaient quelques mammifères cornus, hybrides de yack et de charolaise. À gauche se dressaient une vedette einsteinienne comme en emportaient les voiliers des premiers âges de l'expansion, une micronav antigrav et un genre de grosse boule à demi dégonflée où passaient parfois des éclairs mordorés. En face, enfin, une série de constructions se déployait en arc de cercle le long de la paroi opposée de la bulle d'énergie. Celle du centre portait l'inscription HOTEL-RESTAURANT DE VÉGA LA BLEUE ; c'est vers elle que je me dirigeai.

Max m'accueillit à bras ouverts. C'est-à-dire qu'il se dressa sur ses pattes arrière et qu'il enserra mes reins de ses quatre membres antérieurs, tandis que sa tête venait se reposer sur ma poitrine.

Car si je vous ai signalé que Max est un centaure, j'ai oublié de vous dire qu'il mesure à peine quatre-vingt-dix centimètres. L'extraterrestre qui lui a fait cadeau de son corps a confondu pouces et centimètres. Ça arrive.

CHAPITRE IV QUELQUES VERRES DE CROSTICHE

Le vaisseau noir et or appartenait à un extraterrestre ressemblant à une pieuvre, à cette différence près que ses douze tentacules étaient dépourvus de ventouses et que son épiderme possédait une délicate teinte rose-orangé. Quant au cargo mixte, baptisé *L'Opar*, il était piloté par un vieux Terrien barbu, Frank « Maboul » Robinson, réputé dans tout le Radian pour ses remarquables pouvoirs psychiques. Vétéran de la Guerre des Cerveaux, qui avait opposé les télépathes mystiques d'Altaïr III aux fascinateurs racistes de Randa IX, il avait été l'un des rares individus à échapper à l'enfer atomique qui avait ravagé Scortia un demi-siècle plus tôt.

— Alors, comme ça, t'vas sur Spirit ? me lança-t-il quand les présentations furent faites. Hé, Le Poulpe ! V'là un gonze encore plus fêlé qu'le vieux « Maboul » Robinson !

L'extraterrestre cligna des yeux.

— Je vous souhaite bien du courage, dit-il en un galactique moyen impeccable. Les habitants de ce système sont des malades mentaux.

— Il s'est fait arroser de missiles, expliqua Max, qui trottnait sur le comptoir du bar, un minuscule verre de crostiche à la main.

— Par les Clowns Gris ? s'enquit-il Ganja.

Robinson lui jeta un regard condescendant.

— Par qui d'autre ? Les A'dams n'ont pas d'armes.

— J'ai été obligé de décrocher de la stase non-temps à cause d'une avarie dans les régulateurs chronagogiques, reprit Le Poulpe. Je me trouvais alors à quatre de vos mois de voyage de Véga. J'ai envoyé un message transpace sur la fréquence galactique d'appel à l'aide en utilisant le code commun. Aucune réponse en provenance de l'étoile. Ignorant si le système était habité – nos tables astronomiques ne font pas mention du Radian terrien, trop récent pour y figurer – je ne me suis pas inquiété. J'ai sorti les voiles et laissé le vent cosmique me pousser.

Max nous servit une nouvelle tournée générale. Son crostiche n'a pas d'égal dans tout le Radian ; il utilise en effet une recette issue d'un univers parallèle, qui lui a été confiée par un tavernier des Pléiades. Le problème, comme il dit, est de se procurer les lichens nécessaires, qui n'existaient pas dans notre continuum espace-temps.

— J'étais encore à une bonne distance de l'orbite de la dernière planète quand j'ai commencé à capter des émissions pour le moins étranges, poursuivait Le Poulpe. La langue employée ne ressemblait vraiment à rien de ce que je connaissais.

— C't'un mélange d'américain et d'japonais, intervint Robinson, sans lever le nez de son verre.

— J'ai réitéré mon appel à l'aide, en espérant que ces barbares inconnus auraient connaissance du code commun, qui est tout de même très répandu. J'ai reçu en retour des menaces très explicites : deux croiseurs géants convergeaient vers moi à 0,9 lumière. Si je n'avais pas décampé avant leur arrivée, ils me pulvériseraient. J'ai essayé de discuter, ça m'a valu une salve de missiles nucléaires.

— Du coup, son appareil était tellement endommagé qu'il ne pouvait plus quitter le système, même en utilisant l'espace normal, laissa tomber Max.

— C't'à c'moment-là qu'j'suis arrivé, coupa « Maboul » Robinson, dont le verre était vide. J'appliquais d'Sirius VI où j'avais ramassé une cargaison d'pièces électroniques dépareillées et j'pensais bien les échanger sur Nieuw-Amsterdam contre des cales pleines de sinsé. La Planète de Barnard est à sec d'puis trois mois, t'imagines ?

J'imaginai sans problème. Les floralistes barbichus et leurs compagnes aux crinières opulentes devaient être sur les nerfs ; la société pastorale et intellectuelle de l'unique satellite de l'Étoile de Barnard avait de tout temps fait une grande consommation de drogues locales et importées, légales et illégales, mais la popularité de la sinsé s'avérait sans précédent.

— Ça relancera un peu quelques vieux marchés sur le déclin, dit Max avec nostalgie. Le Triangle d'Or doit bien produire encore un peu de pavot, non ?

— T'as pas mis les pieds sur Terre depuis un bon moment, hein ? lui lança Ganja.

— Par contre, intervins-je, Heilmat trafique plus que jamais.

— C'est qu'du chimique, dit Robinson du bout des lèvres. Les Barnardii, eux, jurent que par le naturel. Mais bon, c'est sûr qu'en période d'pénurie... Allez, j'termine mon histoire !

« À peine réémergé, j'vois c'pauv' étranger s'faire mitrailler par les aut' crétins. Alors, j'fais ni une, ni deux, j'balance quatre torpilles renifleuses à chacun des croiseurs et j'dis au Poulpe d'm'suivre fissa. Un quart d'heure plus tard, on était dans la zone franche. Au calme.

— Merci, dit Le Poulpe en lui tendant un tentacule amical.

Robinson le serra, puis se leva et se dirigea vers la porte d'une démarche titubante.

— Bon, j'vais m'pieuter à bord.

— N'oublie pas de fermer ton casque avant de quitter la bulle, lui rappela Max.

Le pilote s'immobilisa, puis fit vivement volte-face avant de lancer, drapé dans ce qui lui restait de dignité :

— C'est pas avec la bibine qu'tu nous sers qu'j'risqu'rais d'oublier

un truc pareil !

Le centaure me fit un clin d'œil.

— Si c'est de la bibine, la tournée du patron ne t'intéresse pas, alors ?

En un éclair, Robinson fut de retour, accoudé au comptoir, l'œil pétillant de malice.

— Crostiche sec, commanda-t-il. Avec une pointe d'afflanore et deux olives rouges, d'accord ?

Plus tard, quand Robinson fut – enfin – parti se coucher, non sans avoir auparavant absorbé quatre crostiches supplémentaires, nous abordâmes le sujet qui m'intéressait au plus haut point : comment m'approcher à une distance de cent kilomètres de Spirit of America sans recevoir une salve de torpilles-soleil.

— Simple, dit Max, tu planques ton vaisseau contre un astéroïde à cœur métallique que tu décroches de sa trajectoire. C'est un vieux truc, mais il fonctionne toujours. Le seul risque, c'est que les Clowns Gris fassent péter le caillou – au cas où.

— Je pourrais tenter le coup, reconnus-je, si je n'étais pas obligé d'emmener mon trou noir personnel.

— Un trou noir ? s'écria Le Poulpe.

— Surgénérateur à collapsar, grogna Ganja. Technologie stelle.

Max haussa poliment un sourcil. La réputation des habitantes de Stellara n'était plus à faire.

— Effectivement, ça pose un problème, admit-il en se grattant le flanc d'une patte postérieure pensive. Faut vraiment que tu t'approches si près ?

Je lui expliquai qu'au-delà de cent mille kilomètres, même le trou noir ne pourrait me fournir suffisamment d'énergie pour alimenter mon seuil transmat.

— Et tu dois faire quoi, chez ces tarés ?

— Deux trois trucs. Bon, tu as une solution ?

L'extrémité de sa barbiche de Méphistophélès se redressa, pointant vers ma poitrine.

— J'en ai une, mais elle ne vas pas te plaire. Tu veux toute la théorie ou je passe directement à l'application ?

— L'application, dis-je sans hésiter. Tu crois qu'on m'aurait donné mon brevet si je ne savais pas ce qu'était une bêt collapsar ?

Il me tendit un verre de crostiche. Je devais être saoul, mais je ne m'en rendais même pas compte.

Ganja se connecta à l'une de mes prises neurales – pour se débrancher aussitôt, affectant une expression dégoûtée. Le Poulpe émit un bruit flasque qui pouvait être un rire – ou une éructation : il avait lui aussi abusé de la liqueur traîtresse de Max.

— Alors, tu as compris ? reprit celui-ci.

— Tu vas me proposer de planquer *Isadora* à l'intérieur de ce putain de trou noir, c'est ça ? ricanai-je, incrédule.

— Pas exactement à l'intérieur, rectifia-t-il. Juste à l'horizon événementiel.

Le Poulpe poussa un couinement aigu. La peau, autour de ses yeux globuleux, avait viré au bleu pétrole. Il n'avait pas l'air bien du tout.

— Tu es sûr que le crostiche n'est pas un poison pour lui ? demandai-je à Max.

— Il a fait tous les tests lui-même. Il a une petite bestiole planquée sous un tentacule, qui goûte tout pour lui. Il appelle ça un « pote ». Paraît que ça serait immortel.

— En tout cas, il est franchement glauque, le mollusque, commenta Ganja. Saoul comme une vache.

— Pas saoul, rectifiai-je, comprenant soudain. Seulement évanoui.

— Et pourquoi serait-il tombé dans les pommes ?

J'échangeai un regard entendu avec Max.

— Nous entendre parler de balade à l'horizon événementiel d'un trou noir, ça a dû lui faire un choc, dit le centaure. Bon Ganja, tu restes là. Tu t'occuperas de lui s'il se réveille. Nous autres, on a du bricolage à faire.

La biopuce nous fixa froidement, mauve de rage.

— Phallocrates ! nous jeta-t-elle au visage.

CHAPITRE V : AU RAS DE L'HORIZON ÉVÉNEMENTIEL

Ce n'était pas exactement une manœuvre conventionnelle. Certes, bon nombre d'explorateurs téméraires, depuis que les créatures intelligentes sillonnent l'espace, avaient tenté de s'approcher de l'horizon événementiel d'un trou noir, cette limite en-deçà de laquelle le formidable puits de gravité ne laisse rien échapper, mais aucun d'entre eux n'avait passé plus de quelques nanosecondes à proximité.

— J'ai connu un type, avait dit Max, espérant peut-être me rassurer, qui s'amusait à descendre le plus bas possible. Il a battu je ne sais combien de fois son propre record. Jusqu'au jour où il n'est pas remonté. Mais tu n'iras pas si loin.

Un micro-trou noir comme celui que j'avais traîné depuis Stellara possédait un diamètre d'un peu moins d'un mètre, pour une masse équivalente à celle de la Terre. À côté des collapsars géants, nés de l'effondrement d'étoiles au moins trois fois plus massives que le Soleil, ce n'était qu'un grain de poussière. Mais ce grain de poussière émettait une formidable quantité d'énergie. Le taux de rayonnement d'un trou noir est inversement proportionnel à sa taille. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle j'avais accepté de m'attacher ce boulet à ma cheville : sans lui, il m'aurait été impossible d'accomplir les diverses missions dont on m'avait chargé.

En temps ordinaire, pour permettre de travailler à proximité de cette source de radiations mortelles, les générateurs à collapsar sont entourés d'un écran puissant qui les réfléchit vers le puits de gravité d'où elles sont issues. Un spectacle impressionnant sur les longueurs d'ondes X – la vraie vision de l'Enfer. Pour des raisons de commodité, l'écran est tendu à la limite statique du champ gravitique, en-deçà de laquelle un objet ne peut rester fixe mais se trouve en quelque sorte « entraîné » – et l'espace-temps avec lui ! – par la rotation du trou noir. Enchâssé dans l'enveloppe invisible du champ de forces, un module de contrôle se charge de traiter l'énergie libérée, d'en assurer la répartition.

Ce que me proposait Max, c'était de descendre en dessous de la position actuelle de l'écran, en un lieu aberrant, mal connu, saturé de rayons X. Un lieu qui créait son propre système de coordonnées espace-temps, indépendant de celui du reste de l'univers, qui tournait et tourne et tournera follement, attiré dans un tourbillon vertigineux par la rotation du trou noir.

— Je t'assure qu'il n'y a aucun danger, avait insisté le centaure à notre retour. Faudra juste un peu bricoler deux-trois trucs sur la coque

pour mieux répartir l'énergie. Ça serait dommage que ton champ te lâche en route, pas vrai ?

Ganja lui avait jeté un regard noir. Elle paraissait nettement moins emballée par l'aventure que quelques jours plus tôt. Les explications complémentaires avaient achevé de lui saper le moral.

Il était évident que, tôt ou tard, les Clowns Gris découvrirait la présence du trou noir, ne serait-ce qu'à cause des faibles perturbations orbitales des planètes et satellites près desquels il passerait. Le croiseur qui m'avait pris en chasse dans l'hyperespace n'étant pas rentré au port, Spirit of America ignorait vraisemblablement que je disposais d'un générateur à collapsar. À moins que ses services secrets n'aient réussi à triompher de la vigilance steller.

Quoi qu'il en fût, les Clowns Gris viendraient y voir de plus près. Et ils détecteraient bien vite l'écran et le module de contrôle – qu'ils détruiraient. Dès lors, impossible d'utiliser le seuil trans-mat ; les générateurs d'*Isadora* ne pourraient jamais fournir suffisamment d'énergie – et il était hors de question de tenter d'en puiser directement dans le trou noir.

Il fallait donc diminuer la taille de l'écran, le faire descendre, avec le module, jusqu'à l'horizon événementiel, là où le continuum était si bouleversé que les détecteurs des Clowns Gris ne montreraient que des formes floues et imprécises.

Ou rien du tout.

Qu'*Isadora* descende avec l'écran et le module, et le tour était joué. Elle serait indétectable au sein du bouillonnement énergétique du collapsar, et il lui suffirait de l'accompagner dans son hyperbole à travers le système de Véga, entraînée à une vitesse circulaire hallucinante au ras de l'horizon événementiel.

La seule inconnue était le fonctionnement du seuil transmat dans un tel environnement. Une prière à saint Northwest, le patron des astronautes catholiques, manquait de toute évidence d'efficacité. En l'absence d'un récepteur pour tenter une expérience préliminaire, je me voyais obligé de m'en remettre comme qui dirait pieds et poings liés à la technologie steller.

Ganja détestait cette idée.

— C'est complètement débile ! grogna-t-elle en désignant d'une connexion coléreuse les écrans aveugles. On ne va jamais s'en sortir !

Je ne partageais pas son pessimisme. Après tout, la manœuvre de descente s'était déroulée sans anicroches. *Isadora* orbitait autour du trou noir à une vitesse légèrement inférieure à celle de la lumière – marge tout juste suffisante pour lui permettre de s'évader du puits de gravité, quand le moment serait venu. L'horizon événementiel gagné d'un écran de forces, tout proche, traçait une secrète frontière entre l'être et le néant, mais bon, je n'allais pas m'affoler pour autant.

— Et si les Clowns Gris nous bombardent quand même ? reprit Ganja.

Elle adorait m'entendre développer des arguments pour la contrer ; ça la rassurait, je pense. Je n'avais jamais vu de biopuce aussi émotive. Les I.A. de la trente-neuvième génération promettaient.

— Tu connais beaucoup de biopuces capables d'analyser ce qui nous entoure ? demandai-je.

Elle fit non de la tête. Elle avait elle-même essayé de décrypter les données transmises par les détecteurs, sans rien en tirer d'utilisable.

— Les Clowns Gris ne vont pas gaspiller du matériel devenu rare, poursuivis-je. Ils n'enverront que des bombes balistiques. Une douzaine, à mon avis. Juste pour le principe.

Ganja me dévisageait avec ahurissement. Des myriades de petits points bleu électrique naissaient autour de ses yeux pour migrer en colonnes sinueuses le long de son corps rondouillard.

— Tu veux dire qu'il y avait des biopuces dans les missiles qu'on a failli se prendre sur la gueule ?

— Une par missile. Pour les guider.

— Alors, celles que nous avons convoyées...

Je hochai tristement la tête. C'était la raison pour laquelle personne ne désirait donner un statut de citoyen aux ords, droïdes, robots et autres biopuces. La pacification du Radian terrien étant récente et encore toute relative, comme j'avais pu m'en rendre compte ces derniers temps, la recherche en ce domaine était toujours aux mains de l'armée et de la S.T.P. Et les produits hyper-sophistiqués que celle-ci réalisait étaient destinés à équiper les armes les plus puissantes, les seules capables de saturer le bouclier d'une nef de combat ou de vitrifier une planète d'un pôle à l'autre : les missiles, dont il suffisait de changer la tête selon les besoins.

Naturellement, la biopuce était anéantie dans l'explosion. Matériel périssable.

Ganja le prit très mal.

— C'est dégueulasse ! réagit-elle. De l'assassinat pur et simple ! (Une soudaine angoisse voila son regard.) Dis donc, tu crois que, moi aussi, j'étais prévue pour finir là-dedans ?

— Aucune idée. Pas forcément toi. D'autres de la même série, sûrement...

— Ils me prendraient mes enfants pour les envoyer se faire sauter la gueule dans une de leurs putains de guerres ?

— Tes enfants ?

— Ben oui, on te l'a pas dit ? Je suis une Shag 73-S. S pour « sexuée ». Qu'on me donne un mâle et je te ponds plein de petites biopuces.

— L'ennui, la coupai-je nerveusement, c'est qu'il n'y a pas de mâles

de ta série. Et qu'il ne risque pas d'y en avoir avant un bon moment, vu l'état d'Achernar VI...

Je me tus. Mon bref aller-retour jusqu'à Sevagram venait de se rappeler à moi, ainsi que l'hypothèse – je n'osais la qualifier de prédiction – qu'Albert, l'ancien oracle d'Ipavar, avait énoncée devant moi.

« Une demi-heure avant le point G, » annonça *Isadora*. « Tu devrais te préparer, Viper. »

— Et moi ? piailla Ganja.

— Toi, tu ne viens pas.

— Tu m'avais dit...

— Je t'ai dit que je réfléchirais. C'est tout réfléchi. Si les Clowns Gris projettent effectivement de stériliser Nieuw-Amsterdam puis d'y installer un écosystème pour biopuces, tu représentes pour eux des lustres de recherches, puisque tu es le plus parfait résultat d'un tel écosystème. D'accord ?

— Je me formaterais plutôt que de les laisser piller mes mémoires.

— Tu ne peux pas effacer tes mémoires mortes, ni détruire ton architecture interne. Je n'aurais jamais dû t'emmener. Tu aurais été plus en sécurité sur Terre...

— Tu parles ! On m'aurait flanquée dans un missile pour faire péter le vaisseau amiral des Clowns Gris quand ils auraient attaqué la Terre. (Elle marqua une pause.) Alors, tu me forces à rester toute seule *au bord d'un trou noir* ?

— D'abord, tu n'es pas seul. Tu n'es pas vexée, *Isadora* ?

L'ord ne répondit pas. Ganja glissa une fiche dans l'un des accès de la console.

— Elle fait la gueule, confirma-t-elle.

— Je vous laisse vous réconcilier, conclus-je en quittant le poste central.

Mon sac était prêt depuis un bon moment. Il contenait des vêtements à la toute dernière mode sur Spirit of America, trois cristaux-m aux molécules saturées de visios pornographiques et les ordres de virement signés par les soldats en catatonie dans la cale. J'emportais aussi un paralysateur de poignet, contenant dix charges, un émetteur miniaturisé dissimulé à l'intérieur d'une de mes prises neurales, une liasse de billets de cent mille dollars et cent exemplaires d'une photo 2D en noir et blanc d'un individu en sourire artificiel : un ancien président des États-Unis. Je ne savais même pas son nom, mais la Négociatrice Principale Luce Longjohn Lagrange-Chandrasekhar m'avait assuré que ces clichés étaient très recherchés chez les Clowns Gris.

— Ils sont authentiques, avait-elle conclu.

Pour le transfert, j'enfilai à même la peau une combinaison

isolante, destinée à écarter les possibles variations de potentiel susceptibles de se produire durant une transmission mettant en jeu autant d'énergie. Puis, mon sac à la main, je me dirigeais vers la soute où se dressait le seuil trans-mat.

« Huit minutes avant le point G, » annonça *Isadora* quand j'y pénétraï. « Tout va bien, Viper ? »

— J'ai envie de pisser, grommelai-je.

Posant mon sac, j'allai faire un séjour dans les toilettes les plus proches. Là, confortablement installé, j'allumai le terminal pour effectuer une ultime vérification des calculs de trajectoire, sur lesquels nous avions planché à cinq pendant trois jours et trois nuits – Max, Ganja, *Isadora*, Le Poulpe et moi. Lancé à une vitesse supérieure à cent mille kilomètres à la seconde, le trou noir près duquel nous nous dissimulions plongeait, semblait-il, droit sur l'étoile centrale. Sa trajectoire hyperbolique allait le faire passer à quatre-vingt-dix-sept mille kilomètres de la surface de *Spirit of America* – dans moins de six minutes à présent.

Je me rhabillai, éteignis le terminal et retournai près du seuil transmat. Je me trouvais bigrement calme pour quelqu'un qui allait à la mort. J'enfilai mon sac à dos, vérifiai mon paralysateur et me plantai devant le miroir immatériel.

« Tu auras presque une seconde, » assura *Isadora*. « Mais ils vont être secoués, en bas. »

— C'est bien le dernier de mes soucis. Combien de temps ?

« Une minute quinze. »

— Et Ganja ?

« Elle doit boudier. Je ne l'ai pas vue depuis un quart d'heure. Tu veux que je la retrouve ? »

— Non, laisse tomber.

Vingt secondes avant la fin du compte à rebours, je déclenchai le psychromètre dont j'avais pris soin de me munir. Le trou noir profiterait du champ gravifique de *Spirit of America* pour modifier légèrement sa trajectoire. Au lieu de tomber droit vers Véga, comme il le faisait actuellement, il passerait au contraire à trente ou quarante millions de kilomètres de l'étoile, en une immense courbe hyperbolique qui le ramènerait au voisinage de la planète des Clowns Gris dans quarante-trois heures et seize minutes. Si je manquais le coche, je me retrouverais prisonnier d'un monde dont la civilisation tout entière avait été conçue pour traquer et éliminer les intrus dans mon genre.

« Dix secondes, neuf, huit..., » égrena *Isadora*.

Elle n'avait pas fini de prononcer « zéro » que j'enjambais le seuil transmat, plongeant à travers le miroir.

DEUXIÈME PARTIE

SPIRIT OF AMERICA

CHAPITRE VI : PORNOGRAPHIE SOANE

La cave était grande, baignée d'une vive lumière dorée. Le seuil transmat se dressait dans le fond, près d'une grosse chaudière d'un modèle archaïque. Un invraisemblable capharnaüm s'entassait le long du mur de gauche, enchevêtrement de tubes métalliques et de connexions, de cadrans et d'écrans, de claviers de commandes et de tableaux de branchements comportant des prises d'au moins huit standards différents. Je crus tout d'abord qu'il s'agissait de matériel au rebut, ou destiné à une éventuelle récupération. Puis l'un des tubes d'acier commença à bouger et je découvris qu'il comportait des articulations, ainsi qu'une petite main à quatre doigts gantée de blanc, qui vint pendre sous mon nez.

— M. Viper, je présume ? dit une voix féminine venue de nulle part. Je suis Ute Stolichnaïa Copernic-Langevin.

Après un instant d'hésitation, je baisai le gant de soie. L'Enchâssée émit un petit rire de satisfaction.

— Je n'ai pas beaucoup de temps devant moi, dis-je. Une quarantaine d'heures.

— Je m'en doutais, observa Ute. Commençons par le commencement. Où sont les cristaux-m ?

J'ouvris ma poche de poitrine. Une caméra plantée au bout d'un bras télescopique se rua sur moi pour braquer son objectif sur les trois diamants géants, couleur de rosée, qui étincelaient à présent au creux de ma paume. Puis la main mécanique s'en empara délicatement et les déposa sur une coupelle voisine d'un écran de grande taille. Une autre main, plus fine, plus déliée, jaillit d'un fatras de fils, ramassa l'une des gemmes et la glissa dans un lecteur.

L'image tridi qui apparut au centre de la cave me choqua plus qu'elle ne m'excita. Je ne suis pas un adversaire résolu de la pornographie, mais je ne compte pas non plus au rang de ses plus farouches partisans. Chacun fait ce qui lui plaît, comme ça lui chante, du moment qu'il évite de déranger son voisin. Dans les sociétés humaines évoluées, la pornographie est en général un phénomène très marginal ; la fascination magique de l'interdit ne se manifeste pas, puisqu'il n'y a pas d'interdit. Seuls les individus qui encourent les foudres de la loi lorsqu'ils satisfont leurs désirs – amateurs d'enfants ou de la Suceuse Gourmande de Laelith, entre autres – méritent donc le qualificatif de pervers. Et eux seuls sont visés par la pornographie.

Je dus faire un effort pour détourner le regard du couple qui s'agitait à mes pieds. Dans un tridi porno, vous ne verrez *jamais* un

accouplement « normal », puisque seul ce qui est prohibé possède de l'intérêt.

C'était pourtant ce que j'avais devant moi. Une fille blonde de taille moyenne, avec des hanches étroites et des seins assez plantureux, couchée sur le dos, les cuisses écartées, et un garçon brun, mince et musclé, qui lui faisait l'amour avec vigueur. Une scène banale, anodine, comme on pouvait voir à tous les coins de rues dans les villes de la Ceinture des Pacifistes, sur Stohurâh, ou sur n'importe quelle plage de Floride.

Elle n'aurait pas dû me choquer.

Pourtant, elle l'avait fait, et peut-être bien plus profondément que je ne le croyais.

Quelque chose bougea dans mon dos, une connexion vint s'enficher dans l'une de mes prises neurales, une saleté de logiciel d'I.A. inquisiteur pilla sans mon autorisation ma mémoire à court terme.

— *Ça te choque parce que c'est représenté dans un but pornographique.*

— Ganja ? m'écriai-je en me débarrassant de mon sac à dos.

Il tomba sur le sol avec un bruit mat. L'œil vitreux d'une biopuce brutalement déconnectée d'une source d'informations particulièrement intéressante ne tarda pas à en émerger. Je dus me mordre les lèvres pour ne pas exploser. Mais ce n'était pas le moment de perdre mon calme ; il me restait quarante-trois heures et quatre minutes.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je ne pouvais pas te laisser y aller seul. C'est trop dangereux. Je tiens à toi, moi !

— Je t'ai expliqué...

— Tu as besoin de moi. Je peux te rendre énormément de services, tu le sais très bien... Tu connais quelqu'un d'autre qui ait réussi à se brancher sur le Réseau de Stellara ?

L'Enchâssée émit un sifflement admiratif.

— Je ne connais pas ce type de biopuce, remarqua-t-elle.

— C'est un modèle expérimental, éludai-je. Un modèle expérimental ? s'emporta Ganja. Je suis une Shag 73-S à prise A4-, dotée d'un logiciel d'I.A. Morfoman SX-007, trente-neuvième génération. Shag et Morfoman sont des marques déposées.

— Elle ne sait dire que ça, l'excusai-je. Mégalomanie galopante.

La biopuce me jeta un regard courroucé mais ne répliqua pas. Elle aussi avait conscience de l'urgence de la situation.

Le tridi continuait à se dérouler. La fille était à présent fort engagée dans un coït buccal qui ne laissait aucun doute sur son issue. Belle performance, estimai-je. Je n'aurais pas dédaigné de prendre la place du garçon.

— Tu éteins ça ? demandai-je à Ute.

Le couple disparut aussitôt. Je me sentis soulagé, sans raison

apparente.

— La marchandise est conforme, reconnu l'Enchâssée en me délivrant un reçu.

— Vous connaissez l'autre raison de ma présence ?

Une caméra s'inclina.

— Le contact de la Ligue. Je n'ai pas réussi à le rejoindre. Il va falloir que vous, y alliez.

— Que j'aille où ? Vous étiez censée...

— Mes supérieures m'ont demandé d'entrer en liaison avec un agent de la Ligue pour lui demander de se tenir prêt à quitter cette planète. Il se trouve que les Clowns Gris ont mis en service le mois dernier un nouvel ord-maître qui couvre l'ensemble du Réseau mondial. Je ne dispose plus que de quelques lignes non surveillées, dont le nombre diminue sans cesse. J'ai *vraiment* fait ce que j'ai pu, M. Viper. Je suis désolée de vous infliger ça, mais il va falloir que vous passiez quelques heures chez les *kropmensen*.

— Les quoi ? s'écria Ganja.

— Les *kropmensen*. C'est le nom que les A'dams donnent aux Clowns Gris. Ça veut dire crétins, ou quelque chose du même genre.

La cave occupait le troisième sous-sol d'un immeuble de dix étages, à la périphérie de Toyota, la capitale planétaire. Toutes les issues en ayant été condamnées un siècle plus tôt, quand les Stelles avaient décidé d'y établir un comptoir clandestin, le seuil transmat était son seul lien avec le monde extérieur. Il pouvait communiquer avec douze autres transmetteurs dispersés dans la ville ; je choisis le plus proche de l'astroport.

Ganja me posait un problème. Elle voulait à toute force m'accompagner, mais sa présence risquait de me mettre en danger. Sur Spirit of America, les biopuces – matériel militaire – ne se promènent pas librement dans la rue. Il fallait donc dissimuler sa nature biotronique. Par bonheur, ses concepteurs avaient prévu une éventualité de cette sorte : Ganja possédait la faculté de replier sa crête de connexions à l'intérieur de sa colonne vertébrale. Elle pouvait dès lors passer sans peine pour un animal de compagnie extraterrestre – à condition qu'elle parvienne à se taire, ce dont j'avais tendance à douter.

Ute m'avait remis des papiers au nom de Sterling J. Wakatawa, quarante-quatre ans, né à Osaka IV, sur la Terre du Soleil Levant, le plus petit continent de Spirit of America. Leur propriétaire était pour le moment endormi dans un sarcophage cryo, dans l'une des annexes du comptoir clandestin. Pour Ganja, l'Enchâssée me fournit un certificat de propriété d'un Twonky adulte de sexe féminin, originaire de Kuttner et Moore, les satellites complices de la planète Padgett, dans le système de l'Œil Bleu (constellation du Bouton de Porte).

— Qu'est-ce qu'un Twonky, demandai-je.

— Une créature polymorphe de la taille de Ganja. Ça expliquera les dérives de couleurs psychédéliques.

— Personne ne pourra faire la différence ?

— Personne ne sait à quoi ressemble un Twonky. Sur Spirit, il n'y en a pas deux pareils. Ces créatures enregistrent en quelque sorte le vécu de l'individu avec lequel elles vivent et le répercutent sous une forme codée, difficilement interprétable. Un Twonky peut ressembler à n'importe quoi. Mais pour les Clowns Gris, ce n'importe quoi sera l'expression de la personnalité de son propriétaire.

Je me passai la main sur le front. J'avais un peu de fièvre ? L'énervement sans doute.

— Et que va-t-on penser de moi en voyant Ganja ?

Un visage féminin apparut sur un écran et fit une grimace désapprobatrice avant de s'évanouir. Cheveux bleus, lèvres pleines, regard charmeur – peut-être s'agissait-il là de l'apparence première de l'Enchâssée... ou peut-être pas.

— On pensera que tu viens de la Conurb Osaka I-XII. Tout simplement.

CHAPITRE VII : TROP PAISIBLE POUR ÊTRE HONNÊTE

Spirit of America possédait sept continents, séparés par des mers plus souvent longilignes ; la terre ferme occupait en effet 72% de la surface de ce monde. Toyota, où je me trouvais, s'étendait au cœur du secteur le plus peuplé de la planète : un vaste bassin sédimentaire largement ouvert à l'ouest sur la Mer des Tempêtes. C'était là, près d'un grand fleuve dont les multiples bras irriguaient cent mille kilomètres carrés d'alluvions incomparablement fertiles, que le *Mayflower* avait abandonné vingt-cinq millions de sarcophages, un jour de mai 2417.

Pour gagner la Terre du Soleil Levant, où se trouvait le domicile de l'agent de la Ligue, je n'avais d'autre solution que de prendre une fusée balistique, qui me conduirait en moins d'une heure sur l'autre face de la planète.

Ganja sur l'épaule, je franchis le seuil miroitant du transmat, La pièce étroite où je me retrouvai aussitôt donnait sur une cour intérieure déserte. Le quartier tout entier était promis à la démolition. Suivant l'itinéraire que l'Enchâssée avait gravé sans les mémoires de Ganja, nous traversâmes un dédale de ruelles et de passages, de courettes et de traboules, d'escaliers et de passerelles, où vivait encore toute une faune vouée à disparaître : mendiants et éclopés, gens de couleur et extraterrestres. On les regrouperait dans des camps de travail ou ils fuiraient dans les montagnes, mais le résultat serait le même : la capitale perdrait un peu plus de son âme quand ils partiraient.

Quand nous atteignîmes la grande avenue qui menait à l'astroport, je fus frappé par le contraste entre le quartier sordide que je venais de traverser et les hautes tours de verre et de métal qui se dressaient de l'autre côté du ruban cuivré. Franchir cette route signifiait passer en quelques enjambées du quart-cosmos le plus misérable au secteur d'affaires florissant d'une cité ultramoderne.

La circulation était si dense que j'attendis bien dix minutes avant qu'une brève trouée entre les véhicules me permette de courir vers la rive opposée, Ganja sur mes talons.

Quelques centaines de mètres plus loin, dans la direction de l'astroport, je trouvai un panneau où les mots BUS STOP étaient soulignés d'une inscription en caractères japonais. Deux minutes plus tard, un engin allongé, flottant à cinquante centimètres du sol, vint s'immobiliser devant moi. Une portière coulissa sans bruit. Prenant Ganja dans mes bras et mon courage à deux mains, je montai à bord

du gravibus.

— Un dollar, s'il vous plaît, me demanda un receveur humain en tendant une main gantée de gris.

J'y laissai tomber une pièce d'argent. L'homme me fit signe de passer. Je franchis une cloison visuelle pour me retrouver dans une petite cabine où un individu en uniforme bleu, armé d'un lourd éclateur, me pria de lui remettre mes papiers. Je m'exécutai. Tandis qu'il transmettait mon identification à quelconque centre de traitement informatique, Ganja sauta de mon épaule et alla frotter sa grosse tête contre ses mollets.

— Affectueuse, votre bestiole, dit l'homme avec un sourire que je lui rendis sans hésiter. Qu'est-ce que c'est ?

— Un Twonky, marmonnai-je.

L'ahurissement qui se peignit sur ses traits me déconcerta. Il regarda le prétendu Twonky, me regarda puis revint sur Ganja.

— Et c'est *le vôtre* ? interrogea-t-il, incrédule.

Je hochai la tête. Je me sentais coupable, mais impossible de savoir de quoi exactement.

— Je viens d'Osaka IV, déclarai-je à tout hasard.

Il parut soulagé.

— Ah oui, c'est vrai. Vous avez bien le type de là-bas, d'ailleurs. J'aimerais assez voir votre carte génétique, mais je suppose que vous ne l'avez pas sur vous ?

— Je ne l'ai pas, confirmai-je. C'est grave ?

Il donna une dernière caresse à Ganja, me rendit mes papiers et m'autorisa à passer dans le compartiment suivant. Un sourire franc éclairait son visage ouvert, aux yeux légèrement bridés. Pour le premier contact avec les Clowns Gris, je ne m'en tirais pas trop mal, et ceux-ci me paraissaient bien moins terribles que prévu.

Une douzaine de personnes s'étaient réparties parmi la centaine de sièges alignés, le plus loin possible les unes des autres. Ganja glissa discrètement une connexion dans l'une de mes prises neurales pour me communiquer la place à laquelle je devais m'installer. Il existait un code très strict pour ce genre de chose, sur Spirit of America ; chaque Clown Gris connaissait par cœur l'équation qui lui permettait de trouver le siège exact que les convenances sociales lui accordaient.

Quand je m'assis, près d'une fenêtre, nul ne parut me prêter attention. Examen réussi.

— *T'occupe pas de la descente*, me lança Ganja avant de se déconnecter. *L'aéroport, c'est le terminus. Tu laisses passer tous ceux qui étaient là avant toi et puis tu y vas. Normalement, personne ne devrait essayer de prendre ton tour. Si ça se produit, tu es dans la merde.*

Je voulus lui demander pourquoi, mais elle avait remisé sa connexion. Je m'abîmai donc dans la contemplation du paysage. Des

tours, des barres, des tours... Peu de verdure, aucun espace dégagé – rien que des constructions de trente, cinquante, voire cent étages, alignées le long de la magnétovoie.

Puis, soudain, ce fut le béton noir de l'astroport qui s'étendait sur des centaines de kilomètres carrés. La route dessinait une longue courbe étincelante dans la lumière du soleil couchant, avant de déboucher sur une plaque de manœuvre, au bord de laquelle se dressaient les bâtiments d'accueil.

J'observai scrupuleusement les instructions de Ganja : je me levai et quittai le bus à mon tour, sans me tromper. Une fois à l'extérieur, je me dirigeai vers une porte surmontée de l'inscription BALISTIC FLIGHTS, là aussi doublée d'un groupe de caractères asiatiques. Le bilinguisme est une donnée fondamentale de la société soane ; seuls les individus maîtrisant parfaitement l'américain et le japonais peuvent s'y faire une place raisonnablement confortable. Un jour, ces deux langues finiront par se fondre en une seule. Le processus a même déjà commencé : bien que l'américain soit ma langue natale et que je parle relativement bien le japonais, j'aurais été incapable de baragouiner un seul mot du pidgin local sans le module d'apprentissage fourni par Ute.

À l'intérieur des bâtiments, je fis connaissance avec la manie sécuritaire bien connue des Clowns Gris. Trois vérifications d'identité, deux fouilles au corps, une alerte à la bombe et une analyse chromosomique express plus tard, j'étais attaché sur une couchette, à l'intérieur d'une fusée de trente places, pointée vers le ciel où apparaissaient les premières étoiles. Ganja, animal de compagnie, devait effectuer le trajet dans la soute. Il lui avait été impossible de protester, puisqu'elle n'était pas censée parler, mais le regard qu'elle m'avait lancé avant qu'on ne referme sa cage me promettait un sacré savon à notre arrivée.

En tout cas, personne n'avait mis en doute le fait qu'elle fût un Twonky. On se contentait en général de me regarder bizarrement et de me congédier plus vite que prévu. Pas exactement comme si nous avions eu la gale – tous les uniformes auxquels j'avais eu affaire s'étaient montrés d'une politesse onctueuse – mais presque.

Que croyaient-ils, tous ? Si l'aspect d'un Twonky était le reflet de son propriétaire, que signifiait à leurs yeux l'apparence de Ganja ?

Haussant les épaules, je vérifiai mes sangles avant de fermer les yeux.

Il me restait quarante heures et cinquante-quatre minutes.

L'engin à bord duquel je me trouvais était une fusée balistique d'un modèle très primitif : un cylindre effilé de quarante mètres de long, dressé sur quatre ailerons non amovibles, à l'arrière-train démesurément renflé par des propulseurs à propergols ceints d'une

couronne de boosters à poudre. Ce type de fusée effectue des vols identiques à ceux des toutes premières capsules spatiales : un bond dans la stratosphère, suivant un rapport vitesse/longueur/altitude bien précis. C'est un mode de transport peu coûteux mais polluant, surprenant sur une planète à la technologie avancée.

Ceci dit, il y a quelques améliorations par rapport aux âges héroïques de l'astronautique. La neutralisation de l'accélération en est une. La pesanteur ne varia pas une seconde durant le trajet. Pourtant, tout le monde demeura attaché ; on ne plaisantait pas avec les consignes de sécurité, à bord des appareils des lignes planétaires.

Moins d'une heure plus tard, je débarquais à l'aéroport d'Osaka VI, sur la Terre du Soleil Levant. Ce continent étiré prenait racine au nord, dans les montagnes couvrant le pôle, pour venir mourir vers trente degrés de latitude sud, en une interminable péninsule ramifiée, ourlée de mangroves et de marigots. La Conurb d'Osaka I-XII s'étendait sur trois mille kilomètres, de l'Équateur à la Baie John-Wayne, sur plusieurs centaines de milles de large. L'individu austère assis à mes côtés durant le vol m'avait fait remarquer le changement de couleur de la mer au fur et à mesure que nous nous rapprochions de notre destination ; à cette vitesse, c'était proprement hallucinant.

— Et ça pue, avait ajouté mon interlocuteur. Impossible d'y échapper. Vous y avez déjà séjourné ?

— J'y suis né, avais-je tranquillement répondu.

Il ne m'avait plus adressé la parole de tout le voyage.

Je récupérai Ganja, qui me fit une fête de tous les diables, sautant partout en poussant de petits couinements rauques – qui appris-je plus tard, étaient le cri du Twonky fou de joie d'avoir retrouvé son maître. Aussi bizarre que cela puisse paraître, elle avait réussi à se connecter avec un représentant de l'espèce à laquelle elle était censée appartenir, et à lui soutirer suffisamment de renseignements pour jouer désormais son rôle à la perfection.

Je louai un glisseur à l'astroport et mis le cap sur l'autoroute à vingt voies qui reliait entre elles les différentes parties de la Conurb. L'agent de la ligue, un nommé Kikuko S. McAllister, habitait à Osaka XII, le quartier le plus septentrional de la ville. Il me fallut près de sept heures pour parcourir les mille cinq cents kilomètres qui me séparaient de ma destination. Ajoutez le temps de me perdre, de chercher mon chemin entre les entrepôts, les tours de cent étages et les maisonnettes de bois et de papier – il ne me restait que trente heures quand je trouvai enfin l'adresse indiquée par Ute.

Ce voyage fut une expérience très curieuse, je dois le reconnaître. Découvrir la face cachée de la vie des Clowns Gris n'avait rien de déplaisant ; dans l'ensemble, les gens avaient l'air aimables et détendus. Les seules traces d'un régime dur étaient les perpétuels

contrôles. J'en avais subi six sur l'autoroute et deux autres tandis que je cherchais mon chemin ; ne demandez *jamais* votre route à quelqu'un qui porte un uniforme, sur Spirit of America.

Architecturalement, les secteurs nord d'Osaka présentaient une ressemblance frappante avec les vieux quartiers de Los Angeles ou de New SF, construits par l'Alliance Pacifique – un drôle de nom pour un état prônant la guerre économique à outrance – après le basculement de la Californie dans les eaux de l'océan. J'aurais pu m'y sentir chez moi, ou presque, sans ce chronomètre silencieux qui égrenait les secondes à la lisière de mon regard. La répartition de la population était d'ailleurs identique : cadres japonais dans les quartiers résidentiels et main-d'œuvre anglophones vouée aux taudis ou aux thousands, ces barres de trente étages qui comptaient chacune mille logements.

Ils ont quitté la Terre à la fin du XXIV^e siècle, songeai-je tristement. Trois quarts de siècle après moi. Et ils ont gardé leur mode de vie, leur goût pour les conurbations baroques. Ces gens-là ne sont pas les monstres qu'on m'a décrits. Je les comprends, je sais comment ils pensent...

Ce n'était pas le moment de céder à la nostalgie. Mon foyer, le seul que j'avais jamais eu en-dehors d'*Isadora*, était à vingt-sept années de lumière dans l'espace – et à huit siècles en arrière dans le passé. À jamais perdu.

Mais ici, sur ce monde qu'on m'avait préparé à haïr, j'avais l'impression confuse de le retrouver, d'une certaine manière. Quand je m'en ouvris à Ganja, elle m'assura que c'était normal. Une histoire d'évolution sociale des colonies que je ne voulus pas entendre. Ce n'était pas de ce genre de baratin que j'avais besoin.

Je garais le glisseur à l'entrée d'une zone piétonne, Vingt mètres plus loin, dans une ruelle propre, se dressait une grande maison de pierre. Si le code architectural n'avait pas changé, elle devait être habitée par un caucasien occupant un poste très élevé dans la hiérarchie de sa zaibatsu. Je fis taire Ganja qui babillait dans mon cou avant de presser le bouton de la sonnette, essayant de mettre de l'ordre dans ma tenue. Ce n'était pas exactement celle qui convenait pour la circonstance, mais cela irait. De toute manière, l'homme que j'étais venu chercher n'y ferait guère attention.

Pour lui, je représentais le salut.

CHAPITRE VIII : KIKUKO

La porte s'ouvrit sur une adolescente fine et élancée, chez qui les caractéristiques génétiques typiquement japonaises s'alliaient à merveille avec un patchwork à nette dominance européenne. Je restai un instant admiratif devant ce superbe produit de plusieurs siècles d'eugénisme ; cette fille n'aurait pu naître sur aucun autre monde que Spirit of America.

— Je voudrais voir Kikuko S. McAllister.

— C'est moi.

Je demeurai interloqué. L'idée que cette frêle adolescente pût être l'agent de la Ligue ne m'avait pas effleuré un seul instant. D'autant plus qu'à mon époque, Kikuko était un prénom exclusivement masculin.

Reprenant mes esprits, j'effectuai néanmoins le signe convenu que m'avait indiqué le Gaalaanol. Rien dans l'attitude ou l'expression de la jeune fille n'indiqua qu'elle avait reçu le message. Je demeurai sur mes gardes. Arrivais-je trop tard ? La vraie Kikuko S. McAllister n'avait-elle pas déjà été remplacée par une taupe à la solde des Clowns Gris ?

— Entrez, dit-elle avec un sourire très oriental. Je faisais justement chauffer de l'eau pour le thé.

Et ses doigts tracèrent dans les airs une courbe torturée qui signifiait : « Pas question de parler ici. »

Nous traversâmes un vestibule sur lequel donnaient une dizaine de portes de chêne verni, toutes closes. Celle que j'étais bien forcé, pour le moment, d'appeler Kikuko poussa l'une d'elle. Nous nous retrouvâmes dans une grande pièce dont trois cloisons étaient faites de papier. Deux s'ouvraient sur un jardin soigneusement arrangé, qui aurait été tout à fait à sa place dans la banlieue de Tokyo ou du New SF de mon enfance. Une musique aux sonorités étranges emplissait l'air, mélange de rythmes ternaires compliqués et de mélodies contournées.

— Ici, nous pouvons causer, annonça Kikuko, ce qui fit tomber une partie de mes doutes. Isochamp négatif. (Elle se laissa choir dans un fauteuil et croisa les jambes, qu'elle avait très longues.) Alors, comme ça, c'est vous que la Terre a envoyé me chercher ?

Je hochai la tête. Ganja, qui s'était tenue coite, sauta sur mon épaule et glissa discrètement une connexion dans l'une de mes prises neurales.

— *Elle est louche*, me transmit-elle.

J'acquiesçai mentalement.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette bestiole ? reprit la jeune fille.

— Un Twonky, mentis-je.

— Excellent ! On croirait vraiment que vous êtes né dans cette ville !

Je haussai un sourcil. Il était temps d'obtenir quelques explications. J'allai me planter au bord du jardin, les mains dans les poches de mon complet-veston à la coupe bizarre et, tournant le dos à Kikuko, je demandai :

— Que signifie l'apparence de mon Twonky ?

Elle pouffa discrètement.

— Les gens de cette conurb sont beaucoup moins fanatisés que le reste de la population. En général, on les considère comme des débiles légers, des innocents à qui l'on pardonne leurs excentricités, du moment qu'ils fournissent le quota de travail requis. Votre bestiole – qui n'est certainement pas un Twonky, soit dit en passant – reflète cet état d'esprit.

— J'ai toujours du mal à comprendre... Comment avez-vous deviné que Ganja...

— *Tais-toi, connard !* rugit l'intéressée.

— Dans le message qui m'annonçait votre venue, Daalo'm me parlait de vos démêlées avec la justice et de votre biopuce. Vous être complètement fou de l'avoir amenée ici ! Si les *kropmensen* apprenaient sa présence sur Spirit... Comment avez-vous fait pour atterrir sans vous faire descendre, au fait ?

— Je n'ai pas *atterri*, rectifiai-je. Vous verrez bien, de toute manière. (Je me retournai. Kikuko paressait dans son fauteuil, fort occupée à se couper les fourches avec un microlaser chirurgical.) Dépêchez-vous. Nous devons être à Toyota avant trente heures.

Elle fut debout d'une souple détente féline. Dangereuse, estimai-je. Le mouvement avait été si rapide que je n'étais pas certain de l'avoir distingué.

— Entraînement *djiay-samurai*, commenta-t-elle devant mon ahurissement.

J'avais moi-même un temps pratiqué l'art *marine-samourai*, comme on l'appelait alors, mais c'était huit siècles plus tôt, et cette discipline semblait avoir copieusement évolué.

— Celui que je pratique porte aussi le nom de *peaceful art*, poursuivit Kikuko. Ses adeptes jurent de ne jamais l'utiliser pour donner la mort. Il n'est répandu qu'à Osaka I-XII ; sur le reste de Spirit, c'est la forme *hot aikido* qui prédomine. Elle est à destination essentiellement mortelle. Bon, je vais me préparer. Dix minutes, ça ira ?

— Ça ira.

Elle n'en mit que huit, durant lesquelles Ganja, visiblement fort jalouse, tenta de me démontrer que Kikuko était *forcément* une taupe des Clowns Gris. Je la laissai s'épancher, puis je lui clouai le bec en nous débranchant l'un de l'autre. Elle hésita un instant à m'agonir d'injures à voix haute, mais la jeune fille revint avant qu'elle ne se décide, porteuse d'un petit sac à main de cuir noir.

— Vous n'emmenez que ça ?

— C'est un hyperbag. Cadeau des Esthérophons à la Ligue. Un gadget fabuleux. Il faudrait trois voitures comme la vôtre pour transporter ce qu'il contient en ce moment. Trois voitures et un vélo, plaisanta-t-elle en m'entraînant à l'extérieur.

Elle me guida jusqu'à l'autoroute menant à l'aéroport, puis sortit de son sac un casque-réseau qu'elle coiffa, non sans l'avoir branché sur l'antenne extérieure. Celle-ci, une petite coupelle de dix centimètres de diamètre, pivota sur son axe, à la recherche du satellite voulu, puis s'immobilisa quand elle l'eut trouvé.

— Il y a un départ dans six heures, annonça la jeune fille en ôtant le casque-réseau.

— Ce sera très juste.

— Nous *devons* le prendre, insista-t-elle.

— Pourquoi ? Nous avons un peu de temps devant nous...

— Parce que, dans sept heures quinze très exactement, mon père découvrira que j'ai emporté toutes ses données. (Elle exhiba le pendentif ouvragé qu'elle portait en sautoir.) Chaque pierre est un cristal-m. Ce bijou contient toutes les informations nécessaires pour régler le cas de cette saleté de planète !

— Vous n'avez pas l'air de l'aimer beaucoup, remarquai-je ?

Elle posa sur ma cuisse une main aux ongles laqués. Elle avait un côté poupée qui me déplaisait foncièrement, mais sans doute s'agissait-il d'une sorte de carapace destinée à la faire paraître plus superficielle qu'elle n'était. Une défense simple contre la curiosité des gens qu'elle était appelée à rencontrer.

— C'est parce que j'y ai toujours vécu.

— Tu t'ennuies ? demanda Ganja.

— Tu parles, toi ? s'étonna Kikuko en se retournant.

— Malheureusement, oui, grognai-je entre mes dents.

Elles se lancèrent dans une discussion passionnée, de laquelle il ressortait qu'elles se ressemblaient beaucoup, d'une certaine manière. Toutes deux avaient vu le jour dans des sociétés plus ou moins carcérales – de leur point de vue, du moins : Achernar VI m'avait paru tout à fait idyllique, mais je n'étais pas une biopuce. Et toutes deux partageaient le même sentiment de révolte, le même désir de liberté...

Les mêmes rêves, peut-être.

Nous avions parcouru un tiers du trajet quand Kikuko tira de son

hyperbag une cigarette mal roulée qu'elle alluma sans se préoccuper de moi. Une odeur lourde, grasse, envahit l'habitacle. Je remarquai qu'il y avait très peu de fumée.

— Qu'est-ce que c'est ? m'enquis-je.

— De la sinsé.

— Voulez-vous bien me jeter ça ?

Elle mit le spliff hors de ma portée et, se protégeant d'un bras, répliqua furieusement :

— Hé, grand-père, pas la peine de veiller sur moi ! Ça fait cinq ans que je bosse pour la Ligue ! J'ai de la bouteille, même si on ne le dirait pas. Alors, je fais ce que je veux, vous faites ce que vous voulez, la biopuce fait ce qu'elle veut et tout se passera bien entre nous.

« Au fait, z'en voulez ? »

Je poussai à fond le conditionnement d'air. Les fenêtres ne s'ouvraient pas, dans les voitures fabriquées sur Spirit of America, et la sinsé puait horriblement. À mon avis, du moins. Cette odeur chaude et sucrée, ces infimes traces d'âcreté... Brrr !

Kikuko ne se grilla pas moins de trois autres spliffs avant que nous n'arrivions à l'aéroport. Elle était complètement défoncée quand je garai la voiture sur un emplacement interdit, mais cela ne se voyait pas trop. Elle secoua la tête pour chasser la brume qui engourdissait son esprit, rafla son hyperbag et m'emboîta le pas.

Nous avions dix-sept minutes pour prendre le vol qu'elle avait choisi.

Et vingt-cinq heures quarante-huit minutes pour gagner la cave abritant la Stelle enchâssée.

Ce compte à rebours devenait agaçant, mais je ne devais l'interrompre sous aucun prétexte. Je supprimai un moment la visualisation, histoire de me reposer un peu les nerfs. J'avais vraiment besoin de décompresser.

Les contrôles nous firent perdre pas mal de temps. Il n'y en avait eu qu'un sur la route – Kikuko avait par bonheur eu le temps de jeter le mégot sur lequel elle s'acharnait à tirer, bien qu'il fût éteint depuis un bon moment déjà – mais nous dûmes en affronter quatre avant de parvenir au guichet délivrant les billets pour Toyota, au moment exact où « notre » fusée s'envolait dans un jaillissement de lumière orangée.

Je contemplai longtemps la flamme qui diminuait de taille sur la toile de fond de la nuit constellée d'étoiles.

— Sale coup, dit Ganja.

— T'as raison, oui ! pesta Kikuko. Dans une heure, toute la planète sera soumise à la loi martiale.

— À cause de toi ? s'étonna la biopuce.

Pour toute réponse, la jeune fille désigna son collier.

— Au fait, intervins-je, que fait votre père ?

Elle tourna vers moi un visage épanoui aux yeux pleins d'innocence.

— Comment ? Personne ne vous l'a dit ? C'est l'Industriel général McAllister, chargé du Projet Nieuw-Amsterdam.

CHAPITRE IX : LES RÉSISTANTS INESTHÉTIQUES

— Ne restons pas là, dit Ganja à voix basse. Nous avons une voiture ; utilisons-là.

— Pour aller où ? me lamentai-je.

— Je connais quelqu'un qui pourrait nous planquer..., commença Kikuko.

Il n'était pas question de nous cacher, mais je n'eus pas le loisir de l'expliquer à l'adolescente. Un petit homme jaune au regard inquisiteur s'était arrêté à une dizaine de mètres et nous dévisageait. Je lui adressai un sourire forcé, puis fis mine de me désintéresser de lui – ce qui, espérais-je, était une attitude normale sur ce monde. Dans la Californie du XXIII^e siècle, en tout cas, elle l'aurait été.

Je comprenais à présent pourquoi l'on m'avait choisi, moi, Viper, parmi deux mille milliards d'être humains. Quant à savoir par quels noms remplacer ce « on », j'en étais encore loin, mais j'avais soudain le sentiment de progresser, ce qui me regonfla quelque peu le moral.

— Viens, soufflai-je à Kikuko.

J'avais soudain pris le parti de la tutoyer, ce qui ne se faisait pas, théoriquement, sans l'accord de la personne concernée. En se mêlant, les langues américaine et japonaise avaient développé un système de pronoms personnels – inexistantes en japonais – avec une différenciation très nette entre la deuxième personne du singulier et celle du pluriel – dont l'américain ne tenait pas plus compte que l'anglais. Dans le proto-pidgin de la Californie du XXIII^e siècle, le tutoiement était devenu une arme entre les mains des maîtres des *zaibatsus*. À première vue, il n'avait rien perdu de sa force, si j'en jugeais par la réaction de Kikuko.

Je l'avais choquée. Mais il s'agissait d'un cas d'urgence, et cette fille me paraissait nettement plus évoluée qu'elle n'aurait dû l'être. Je me demandais comment elle en était arrivée là, si jeune.

Nous subîmes deux contrôles sur le chemin de la voiture. Si l'alerte était donnée, comme le craignait l'adolescente, nos chances de nous en tirer étaient strictement égales à zéro. Impossible en effet de faire un pas sans tomber sur des uniformes. La courtoisie qu'ils affichaient ne les empêchait pas de se montrer d'une fermeté à toute épreuve – ou presque : le prétendu Twonky qui nous accompagnait avait très vite appris à reconnaître les amis des bêtes, à qui il suffisait de faire quelques câlins craquants comme tout pour accélérer les choses, dans des proportions souvent remarquables.

— Nous cacher est inutile, dis-je en démarrant. Dans... (Je rétablis

la visualisation du décompte.) Dans vingt-cinq heures, nous n'aurons plus de moyen de quitter la planète.

Kikuko blêmit.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que je dispose d'un seuil transmat et qu'à un moment très précis, un vaisseau emportant son petit frère passera à un peu moins de cent mille kilomètres de Spirit of America. Si nous ratons le coche, nous sommes coincés ici.

La jeune fille réfléchît un instant. Nous arrivions à un grand échangeur. Je m'enquis de la direction à prendre. Elle me répondit de suivre les panneaux *Hashigo*. J'étais sur le point de lui demander où elle m'emmenait, quand elle interrogea d'une voix posée :

— Et l'énergie, où allez-vous la trouver ?

Je n'avais pas envisagé cet aspect de la question. Grâce au collapsar, je disposais au départ d'*Isadora* d'une quantité d'énergie suffisante pour un bond de cent mille kilomètres. Le seuil gardé par Ute était-il suffisamment alimenté pour nous permettre d'effectuer le voyage en sens inverse ?

— Nous verrons ça plus tard, tranchai-je. S'il y a un seuil, il doit y avoir les générateurs correspondants.

— Pour une transition de cent mille kilomètres ? Ça doit exiger dans les trois cent quatre-vingts milliards de gigawatts, ça, non ?

Je haussai un sourcil admiratif. Le chiffre exact était de trois cent soixante-neuf milliards et des poussières. Avait-elle effectué le calcul de tête ?

— C'est un détail, éludai-je. Écoute, je ne sais pas chez qui nous allons, ni ce que tu comptes faire, mais nous ne devons ni l'un, ni l'autre oublier que d'ici un jour T.C.U., notre situation sera *définitivement* désespérée. Le seuil transmat se trouve à Toyota.

— Quinze mille kilomètres, marmonna Ganja. Un véhicule aérien est indispensable.

Obligé de concentrer mon attention sur les panneaux qui défilaient, en caractères romains et japonais, je sentis plus que je ne vis le sourire qui éclaira le visage de Kikuko. Il me sembla qu'une soudaine lumière s'imposait à moi. Bref phénomène d'empathie.

Qui était cette gamine ? Le véritable agent de la Ligue ? Une taupe des Clowns Gris ? De quelqu'un d'autre ? S'agissait-il d'un agent double ? Triple ? Quadruple ?

Difficile à estimer, alors que je ne connaissais qu'une partie des forces en présence.

— Il y a une solution, murmura-t-elle. Le Boyau jusqu'à Ford-T – et ensuite, la Piste des Fangios. Tant que nous y serons, personne n'osera nous arrêter. La tradition est trop fortement implantée.

— Quelle tradition ? s'enquit Ganja.

Suivant toujours les panneaux *Hashigo*, je quittai l'autoroute pour une voie rapide dont les lampadaires allumés dessinaient un long ruban le long de la côte. Kikuko eut du mal à reconnaître l'endroit ; elle n'était jamais arrivée de nuit par ce chemin. Brutalement, nous fûmes si occupés à discuter de la route à suivre que l'adolescente oublia finalement de répondre à la question de Ganja. Ce détail acheva de me rendre paranoïaque. Cette fille me faisait peur, je n'y pouvais rien. J'avais réussi à prendre le pas sur elle en choisissant de la tutoyer sans son consentement, alors qu'elle en restait au vouvoiement, mais je savais cette victoire illusoire. Kikuko me mènerait par le bout du nez dès qu'elle en aurait envie, et je ne m'en rendrais même pas compte.

Nous tournâmes pendant près d'une heure dans un quartier sordide, où de noirs entrepôts s'alignaient le long de rues rectilignes, sans arbres, sans voitures, sans rien. Toutes se ressemblaient et, bien entendu, elles ne portaient pas de noms – à la mode japonaise. Lorsque deux cultures se fondent, ce n'est pas forcément le meilleur de chacune d'elles qui survit, les Clowns Gris en constituaient une épreuve éclatante.

Enfin, nous découvrîmes une ruelle qui sinuait entre deux murs de verdure. Cent mètres plus loin, elle débouchait sur un ancien temple shintoïste californien, visiblement occupé par des squatters. Les néons sinueux de la façade n'avaient pas dû étinceler depuis des lustres ; la plupart d'entre eux étaient d'ailleurs brisés. L'antenne du récepteur-réseau, qui permettait en temps ordinaire la mise en phase des fidèles, gisait au pied d'un mur ; seul son trépied couvert de rouille couronnait encore le toit d'ardoise bleutée. Une demi-douzaine de voitures déglinguées et deux motocyclettes en fort mauvais état jonchaient une pelouse pelée, constellée de papiers gras, d'épluchures, d'emballages, de sacs plastique, bref, du contenu de centaines de poubelles.

Une douzaine d'individus sortirent du temple à notre approche. Trois d'entre eux avaient enfilé à *l'envers* le traditionnel complet-veston soan, exhibant une hideuse doublure à carreaux. Trois autres, abondamment tatoués, se contentaient de pagnes multicolores auxquels pendaient bijoux de pacotille et ustensiles de cuisine. La seule femme du groupe se drapait dans une grande feuille de plastique rouge ; elle avait réuni ses cheveux noirs en un chignon compliqué, dans lequel étaient piquées des pattes de poulet en décomposition. Ceux qui restaient avaient passé des combinaisons isothermes peintes de motifs abstraits. Tout ce joli monde était chaussé de sandales ou d'espadrilles et brandissait des bombes à peinture.

— La Résistance inesthétique, laissa tomber Kikuko. Leur devise est : « *Pourrir de l'intérieur la zaibatsu cosmique.* »

— Tu les connais ?

— J'ai traîné un moment avec eux. Mon père était furieux. (Elle émit un petit rire.) Faudra que je vous raconte tout ça.

— Quand ?

— Plus tard, répliqua-t-elle en sortant de la voiture.

Apparemment, l'une des caractéristiques de la Résistance inesthétique était l'utilisation savante de la laideur, du *kitsch*, du mauvais goût élevé au rang de discipline. Senzjio, la tête pensante du groupe, passa quelques instants à me l'expliquer. La réalité que le gouvernement cherchait à imposer était lisse, plate, monotone. L'éloge de la propreté qu'on subissait dès les petites classes résumait cette démarche. Comme la Californie du XXIII^e siècle, Spirit of America offrait à ses habitants une société aseptisée, capable de se perpétuer *ad nauseam* si l'on ne faisait rien pour l'arrêter.

Les Résistants ne firent aucune difficulté pour nous aider. Le passage que Kikuko avait effectué dans leurs rangs clairsemés leur avait visiblement laissé un excellent souvenir. Nous nous entassâmes tous les quinze dans un autocar antédiluvien qui mit le cap sur un quartier côtier nommé Yirishi, où se trouvait le terminus du Boyau. Celui-ci n'était qu'à une soixantaine de kilomètres, mais il n'existait aucune route directe qui fût à l'abri d'un quelconque contrôle, ce qui nous forçait à effectuer un grand détour par Osaka-IX, et plus précisément par un secteur en cours de démolition où hommes et machines travaillaient de jour comme de nuit dans le vacarme et la poussière. Une surface de plus de cinquante mille kilomètres carrés devait être débarrassée des constructions vétustes qui s'y dressaient ; ensuite, on bâtirait des usines d'armement, m'apprit Kikuko avant de se recroqueviller sur son siège, cherchant le sommeil.

— Et nous ne risquons pas d'être contrôlés ? lui demandai-je.

Elle ouvrit un œil en amande, rougi par la fatigue et la sinsé.

— Il y a toujours un risque.

— Il est simplement moins élevé ici ?

Elle hocha la tête, son œil se referma. Elle dormait déjà.

Je fus le seul – avec le chauffeur – à ne pas profiter du voyage pour l'imiter. Le moment était venu de faire le point, de tenter de remettre un peu d'ordre dans la juxtaposition incohérente d'éléments baroques qu'était devenue cette histoire.

Mais quand je me penchais sur les dernières semaines, quand j'essayais de me rappeler Achnar VI, le Cœur de Nulle Part ou Stellara, je n'obtenais qu'une succession d'instantanés un peu flous, très colorés, imprégnés d'un sentiment de malaise. Tout s'était passé trop vite. Plus tard, peut-être, la mémoire me reviendrait. C'était sans importance.

Quand tout ceci avait-il commencé ? On pouvait bien entendu

remonter aux premiers âges de l'expansion humaine, lorsque deux groupes ethno-linguistiques très différents avaient colonisé deux planètes tournant autour de la même étoile, mais le véritable début se situait à mon sens à l'époque où des A'dams avaient commercialisé la sinsé. Combien d'années auparavant ? Je l'avais oublié.

À cause de cette plante, les relations s'étaient envenimées entre Spirit of America et Nieuw-Amsterdam. Certes, il était évident que les Clowns Gris lorgnaient depuis longtemps sur la petite planète verte, mais la sinsé leur avait fourni un motif. Tout cela, je le savais déjà. Le rapport Gunslinger n'avait été que la clef de voûte d'un arsenal d'argumentations spécieuses. Les Clowns Gris *voulaient* trouver une raison d'attaquer leur pacifique voisine. À toute force. Et comme aucune ne se présentait, ils en avaient façonné une, modelant peu à peu leur système législatif pour en arriver à légitimer l'inévitable invasion.

Tant Luce Longjohn Lagrange-Chandrasekhar que Mordecai le Swonxx pensaient que les Clowns Gris cherchaient à s'emparer de Nieuw-Amsterdam pour faire cesser le trafic de la sinsé. Que celui-ci ne fût nullement dirigé vers la sphère d'influence soane n'entrait pas en ligne de compte. Au fond, Spirit of America voulait punir les A'dams parce qu'ils donnaient le mauvais exemple – et l'existence d'une Résistance, même inesthétique, ne faisait qu'apporter de l'eau au moulin de cette hypothèse.

Le problème était que la sinsé possédait une conscience. Une âme. En tout cas, une forme de pensée organisée, qui faisait réagir les instruments mais qu'aucun télépathe n'avait été capable de pénétrer. L'intelligence supposée de la sinsé était incommensurablement étrangère. Ce qui, pour les Clowns Gris, ne représentait qu'une guerre-éclair suivie d'une vaste opération de défrichage, s'avérait en fait un génocide correspondant à la définition qu'en donnait la Charte des Radians Lactéens.

Génocide partiel ; il était en effet difficile d'imaginer que Spirit of America réussirait à anéantir tous les pieds de sinsé de la planète.

J'avais accepté cette explication sans même y réfléchir. La Stelle et le Swonxx pelucheux savaient de quoi ils parlaient ; je les avais crus.

Mais plus tard, sur Sevagram, « Albert », l'oracle aux trois yeux, avait parlé de stérilisation totale quand je lui avais raconté toute l'histoire. S'agissait-il d'une authentique prédiction ? Ou de l'évolution la plus probable de la situation que je lui avais exposée ? L'ancienne pythonisse préférée de l'Empire d'Ipavar lisait-elle réellement l'avenir ?

Je laissai cela de côté pour le moment ; je n'avais aucun indice qui aurait étayé mes réflexions, et ce n'était pas la peine de me casser la tête pour rien.

En revanche, je savais désormais pourquoi je me retrouvais ici, dans ce bus déglingué cahotant à travers un chantier de démolition à la taille de la conurb. Le Gaalaanol m'avait d'ailleurs mis sur la voie en me révélant que ma carte génétique aurait tout à fait pu passer pour celle d'un Clown Gris – ce qui m'avait permis de franchir les contrôles sans le moindre problème.

J'étais un Clown Gris.

Le capital génétique dont je dispose m'a, bien entendu, été légué par des ancêtres originaires de la Terre entière. J'en ignore d'ailleurs la répartition exacte. Je sais que je possède un gène très rare, qu'on ne trouve en temps ordinaire que dans quelques communautés australiennes, pas mal de caractéristiques européenno-nordaméricaines et beaucoup d'autres typiquement japonaises. Les vérifications express auxquelles procédaient les vigiles, flics et miliciens de Spirit ne portaient pas sur la recherche de gènes « étrangers », mais sur la présence d'un certain nombre de fragments d'ADN communs à toute la population soane. Dans le premier cas, ce fameux gène australien m'aurait fait aussitôt repérer.

À moins qu'il ne fit précisément partie de ceux sur lesquels portaient le test.

Je me retins d'allumer un cigarillo. Inutile de déranger les dormeurs. Si j'avais bien compris le pidgin mâchonné utilisé par les Résistants inesthétiques, nous ne tarderions pas à connaître des heures très dures, Kikuko, Ganja et moi.

Ces histoires de gènes commençaient à me donner mal à la tête. Si Ganja ne s'était pas déconnectée pour recharger ses batteries et chasser quelques bugs, j'aurais pu lui demander de l'aide. Un peu énervé – j'avais très envie de fumer – je passai au point suivant.

Ma carte génétique n'était pas la seule raison qui avait motivé mon choix pour accomplir cette mission. En cherchant un peu, la Ligue aurait pu trouver des milliers d'individus pouvant passer pour des Clowns Gris, dont certains bien plus expérimentés que moi en matière d'infiltration et de survie dans un milieu social hostile.

Mais aucun d'eux n'avait connu l'industrielle Californie d'après le Grand Effondrement.

Bien sûr, il était toujours possible de se documenter, de se gaver de mémos d'histoire et de sociologie, voire de se connecter un module comportant toutes les données nécessaires... À quoi bon ? Spirit of America avait toujours traité les étrangers avec défiance. Dès le XXXVIIe siècle, la liberté de déplacement des passagers et équipages des vaisseaux qui faisaient escale avait été limitée à la zone franche de l'unique spatioport. Et au bout du compte, on en savait presque rien de la société soane, sinon ce que les Clowns Gris laissaient volontairement filtrer : des informations tronquées, truquées,

manipulées, détournées, voire complètement erronées.

Les choses commençaient à se préciser dans mon esprit. Le module le plus performant n'arrivera jamais à la cheville de l'expérience réelle ; une partie des données enregistrées échappera toujours à la perception d'un homme de l'époque actuelle. Quant aux livres d'histoire ou de sociologie, ils ne procurent qu'une connaissance synthétique, qu'il est difficile de comparer avec une observation sur le terrain. Seul un spécialiste aurait pu le faire, mais il était vraisemblable qu'aucun d'eux ne possédait également les caractéristiques génétiques nécessaires. En dehors de Spirit, une carte comme la mienne ne doit guère se trouver que dans les petites communautés archaïsantes de la Ceinture de Clauzel, ou parmi les innombrables microsociétés artificialistes où l'on ne reproduit que par clonage, et il n'y a guère d'historiens ou de sociologues chez ces gens-là, qui tentent, tous à leur manière, d'arrêter le temps et de faire la nique à la notion d'évolution – comme les Clowns Gris sur Spirit of America, d'ailleurs.

J'avais décidément une carte génétique de réactionnaire.

CHAPITRE X : LA PISTE DES FANGIOS

Il nous restait vingt-et-une heures et trente-sept minutes quand l'autocar s'arrêta devant une construction de béton dépourvue de fenêtres, qui se dressait au bord de la plage. Le soleil se lèverait dans moins d'une heure, m'apprit Senzjio.

Bien que métis, comme l'essentiel de la population soane, il aurait pu sans peine passer pour un Japonais de pure souche. Petit, nerveux, ceinture noire huitième dan de *peaceful art*, il m'avait aussitôt paru sympathique ; c'était l'un des trois porteurs de complet-veston retourné.

— Voilà le terminus du Boyau, expliqua-t-il. Attendez-vous à être secoués.

Personne n'ayant pris la peine jusqu'ici de m'expliquer ce qu'était ce fichu Boyau, je le lui demandai. Un instant, il se départit de l'impassibilité d'Épinal qu'il affichait en temps ordinaire pour m'adresser un sourire très ironique.

— Quand on a fondé Osaka I, commença-t-il, l'infrastructure technologique de la planète était au plus bas. C'était un peu moins d'un siècle après l'arrivée du *Mayflower*. Tous les transports se faisaient par mer.

— Pourtant, Spirit avait déjà des astronefs ? coupai-je.

— On nous avait laissé cinq vedettes. Plus les vingt-neuf du *Joan D. Vinge*, ça faisait trente-cinq. Difficile d'assurer les liaisons intercontinentales avec si peu d'appareils.

— On aurait pu en construire...

— Pas à cette époque. Quand le premier gausstwisteur est arrivé, Spirit avait à peine atteint un niveau d'industrialisation équivalent au XXe siècle terrien.

— Et le Boyau, dans tout ça ?

— Il existe sur Fournaise des créatures au métabolisme basé sur la silice qui passent leur existence à creuser des tunnels dans le roc. Un jour, quelqu'un a eu l'idée d'en apporter un couple sur Spirit. On les a décérébrées, on leur a collé un neurocepteur et on leur a fait forer le Boyau – qui est en fait constitué de deux tunnels parallèles, chacun à sens unique. Ensuite, il suffisait de poser les rails-guides magnétisables, de faire le vide... Et hop !

— Hop ? répétai-je stupidement.

Les Résistants ouvrirent une porte de service – dont Senzjio possédait les clefs, remarquai-je – allumèrent les lumières et mirent les installations sous tension en un temps record. Ils couraient dans tous

les sens comme une armée de robots dépenaillés, faisant preuve d'une efficacité surprenante.

On nous installa, Kikuko, Ganja et moi, dans une sphère capitonnée de trois mètres de diamètre, quelqu'un nous souhaita bonne chance, ou bon courage, ou bon voyage, puis on referma l'écoutille – et une accélération de près de 20 g fondit sur Kikuko et moi, ce qui nous fit perdre connaissance. Seule Ganja pouvait supporter sans sourciller une telle augmentation de la pesanteur.

Vingt minutes plus tard, nous étions à deux mille kilomètres de là, à la pointe sud du Croissant, un continent aux côtes découpées relié à deux de ses voisins plus modestes par des isthmes torturés et au Grand Continent Central par un large pont d'alluvions bordé, au sud-ouest, d'une chaîne de montagnes de faible hauteur. Je m'extirpai de la sphère, brisé de partout. Je comprenais pourquoi Senzjio avait éludé mes questions au sujet de la nature exacte du Boyau ; il ne tenait pas à m'inquiéter par avance. Ce mode de transport était en effet exclusivement réservé aux marchandises.

— C'était plus dur que la dernière fois, commenta Kikuko en s'étirant.

— Parce que tu as déjà voyagé comme ça ?

— Souvent. Le Boyau est très pratique quand on veut faire passer des trucs illégaux.

Ganja, qui avait sauté sur mon épaule, enficha une connexion dans une de mes prises neurales et projeta dans mon esprit une sphère verte et bleue. Brave petite. J'étudiai rapidement ce globe virtuel. Alors que les six autres continents, séparés par de maigres mers, étaient groupés sur une face de la planète, la Terre du Soleil Levant s'étendait à l'exact opposé, cernée de tous côtés par l'unique océan digne de ce nom que comptait Spirit of America. Cet isolement expliquait pas mal de choses.

— Et personne ne se rend compte de rien ?

— Le Boyau est désaffecté depuis des siècles. La Résistance l'a remis en état lorsqu'il a fallu étendre le mouvement au reste de la planète.

— Étendre le mouvement ?

Je tombais des nues. J'avais cru que les Résistants inesthétiques n'étaient qu'une poignée d'illuminés – et voilà que je découvrais qu'il s'agissait d'une véritable organisation secrète !

— Je t'expliquerai tout ça plus tard, décréta Kikuko. Tu es pressé, non ?

J'acquiesçai silencieusement, notant au passage qu'elle avait, elle aussi, adopté le tutoiement. Je venais de perdre mon seul avantage, mais ce n'était pas désagréable, car j'avais désormais la preuve que cette fille était la vraie Kikuko S. McAllister. Un agent des Clowns Gris

désireux de découvrir l'emplacement du seuil transmat qui m'avait amené aurait trouvé un mode de transport plus confortable qu'une boule de métal propulsée à mach 5 ou 6 dans un Boyau obscur.

— Et cette... Piste des Fangios ? m'enquis-je.

— Tu vas voir.

Nous sortîmes dans la nuit. Ici, le jour ne se lèverait pas avant deux heures au moins. Cependant, l'éclat des trois satellites – invisible à Osaka à cause des nuages – baignait le paysage nocturne d'une lueur mouvante.

Le terminus du Boyau se trouvait dans un endroit désert, hormis pour quelques maisons de plastique qui n'avaient visiblement pas été habitées depuis des siècles. La carcasse d'une voiture étrange achevait de rouiller un peu plus loin, sous les branches lisses et droites d'un arbuste local. Apparemment, les Résistants inesthétiques avaient choisi de se comporter en nomades urbains, se déplaçant de campement provisoire en squatt occasionnel, toujours dans des secteurs peu fréquentés, voire à l'abandon.

La route qui permettait de quitter ces lieux sinistres montait à travers une chaîne de collines basses. Nous la suivîmes durant une bonne heure avant de trouver une borne totalcom, à laquelle Kikuko ce connecta par l'intermédiaire d'un petit modem de poche.

— Ça y est, c'est parti ! On me recherche, annonça-t-elle au bout d'un instant. Mais seulement à Osaka I-XII, puisque j'ai raté la fusée. Nous sommes tranquilles pour un moment.

— À condition de ne pas tomber sur un contrôle.

— Parce que tu crois qu'un flic prendrait le risque d'arrêter un campbell lancé à mille kilomètres/heure ?

— Un *quoi* ? m'écriai-je, craignant d'avoir mal compris.

La brutale progression de la faille de San Andréas, dans les premières années du XXIIe siècle, avait fait basculer au sein du Pacifique l'essentiel de l'ancienne Côte Ouest. Avec San Francisco et Los Angeles, c'étaient deux siècles et demi d'histoire qui avaient été engloutis dans l'océan.

Naturellement, le cataclysme avait été prévu d'assez longue date et, dès les premiers signes de danger imminent, la population avait été évacuée vers l'intérieur des terres. Une fois les choses calmées, il avait néanmoins fallu réinstaller ces dizaines de millions de sinistrés sur la nouvelle côte. Ce qui faisait bien l'affaire des industriels japonais, fort occupés à prendre en main l'économie du pays depuis un bon moment déjà. Ils avaient profité du manque de capitaux de la fédération nord-américaine pour lui proposer leur aide – et, en quelques mois, les *zaibatsus* avaient fondu sur la Nouvelle Californie née de la restructuration, qui englobait Utah, Nevada, Arizona et lambeaux de l'ancienne Californie.

La population locale s'était adaptée avec plus ou moins de bonheur à sa nouvelle vie. J'étais né un siècle et demi après le cataclysme, mais il subsistait toujours une faible résistance à cet ordre social, surtout dans les rangs de la jeunesse. Pour canaliser l'agressivité et la révolte – jugées inévitables à l'époque ; les temps avaient bien changé – des adolescents incapables d'accepter le néo-féodalisme industriel, des « manipulateurs sociaux » grassement rémunérés par l'Entente des *Zaibatsus* avaient exhumé une vieille tradition oubliée : celle des courses de voitures clandestines. Les jeunes se passionnaient tellement pour ces compétitions qu'ils en oubliaient de se rebeller.

Mais ces courses étaient souvent meurtrières, et il avait fallu trouver autre chose.

Le 20 décembre 2190 à 13 :00, à bord d'un engin nucléaire baptisé *Shayol*, monstre de seize mètres de long comportant trente roues, dont vingt motrices, Howard S. Nagawa avait atteint une vitesse de mach 1,7 sur la piste du Grand Lac Salé, déjà utilisée au XXe siècle pour ce genre de records. Puis, ses freins ayant lâché, il s'était pulvérisé contre une butte de terre. C'avait été la dernière fois que le nom de son véhicule avait été employé pour baptiser quoi que ce fût, du moins dans la culture japo-américaine – devenue depuis culture soane.

Mais cette mort spectaculaire avait lancé la mode des campbells : des bolides de plusieurs dizaines de tonnes, dont les moteurs développaient un nombre impressionnant de chevaux-vapeur. Au début, il n'y avait eu qu'une poignée d'amateurs bricolant de vieilles guimbardes dans des ateliers de fortune, mais leur nombre avait très vite grandi. À mon départ de la Terre, un peu plus d'un siècle plus tard, franchir le mur du son à bord d'un campbell était entré dans les mœurs au point que certains sociologues commençaient à parler de coutume, voire de « rite de passage ».

Personnellement, je m'étais toujours tenu à l'écart de ces machines de mort. Aujourd'hui encore, je préfère foncer à 0,99 lumière à bord d'*Isadora* qu'à mach 1 à la surface d'une planète. C'est plus prudent.

Deux kilomètres plus loin, un glisseur couleur sable vint s'immobiliser silencieusement à quelques pas de nous. Kikuko sauta au cou de l'homme qui en sortit – un nommé Bob X. Dikaya. Puis nous montâmes à bord de son appareil, qui nous emmena à tout allure vers le nord-ouest, par une série de canyons entrecoupés de failles obliques.

Toute la planète nous recherchait, nous apprit Bob, mais pas sur ce continent. La Terre du Soleil Levant, en revanche, était mise sens dessus dessous par les Forces spéciales, les Milices additionnelles, les Limiers des Corps exceptionnels et bien d'autres individus en uniforme. On y avait même expédié les deux seuls télépathes de la planète, un couple de régressifs-évolutifs.

— Tout ça à cause de tes brillants ? demandai-je à Kikuko.

Elle rit malicieusement. Il y avait tout le bonheur du monde dans ses yeux réduits à deux fentes pétillantes.

— Pas seulement. J'ai d'autres trucs dans mon sac. Je te montrerai ça plus tard. (Elle se tourna vers notre pilote.) Dis donc, Bob, tu sais lequel Phil nous a préparé ?

— La *Flèche Céleste de l'Orient*

Kikuko eut un hoquet de surprise.

— Ce vieux tas de boue ? s'écria-t-elle avec une grimace de dégoût.

— Phil a dit que, de toute manière, c'est du matériel sacrifié. Même si les autres respectent assez la Piste pour ne pas vous faire péter la gueule tant que vous êtes dessus, ils vous coinceront à l'arrivée.

L'adolescente haussa les épaules. Dans la lumière rasante du jour naissant, elle était plus jolie que jamais. Ganja vint se lover sur ses genoux, s'étirant paresseusement comme un gros chat barbouillé de peinture.

— Nous y serons dans vingt minutes, conclut Bob.

Dans le coin de mon œil, des chiffres glacés indiquaient qu'il nous restait dix-neuf heures et onze minutes.

Le paysage défilait si vite qu'essayer de le regarder donnait mal à la tête. Ganja elle-même se terrait dans un coin, les pattes sur les yeux. Pour la première fois, elle avait *vraiment* peur.

Kikuko pilotait. Ce n'était pas la première fois qu'elle se lançait ainsi sur la Piste des Fangios. Celle-ci « prolongeait » en effet l'axe de communication ouvert par le Boyau. Les Résistants l'utilisaient souvent, tant par plaisir que par nécessité lorsqu'il y avait une urgence. En fait, en dehors de rares vieillards au crâne poli, nostalgiques d'une époque à jamais révolue, ils étaient les seuls à l'emprunter encore.

J'allumai un cigarillo, pour combattre l'odeur du spliff de sinsé éteint qui pendait aux lèvres de Kikuko. Elle me jeta un coup d'œil interrogateur, puis pouffa et reporta son attention sur la conduite du bolide-qui nous emportait à mach 1,2 en direction de Toyota. Cette fille était vraiment déconcertante – un genre de Ganja numéro deux, en plus sexy et moins vulgaire.

Mon esprit remonta quelques heures en arrière, quand nous étions arrivés à l'extrémité sud de la Piste à bord du glisseur piloté par Bob : quelques hangars de tôle ondulée, deux constructions de pierre rouge et un immense hôtel de luxe abandonné. Nous avions été accueillis par le petit groupe de Résistants qui vivait là à l'année : une demi-douzaine de solides gaillards et deux filles d'une vivacité étincelante. Malgré leurs vêtements, bien entendu inesthétiques au possible, et la sinsé qu'ils fumaient en permanence, tous avaient l'air sains et bien portants.

La *Flèche Céleste de l'Orient* était un engin d'une quinzaine de mètres de long, lesté à l'uranium appauvri, doté de six roues à l'avant et douze à l'arrière, dont le moteur reposait sur le vieux principe de la fusion nucléaire froide. Les normes de sécurité en matière de pollution semblaient inconnues sur ce monde. La leçon de la Terre ne signifiait rien pour les Clowns Gris qui, de toute manière, n'éprouvaient à ce qu'on disait guère d'attachement pour leur monde natal. Ils exploiteraient Spirit of America jusqu'à en épuiser les moindres ressources – puis ils chercheraient une autre planète à piller.

Ils avaient d'ailleurs déjà commencé, en mettant le grappin sur Fournaise et Mortes Steppes, dont les populations de déportés trimaient dans des conditions infernales afin d'augmenter la puissance des maîtres des *zaibatsus*.

Nous étions partis presque aussitôt. D'après la tridi, on se doutait que Kikuko avait réussi, d'une manière ou d'une autre, à quitter la Terre du Soleil Levant. Les recherches avaient donc été étendues à toute la planète, désormais soumise à la loi martiale renforcée, laquelle donnait aux différents corps de police et d'armée droit de vie et de mort sur l'ensemble de la population soane. Le visage de l'adolescente était devenu plus célèbre que celui de Nikita Wabata, geisha personnelle du P.D.G. de *Spirit of America Ltd.*, qui chapeautait les affaires de la sphère d'influence des Clowns Gris.

Le compteur de vitesse indiquait mach 1,3. Malgré ses amortisseurs à gaz inerte, la *Flèche Céleste de l'Orient* ne cessait de trembler, de tressauter en tout sens. Je me demandais comment Kikuko, avec ses bras d'apparence si fragile, pouvait maîtriser un tel monstre ; sans doute comportait-il un dispositif de P.A.O.³ ou quelque chose dans le genre.

Il était bien entendu impossible de discuter, à cause du vacarme perpétuel ; le générateur à fusion bourdonnait, le moteur grondait, l'habitable tremblait et le vent de la vitesse venait noyer le tout dans un rugissement dément.

Je sentis une connexion s'enficher dans l'une de mes prises neurales.

— *J'ai un peu la trouille.*

— *Tu n'es pas la seule.*

— *Cette gonzesse est marteau.*

— *Pas plus que ça. Pas plus que toi.*

— *Quinze cent kilomètres/heure à terre /... Il n'y a que des dingues pour...*

D'un geste sec, je nous débranchai. Je n'avais pas envie de parler, surtout avec une biopuce râleuse. J'aimais bien Ganja, je l'aimais comme une personne, ce qui n'était pas le cas avec *Isadora* ; mais je trouvais qu'elle avait tendance à prendre trop de libertés et, surtout,

son soi-disant franc-parler m'assommait, à la longue.

Je n'avais pas bien compris à quel usage rituel était destinée la Piste des Fangios. Kikuko et d'autres Résistants avaient tenté de me l'expliquer, mais aucun d'eux n'y était parvenu, ils l'avaient d'ailleurs reconnu sans hésiter. C'était quelque chose de tellement fort, de tellement ancien, quelque chose qu'ils avaient toujours connu, qui avait toujours fait partie de leur culture... Peut-être une forme contemporaine de ce rite de passage autrefois évoqué.

La Piste s'étendait, rectiligne, sur près de onze mille cinq cents kilomètres, avec des pentes n'excédant jamais deux pour mille. Elle avait été tracée par un groupe de mille hommes que menait Howard Q. Sangataka, alors vice-président d'une *zaibatsu* mineure, *Japauto & Kyoshi Inc.* Il avait découvert l'existence des campbells en fouillant dans de vieilles archives et s'était aussitôt passionné pour ces machines. Quelques mois lui avaient ensuite suffi afin de trouver les investisseurs nécessaires, mais les travaux avaient pris près de vingt ans et leur instigateur ne devait pas en voir la fin.

Dès les premiers raids, l'affaire avait magnifiquement marché. Comme sur Terre quelques siècles plus tôt, le « baptême du campbell » était très vite devenu une habitude, une coutume, un rituel.

Pour quelle raison ? C'est ce que mes interlocuteurs n'arrivaient pas à m'expliquer. J'avais donc renoncé à élucider cette énigme – pour le moment : je me promettais d'avoir une sérieuse conversation en tête à tête avec Kikuko dès que nous aurions rejoint *Isadora*.

Si nous rejoignons *Isadora*.

Nous approchions de la fin de la piste. Il était temps de décélérer. Avec des gestes précis, qui dénotaient une parfaite connaissance de la machine, Kikuko coupa la propulsion principale, ne laissant enclenchés que les six moteurs auxiliaires. Puis, au moment où la *Flèche Céleste de l'Orient* dépassait un cairn peint en rouge et blanc, elle déclencha l'ouverture du parachute. Tanguant en tout sens, le campbell perdit peu à peu de la vitesse – pour finalement s'immobiliser non loin d'un hélic donc on venait de lancer le moteur.

Nous passâmes sans un mot d'un véhicule à l'autre, lequel décolla en direction de l'ouest. Il nous restait sept heures à mon psychromètre, et nous étions à un peu plus de mille kilomètres de Toyota. Tous les espoirs demeuraient permis.

D'après les Résistants qui nous avaient accueillis, la situation ne cessait d'empirer. Les descentes dans les quartiers pauvres et bidonvilles, où vivaient encore quelques centaines de milliers d'individus appartenant à des minorités ethno-linguistiques en voie de disparition, avaient causé la mort de plusieurs centaines d'entre eux. Parallèlement, il semblait que quelque chose se tramait à un niveau plus élevé : la Grande Flotte Commerciale, qui n'était en fait

constituée que de croiseurs géants, avait commencé à se rassembler en orbite autour de Fournaise.

Or, souligna Ganja, cette planète était actuellement en opposition avec Nieuw-Amsterdam, de l'autre côté de Véga par rapport à Spirit. Cette manœuvre sentait l'offensive à plein nez.

Le vol se déroula sans encombres jusqu'à une petite ville provinciale, où nous eûmes à subir un contrôle de la part de la police locale.

Ils étaient six, à bord d'un hélic à turbine bien plus rapide que le nôtre. Nous nous posâmes, obéissant à leurs instructions, et ils nous imitèrent. Mais à peine son train d'atterrissage avait-il touché le sol que leur appareil vola en éclats.

— Canon de 85 camouflé, expliqua notre pilote avec un grand sourire.

— L'ennui, c'est que maintenant, nous sommes grillés, ajouta Kikuko. Le secteur qui nous sépare de Toyota va grouiller d'uniformes d'ici quelques minutes.

— Et il nous reste quatre cents kilomètres, murmurai-je, découragé. J'aurais tout donné pour une nuit de sommeil.

— Nous, reprit notre guide, on doit vous amener le plus près possible de Toyota, mais on tient pas non plus à se faire descendre. Vous êtes d'accord, Casio et Sanyo ?

Ils l'étaient.

— Une alerte suffit, appuya le premier.

— Résister, oui. Mourir, non, commenta le second.

Kikuko fixa le pilote droit dans les yeux, les lèvres tordues en une grimace de colère. Je crois que j'aurais été mort de trouille si elle m'avait regardé de cette façon-là.

— Alors, tu te dégonfles ? D'accord ! Très bien ! (Elle brandit un lourd thermique, sorti de je ne sais où, et le braqua sur la tempe du type.) Foutez le camp, tous les trois. Nous, on continue. D'accord, Viper ?

Vu la situation, je ne puis qu'acquiescer d'une voix étranglée.

Notre progression fut brutalement interrompue quatre heures et onze minutes avant la fin du compte à rebours, à moins de cent kilomètres de la capitale. Un appel radio nous ordonna de nous poser immédiatement, si nous trouvions de la place. Le temps de réagir, et nous survolions des centaines de kilomètres carrés de champs littéralement couverts de glisseurs, d'hélics et d'ulms, mais aussi de véhicules terrestres, de baraquements d'un gris uniforme et, surtout, d'une foule qui aurait été plus à sa place dans les rues d'une ville qu'ici, en pleine campagne.

Enfin, je réussis à caser l'hélic au bord d'une rivière, entre un petit avion monomoteur et un couple d'ulms aux grandes ailes pour le

moment repliées. Kikuko alla aux renseignements, revint le visage sombre.

— Comme ils ne peuvent pas contrôler tout le monde, ils interdisent l'accès d'un certain périmètre autour de Toyota.

— Jusqu'à quand ?

— Apparemment, ton trou noir leur paraît vraiment suspect. Ils doivent se douter que tu comptes emprunter un seuil transmat. Alors, ils ont bouclé la ville. (Elle se laissa tomber à terre, les yeux baissés.) Fin d'un beau rêve. Je ne verrai jamais New SF, ni les plages d'Eden-la-Belle, ni...

— Suffit ! coupa Ganja. Vous êtes coincés, mais moi, je peux passer. Personne n'ira arrêter un Twonky, pas vrai ?

— Sauf un individu qui ne les aime pas. Tu as envie de te faire tirer comme un lapin ?

— Qu'est-ce que c'est, un lapin ? demanda Kikuko.

3 Pilotage Assisté par Ordinateur.

CHAPITRE XI : UNE TRANCHE DE CYBERCAKE

3 : 38

Pour ce que j'avais à faire, il me fallait me brancher sur une borne totalcom. Il était naturellement hors de question de la faire de ce côté-ci de la barrière ; toutes étaient prises d'assaut. J'étais donc forcée de pénétrer dans la zone interdite. Je n'ai eu aucune peine à franchir les divers barrages et guet-apens posés par les kropmensens. Le seul individu en uniforme qui a remarqué ma présence s'est contenté de me flatter l'échine d'une main distraite avant de reporter son attention sur la ligne d'horizon. Apparemment, sur cette fichue planète, tout animal de petite taille ne ressemblant à rien de connu était automatiquement catalogué Twonky.

Avant que je quitte mon beau pilote et la petite minette aux yeux en amande, nous avons convenu d'un plan d'action. Kikuko assurait que c'était la seule façon de les tirer du pétrin pour nous permettre d'arriver à temps au seuil transmat. Viper, lui, demeurait sceptique ; sans doute ne me faisait-il pas confiance. Je ne lui en voulais pas, ceci dit : il ne connaissait qu'une infime partie de mes capacités. Et si vous vous dites que je me vante, Usez donc un peu la suite, pour voir.

Le problème suivant qui se posait à moi consistait à trouver un accès direct à l'équivalent local d'un Réseau planétaire. Toujours d'après Kikuko, la couverture informatique de Spirit of America était composée d'une quinzaine de grosses bases de données et de cinq ou six architectures logicielles complexes, que chapeautait un maître-ordinateur géant vieux de plusieurs siècles, auquel on avait adjoint le mois précédent une nouvelle unité centrale ultra-moderne destinée à le remplacer, à terme. Théoriquement, ce proto-Réseau n'était accessible qu'à partir de machines officielles, mais il était toujours possible d'obtenir un canal satellite en se branchant sur une borne totalcom, puis d'utiliser cette liaison tout à fait légale pour entrer dans le système du maître-ordinateur.

Qui se défendrait, bien sûr. Seulement, que pourrait une vieille casserole électronique, même aidée d'un complice plus évolué mais manquant d'expérience, contre une I.A. de la trente-neuvième génération ?

Pas grand-chose, assurément.

3 : 21

La borne se dressait au carrefour d'une grande route et d'un chemin à peine goudronné. À quelques centaines de mètres de là, un monstrueux complexe chimique polluait joyeusement, à grand renfort de nuages de fumée jaunâtre et de boues délétères vomies par de gros tuyaux dans une rivière malchanceuse. J'ai laissé passer deux glisseurs militaires avant de sauter sur la borne et, ne sortant que la prise adéquate pour éviter de me

faire repérer au cas où quelqu'un passerait dans le coin, je me suis branchée.

Le code d'accès que m'avait fourni Kikuko m'a ouvert un canal avec la Centrale d'Informations, qui fournissait toutes sortes de renseignements, du temps qu'il faisait aux adresses des bordels. De foutus vicelards, ces Clowns Gris ! Ils cloîtraient leurs femmes à la maison, où ils rentraient à minuit, complètement torchés, non sans avoir lutiné deux ou trois gonzesses en compagnie de leurs collègues de travail. D'après les statistiques, un couple soan se voyait un peu moins d'une demi-heure par jour – les périodes de sommeil ne comptaient pas – et n'échangeait pas moins de sept répliques pendant tout ce temps partagé.

Pas étonnant que Kikuko soit passé dans le camp des pacifistes. À sa place, j'aurais moi aussi détesté cette planète.

Les protections de l'ordinateur-maître n'offraient qu'un obstacle purement théorique. Tout ceci datait de Carl 9000 – ou peut-être même d'avant ! N'importe quel cyberpunk bidouilleur d'Overdrive aurait craqué en moins de deux cette ossature logicielle antédiluvienne. Autant dire que je n'en ai fait qu'une bouchée. Je n'aurais jamais cru que ce serait si facile. Les Clowns Gris avaient en effet la réputation d'être parmi les meilleurs électroniciens du Radian terrien. Encore de l'intox, ai-je songé en investissant le système de gestion. Côté ordinateurs, Spirit of America en était à l'âge de pierre. Il y avait, entre l'outil informatique que j'étais en train de saboter et mon propre système, autant de différence qu'entre une hache de pierre taillée et une torpille-soleil. Leur prétendu nouvel ordinateur n'existait même pas ; on s'était contenté d'ajouter à l'ancien quelques mémoires mortes et une poignée de cartes, pompeusement baptisées « unité centrale ».

Grossièrement, j'ai effectué trois manipulations.

Tout d'abord, j'ai lancé un ordre de repli général à toutes les troupes stationnées sur le pourtour du périmètre interdit. Ordre qui serait annulé, mais d'ici là, ça mettrait suffisamment d'ambiance pour nous permettre de passer.

Ensuite, j'ai réécrit en vitesse quelques ressources, routines et fragments de programmes, histoire de compliquer la situation. Ce n'étaient pas exactement des virus – aucune I.A. n'accepterait d'employer des chaînes de code capables de détruire – mais le résultat final n'en serait pas moins gênant pour les Clowns Gris.

Enfin, j'ai effacé définitivement quelques centaines de logiciels visiblement destinés à un usage militaire. Des copies devaient exister quelque part, mais chaque seconde gagnée comptait. Quand on décide de foutre le bordel, autant aller jusqu'au bout.

J'ai également mené à bien une quatrième opération, sans rapport avec la mission de Viper. J'ai laissé ça et là dans les mémoires que je visitais des messages destinés aux biopuces soanes. Ce n'étaient que des modèles

grossiers, le plus souvent dépourvus d'I.A., mais je m'en serais voulu de ne pas les prévenir du sort qu'on leur réservait.

C'était mon combat, et je ne l'aurais laissé à personne d'autre.

3 : 04

Le tout m'avait pris un bon quart d'heure, durant lequel je n'avais guère surveillé les environs. J'étais en train d'étudier l'un des derniers logiciels suspects, pour déterminer si je pouvais le détruire sans risques, quand une main s'est refermée sur ma nuque. J'ai été violemment arrachée à la borne et n'ai eu que le temps de rétracter la connexion que j'avais sortie.

— Qu'est-ce que c'est que cette bestiole ? a rugi le flic qui me tenait.

Son compagnon, un petit type au visage agité de tics, a eu un haussement d'épaules.

— Ben, un Twonky. Ça se voit, non ?

— Pas vraiment. En plus, on aurait dit qu'il était « branchée » sur la borne.

— Branché ?

— Il y avait un fil, une connexion... Non, je le trouve plus.

— T'as rêvé.

— N'empêche qu'il a vraiment un drôle d'aspect, pour un Twonky.

— Son maître doit venir d'Osaka I-XII. Ils ont les Twonkies les plus tordus, là-bas. J'en ai vu un, une fois...

Celui qui me tenait a poussé un cri de douleur. Je venais de lui envoyer une bonne décharge de 380 volts triphasé dans la main droite. Le bras tétanisé, il m'a lâchée. J'ai détalé comme un lapin, priant pour ne pas me faire tirer tel l'animal du même nom.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Il t'a mordu ? a interrogé derrière moi le petit flic.

— Mordu ? Tu parles ! Il m'a envoyé un coup de jus, oui !

— Du courant ? Électrique ? Alors, c'est pas un Twonky !

Tout en continuant à galoper, j'ai sorti un capteur pour suivre leur conversation, qui prenait un tour tout à fait déplaisant.

— Si c'est pas un Twonky, qu'est-ce que c'est ? Il y a eu un silence, puis les deux hommes se sont écriés en même temps :

— La biopuce !...

2 : 12

J'ai beau disposer d'une force colossale, eu égard à ma petite taille, je commençais à être franchement fatiguée de courir. Mais que faire d'autre, quand des centaines de gens vous traquent ?

Les deux flics avaient donné l'alarme immédiatement. Normal. Du coup, l'ordre de rapatriement que j'avais envoyé tombait partiellement à l'eau : les forces présentes dans le secteur où je me trouvais s'étaient en effet mises à ma recherche. Les conversations que j'arrivais à capter m'ont également permis d'apprendre qu'un flot ininterrompu de véhicules déferlait de tous les azimuths en direction de Toyota. Et comme – conséquence probable de

mes manipulations – les infosys de régulation du trafic ne fournissaient plus que des données incompréhensibles ou hautement fantaisistes, le foutoir était encore pire que prévu.

Je me suis arrêtée un instant. Dans quarante minutes, mon beau pilote décollerait lui aussi pour gagner la capitale. Si je ne l'avais pas rejoint à ce moment-là, j'étais bonne pour finir mes jours dans ce trou ! Et il était fort probable que cette fin viendrait très vite si on me mettait la main dessus.

J'avais une trouille bleue, mais je ne l'aurais admis pour rien au monde.

2 : 02

Je n'étais plus qu'à un kilomètre environ de l'endroit où Viper et Kikuko m'attendaient à bord de l'hélic, quand j'ai découvert une ferme. Deux grands bâtiments de brique jaune plantés au milieu d'une vaste prairie clôturée où paissaient de petites créatures grises.

Deux cents mètres derrière moi, un arc de cercle menaçant d'uniformes de toute sorte progressait à pas lents. De l'autre côté du petit vallon où se trouvait la ferme, une ligne de silhouettes sombres apparaissait en haut de la colline. J'étais coincée. Cernée. Prise au piège.

Et pas question de me mêler aux animaux parqués dans l'enclos : je ne leur ressemblais absolument pas, bien que nos tailles fussent sensiblement identiques.

Ma bonne humeur et mon optimisme naturels en ont pris un coup. Je commençais à comprendre pourquoi Viper ne voulait pas que je l'accompagne. Les frissons que procure l'aventure ne sont pas tous délicieux, loin de là ! Je réalisais soudain que je détestais avoir peur.

Un homme est sorti sur le seuil d'une porte. Grand, sec, le nez proéminent et le menton en galoche, il n'avait pas du tout le type local. Bizarre...

— Hé, ma ! T'as donné à manger aux Twonkies ? a-t-il lancé en américain, avec un accent à couper au couteau que j'ai identifié comme celui du Middle West vers le XXIII^e siècle.

Une femme d'une soixantaine d'années est apparue, sortant d'une grange.

— Non, Pa, a-t-elle répondu. J'attendais qu'toute c't'agitation s'soit calmée ! J'y vais tout d'suite.

Elle est retournée dans la grange. L'homme est resté un instant à regarder les petits animaux gris, puis est entré lui aussi.

J'ai aussitôt foncé vers l'enclos. Si ces créatures étaient bien des Twonkies, j'avais peut-être une chance de m'en tirer.

J'ai franchi d'un bond la clôture de barbelés, pour atterrir au milieu des animaux, qui s'éparpillaient déjà. J'ai gargouillé les sonorités qui, dans leur proto-langage, signifiaient que tout allait bien. Puis, quand ils ont été calmés, je me suis connectée avec l'un d'entre eux. Les Twonkies possèdent deux muqueuses sensibles sur l'arrière du crâne, par lesquelles il est possible à une biopuce aussi performante que moi d'entrer en contact

pseudopsychique avec eux. J'ignore à quoi elles servent en temps normal.

moi – danger – Twonky – aide

C'était à peu près ce que l'esprit d'un Twonky pouvait appréhender de plus compliqué.

(comment) ??

Au lieu de le lui expliquer, ce qui aurait pris beaucoup trop de temps, j'ai envoyé une impulsion agissant sur le centre cérébral qui régissait le polymorphisme. Quand je me suis déconnectée, quelques instants plus tard, j'avais en face de moi ma fidèle réplique.

Suivant les directives que j'avais implantées dans sa mémoire, le Twonky modifié s'est tourné vers l'un de ses congénères, sur lequel il a effectué la même opération, tandis que je m'occupais d'une petite femelle craintive.

En moins de trois minutes, tous les pensionnaires de l'enclos étaient devenus mes sosies. Parfait. Des centaines d'exemplaires de Ganja lâchés dans la nature ne feraient qu'ajouter à la confusion générale. Grâce à une extension que je ne montre jamais à personne – une question de pudeur – j'ai cisaillé les barbelés, franchi l'ouverture et détalé dans la campagne, mille Twonkies bariolés piaillait derrière moi.

1 : 48

J'ai atteint l'hélic sans le moindre problème. La plupart des Twonkies s'étaient dispersés dans la nature, faisant souffler un vent de panique parmi les rabatteurs qui ne savaient plus où donner de la tête. Je doutais qu'ils réussissent à en attraper ne fût-ce qu'un sur cinq. Ces adorables bestioles avaient un grand besoin de liberté.

Cependant, j'en avais toujours une bonne cinquantaine à mes basques quand j'ai rejoint Viper et Kikuko. Après une brève explication, mon beau pilote a décidé de les embarquer avec nous. Ils pourraient toujours nous permettre de faire diversion, maintenant que j'étais moi aussi repérée.

— Comment les Clowns Gris ont-ils pu apprendre que tu étais sur Spirit ? s'est écriée l'adolescente.

— Faut croire qu'il y a des taupes parmi les Résistants.

Elle a serré les dents, mais n'a pas répliqué. Malgré le désir qu'elle avait de défendre ses amis, elle savait que j'avais raison. Quelqu'un, à un maillon de la chaîne, nous avait balancés. Peu importait qui, d'ailleurs.

Nous avons embarqué les Twonkies, qui ne cessaient de glouglouter de joie, Viper a mis les gaz et l'hélic s'est envolé dans le ciel du soir.

1 : 04

Nous nous trouvions à un peu moins de trois kilomètres du seuil transmat que nous avions utilisé à l'aller, quand la radio s'est mise à nous menacer, sur une fréquence d'interception réservée aux uniformes. Sourd aux invectives que vomissaient ses écouteurs, Viper a poussé à fond la turbine d'appoint. L'hélic a fait un bond en avant.

Un engin inidentifiable nous a croisés à une vitesse folle, faisant feu de

toutes ses armes. Il tirait si mal qu'il devait avoir reçu des instructions en ce sens. Viper a lâché un juron obscène qui a fait ricaner Kikuko. Puis, avisant une surface plane, il a entrepris d'y poser l'hélic.

Nous nous sommes rués hors de l'appareil, au milieu d'une horde de Twonkies surexcités. J'ai sauté sur l'épaule de Viper, me suis connectée et lui ai injecté la route à suivre. Il m'a remerciée d'une caresse sur l'échine avant de m'envoyer me mêler à mes petits camarades.

0 : 45

Le quartier avait été bouclé en un temps record, mais nous avons réussi à nous rapprocher du seuil. De temps à autre, j'opérais une diversion en envoyant l'un des Twonkies mettre un peu d'animation d'un côté ou de l'autre. Ils ne risquaient rien : la plupart des Clowns Gris aimaient trop leurs animaux de compagnie pour leur faire le moindre mal. De plus, toutes les forces engagées dans l'opération devaient avoir reçu des consignes pour me capturer intacte. Ou alors, les Clowns Gris étaient encore plus crétins que le voulait leur réputation.

0 : 27

À force de ruses et de diversions, nous avons fini par atteindre Ventrée du labyrinthe de maisons en ruines où le seuil transmat était dissimulé. Nous nous apprêtions à nous y engager, quand quelqu'un a crié quelque chose derrière nous. Et Viper, ce kropmens, au lieu de filer en vitesse, la tête dans les épaules, s'est retourné pour voir qui l'interpellait.

Le rayon thermique l'a frappé à la jonction de l'épaule et du cou, emportant une partie de celui-ci. Viper s'est effondré comme une masse. Mort ? Inconscient ? Celui des quatre uniformes noirs qui avait tiré a rengainé, l'air satisfait.

— Fin de la cavale, petite Kikuko, a-t-il dit à la jeune fille. Je t'ai retrouvée. Je savais que l'espion repasserait par ici avec toi... Et la biopuce, bien entendu.

— Toujours aussi renseigné, Riyu !

J'ai deviné que Kikuko cherchait à gagner du temps. La tête baissée, j'ai tenté de me comporter comme un véritable Twonky. J'étais fort occupée à fouiner sous un tas d'épluchures moisies, quand l'un de mes « congénères » s'est approché de moi pour me renifler l'arrière-train. Le lui ai décoché un coup de patte et me suis rapprochée d'un bond de l'adolescente. Puis, soudain, je me suis détendue, lui ai arraché son hyperbag et me suis engouffrée dans la ruelle qui menait au salut, suivie par une horde de Twonkies surexcités.

À peine avais-je disparu de la vue de nos agresseurs que je plongeais sous un tas de gravats, essayant de me faire la plus petite possible et donnant à ma peau la couleur du plâtre mouillé. Les Twonkies, croyant à un jeu, se sont camouflés eux aussi, qui en bouche d'incendie, qui en sac de plastique usagé, qui en tas de légumes avariés. La rapidité de leur transformation m'a laissée sur le cul.

Les deux hommes qui s'étaient lancés à ma poursuite m'ont dépassée sans me remarquer.

Je suis revenue sur mes pas, tous mes sens en alerte. Le kropmens qui avait descendu Viper avait réussi à maîtriser Kikuko, mais il n'arrivait pas à lui passer les menottes magnétiques. Le quatrième homme en noir regardait la scène d'un œil égrillard. Quant à mon beau pilote, s'il vivait toujours, c'était par un pur hasard.

Les Twonkies possèdent un langage d'une vingtaine de phonèmes signifiants, j'ai glapi sans hésiter celui qui signifiait à peu près : « En avant toute, les gars, on va leur montrer de quel bois on se chauffe, à ces [ici, un concept tellement injurieux qu'il n'a d'équivalent dans aucune langue humaine] !... »

En un instant, Kikuko s'est retrouvée libre et son agresseur s'est effondré sous une masse grouillante de Twonkies déguisés en Ganja malade. L'autre homme a voulu utiliser son thermique, mais Riyu l'en a dissuadé, tout occupé qu'il était à essayer de se débarrasser des pseudo-biopuces.

Kikuko a fait le reste. Apparemment, le peaceful art était bien plus efficace que le hot aikido. Elle a mis les deux hommes hors de combat en quelques gestes d'une rapidité inattendue chez un individu non cybernétisé.

Pendant ce temps, j'avais été me rendre compte de l'état de Viper. Pas bien brillant. Mais il avait eu de la chance, dans son malheur : le rayon thermique avait épargné la trachée-artère et cautérisé la blessure, stoppant d'emblée une hémorragie qui aurait pu être mortelle.

— Il est transportable, ai-je annoncé à Kikuko, qui venait aux nouvelles après avoir menotté les deux hommes.

— Parfait. (Elle s'est tournée vers Riyu.) Tu le porteras.

— Pas question.

— Alors, je te tue.

Il lui a jeté un regard de pure haine.

— Je le porterai, a-t-il grondé, résigné.

0 : 09

Nous n'avons vu aucune trace des deux autres uniformes. Sans doute s'étaient-ils égarés dans le dédale des ruelles – à moins que quelqu'un ne leur eût fait un mauvais parti. Quoi qu'il en fût, nous avons tous été soulagés – sauf peut-être Riyu – d'arriver à la maison en ruines où se trouvait le seuil transmat. Même avec cinquante twonkies déchaînés qui ne nous lâchaient pas d'une semelle, ne cessant de babiller et de glouglouter.

J'ai mis le seuil sous tension. Riyu, qui portait toujours le corps inerte de Viper, est passé le premier, aussitôt suivi par Kikuko. Je leur ai emboîté le pas, mais à peine avais-je franchi le seuil que j'ai crié à Ute de le refermer. Pas question de nous retrouver envahis par les Twonkies.

L'un d'eux, toutefois, a quand même eu le temps de passer. Je n'en étais pas sûre, mais il ressemblait bigrement à celui qui, tout à l'heure, m'avait reniflé les fesses.

Nous étions arrivés à destination avec huit minutes d'avance, et l'attente devenait insupportable. Le cœur de Viper faiblissait sans cesse, à la grande joie du dénommé Riyu.

— ... Et dire que j'avais tout réglé, se lamentait Ute. Une merveille d'infiltration bancaire. J'avais réussi à sortir de l'argent de Spirit of America – tu te rends compte, Ganja ?

— Pas vraiment, non.

Kikuko, elle réalisait parfaitement ce que cela signifiait.

— Vous autres, les Stelles, a-t-elle commenté, vous êtes les plus fortes dès qu'il y a du pognon en jeu, pas vrai ?

L'Enchâssée a acquiescé.

— Alors, peux-tu nous expliquer d'où tu vas tirer les je ne sais combien de milliards de gigawatts nécessaires à notre transfert ?

— Simple : je vais pomper toute l'énergie de la planète.

Mon regard a rencontré celui de Riyu. Visiblement, il ne comprenant rien à ce qui se passait. Sa belle assurance avait disparu. Ce n'était plus qu'un prisonnier plein de rancœur, prêt à assassiner ses geôliers à la première occasion.

— Plus que trente secondes, a repris Ute. Préparez-vous.

Elle a activé le seuil. Un miroir d'argent impalpable s'est matérialisé dans le cadre rectangulaire. Kikuko a chargé Viper sur ses épaules. Elle déployait un peu sous la charge, car le bougre était costaud, mais moins que je ne l'aurais cru.

— Et lui ? ai-je interrogé en désignant Riyu.

— Il reste ici, a dit l'Enchâssée. À s'occuper de moi... Quinze secondes.

— Tu n'as pas peur qu'il te détruise ?

— Sans moi, il meurt. Dix secondes.

J'ai soudain su que Riyu allait effectuer une dernière tentative pour nous empêcher de quitter Spirit. Il s'était insensiblement déplacé et...

— Ne touche pas à ça ! a rugi Kikuko.

La main de l'homme s'est figé à quelques centimètres d'un interrupteur. Puis elle l'a enfoncé, si vite que personne n'aurait pu l'en empêcher.

Sans résultat apparent.

Un instant plus tard, nous franchissions le seuil.

TROISIÈME PARTIE

NIEUW-AMSTERDAM

CHAPITRE XII : LE GAUSSTWIST DES COPAINS

Quand je revins à moi, nous étions dans la panade. La dernière chose dont je me souvenais était une silhouette noire braquant sur moi une arme thermique ; la première que je vis fut le visage défait d'une Kikuko inquiète.

— Ça va ? interrogea-t-elle.

Je hochai la tête. J'avais les jambes en coton, une sacrée migraine et un foutu mal de gorge, mais ça allait, puisque nous étions en vie – et à bord d'*Isadora*, ce dont témoignait le léger ronronnement des générateurs qui faisait imperceptiblement vibrer ma couche.

— Où est Ganja ?

— Elle s'amuse avec son petit copain.

— Quel petit copain ?

— L'un des Twonkies. Il a l'air fou amoureux d'elle.

Je me redressai sur un coude, portai une main à ma gorge. Mes doigts rencontrèrent le synthoplasme d'une peau artificielle. Je les retirai précipitamment, réalisant soudain à quel point j'avais frôlé la mort de près.

— Je t'ai mis dans le médibloc dès notre arrivée à bord, reprit Kikuko. L'ennui, c'est que ton psychord déconne complètement. La proximité du trou noir, à tous les coups. Sans Ganja, tu serais mort. Elle a tout fait elle-même.

J'absorbai ces informations avec une indifférence totale. Maintenant que j'avais recouvré une partie de mes moyens, peu m'importait d'apprendre le détail des soins que j'avais reçus. Il y avait plus urgent.

— Nous sommes toujours au ras de l'horizon événementiel ? m'enquis-je.

Kikuko acquiesça silencieusement. Cette idée ne semblait guère lui plaire, ce qui se comprenait aisément. Rassemblant mes forces, je m'assis dans le sarcophage. La jeune fille me tendit une main pour m'aider à me lever. Quand je fus debout, le médibloc se mit à tourner autour de moi et je dus m'appuyer au mur – puis mon oreille interne s'adapta à ma nouvelle position et le vertige disparut.

Trois minutes plus tard, j'étais aux commandes. Ce n'était pas la forme des grands jours, mais je me sentais la force de nous tirer de là. Comme annoncé par Kikuko, *Isadora* fonctionnait complètement de travers. Je commençais à en avoir l'habitude. Son unité centrale avait beau être protégée par une triple coque d'alliages opaques qui stoppait radiations, magnétisme, ondes radio et même gravitationnelles, elle

supportait de plus en plus mal les mauvais traitements que je lui faisais subir. Je la déconnectai, puis appelai Ganja par le système de communication interne.

Elle fit presque aussitôt irruption dans le poste de pilotage, un sosie d'elle-même sur les talons.

Kikuko se pencha vivement et s'empara du Twonky. Le serrant contre sa poitrine pour l'empêcher de se débattre, elle disparut dans la longue coursive menant aux cabines. J'entendis claquer une porte.

— Merci, lui dit Ganja quand elle revint. Il commençait à être sacrement collant. Et impossible de lui expliquer que je ne suis pas une femelle de son espèce !

Je grattai la biopuce sous le menton.

— On verra ça une autre fois, Ganja, lui dis-je. Chaque seconde qui passe nous éloigne de Nieuw-Amsterdam. Tu te sens capable de remplacer *Isadora* pour calculer la trajectoire d'évasion ?

— Évidemment ! répliqua-t-elle d'un ton pincé. Tu me prends pour une casserole électronique des Clowns Gris ?

La manœuvre était simple, mais périlleuse. Depuis l'orbite l'*Isadora*, voisine de l'horizon événementiel, la vitesse de libération était de 297'623 kilomètres et quelques dizaines de mètres par seconde. Il convenait donc de mettre en route simultanément tous les propulseurs classiques disponibles, afin d'obtenir la poussée nécessaire pour nous échapper du terrifiant puits de gravité.

Mais la vitesse de libération était si proche de celle de la lumière qu'il nous faudrait un bon moment – quelque chose comme plusieurs heures – avant d'atteindre un point où la rotation du continuum se serait suffisamment calmée pour nous permettre de gausstwister. Or, durant une bonne partie de cette période, *Isadora* serait infiniment vulnérable aux attaques des Clowns Gris ; il est en effet impossible d'établir un écran du type « énergie solide » dans l'espace-temps tourbillonnant qui entoure un microcollapsar, alors que rien n'interdisait aux *kropmensen* de nous arroser de bombes et de missiles.

C'était là que le savoir-faire hypothétique de Ganja entraînait en jeu. La trajectoire d'évasion du vaisseau ne pouvait suivre la traditionnelle spirale ouverte ; il aurait été trop facile à nos adversaires de nous canarder comme à l'exercice. Il fallait donc procéder par paliers, sauter d'une orbite à l'autre sans que rien ne puisse laisser deviner sur laquelle le navire se stabiliserait avant de repartir.

Il nous fallut près de trois heures pour remonter jusqu'à la limite statique. Les instruments s'étant remis à fonctionner à peu près normalement, je décidai alors de ranimer *Isadora*, qui s'avéra en pleine forme. Elle avait eu apparemment une crise de ce que les informaticiens appellent « folie giratoire des systèmes experts » ; il est très difficile à une I.A., dont la conscience repose sur une logique

précise, d'accepter un espace-temps en rotation, même s'il existe des équations pour réduire le phénomène à son expression mathématique.

Isadora avait été prise de vertige, tel un homme au bord d'une falaise.

Quand je fus bien certain qu'elle avait récupéré toutes ses facultés, je lui demandai d'effectuer une rapide observation des alentours.

« Aucun vaisseau dans un rayon de trois millions de kilomètres, » annonça-t-elle. « La vitesse du trou noir est de... »

— Je m'en fous, la coupai-je. À quelle distance nous trouvons-nous de Nieuw-Amsterdam ?

« Trente-deux unités astronomiques. Elle est de l'autre côté du soleil. »

— Que se passe-t-il ? demanda Kikuko d'une voix inquiète.

— Je trouve ça bizarre. Normalement, les Clowns Gris auraient dû envoyer des croiseurs à la poursuite du trou noir. Ce n'est pas dans leur tempérament de renoncer.

Le jeune fille me considéra, évasive.

— Ils ont reçu l'ordre de ne pas me tuer, c'est ce que m'a dit Riyu.

— Riyu ?

— Le type qui t'a tiré dessus. C'est mon cousin. Un parfait citoyen, lui ! Entré à quinze ans dans la Garde Noire, marié à dix-huit, père de six enfants à vingt-quatre...

— Passe-moi les détails. Donc ?

— Ce n'est pas par sentimentalisme que mon père a demandé qu'on me prenne vivante, mais parce que je possède un capital génétique unique sur Spirit. Les Clowns Gris sont encore très friands de manipulations de l'A.D.N. Ils croient toujours pouvoir « améliorer la race ». À leurs yeux, j'ai presque autant de valeur que Nieuw-Amsterdam. Du moins tant qu'on ne m'a pas prélevé de cellules, ni d'ovules.

— Ça n'explique pas l'absence de vaisseaux, objecta Ganja.

— Sauf si tous les croiseurs disponibles sont partis se mettre en position près de Fournaise.

Je blêmis.

— Tu veux dire que l'attaque de Nieuw-Amsterdam serait imminente ?

— Riyu m'a laissé entendre qu'on avait avancé la date. Je pensais que nous avions un mois devant nous ; il ne nous reste pas plus de soixante-douze heures, en fait.

« Ensuite, la flotte soane stérilisera le Monde de la Sinsé. Avec ou sans A'dams à la surface.

Ce que Kikuko venait de m'apprendre confirmait la « prophétie d'Albert », comme l'appelait Ganja. Les Clowns Gris avaient effectivement l'intention d'anéantir toute vie à la surface de Nieuw-

Amsterdam, afin d'y établir un écosystème artificiel destiné à l'élevage de biopuces. Les A'dams et la sinsé étaient condamnés.

Une dernière poussée des propulseurs nous permit de franchir la limite statique. Le vaisseau trembla dans toute son ossature d'acier monocristallin quand il s'arracha à la terrifiante attraction du collapsar. Il parcourut quelques dizaines de millions de kilomètres à une vitesse voisine de celle de la lumière puis, utilisant un arc magnétique, partit dans un gausstwist infernal qui nous entraîna cul par-dessus tête droit vers la fournaise blanc-bleu du soleil central.

Ce fut une expérience très désagréable. Le gausstwist à l'intérieur d'un système est encore plus inconfortable – si cela se peut – que son homologue interstellaire. En effet, à la différence des navires aninertiels, hypernefs ou transbulles, qui d'une certaine manière quittent notre continuum, les gausstwisteurs y demeurent, profitant juste de l'altération des lois einsteiniennes que génèrent les arcs magnétiques. Ils sont donc détectables – et vulnérables, incroyablement vulnérables, même si leur vitesse les met à l'abri de pas mal de menaces.

Nous venions de franchir l'orbite de la seconde planète, à la surface de laquelle régnait une température de plus de mille degrés, lorsque la coque commença à chauffer dangereusement. Le vent solaire et des amas de micrométéorites mettaient notre écran à rude épreuve.

— *Pas d'autre arc disponible, Ganja ?*

— *Pas avant une heure de lumière. On va peut-être avoir un peu chaud...*

Une heure de lumière, pour un gausstwisteur, représente trente-cinq à quarante secondes de sarabande endiablée. Je vérifiai les générateurs. Tous étaient entrés dans le rouge.

— *On arrête les frais, émis-je par la connexion qui nous reliait. Fin du gausstwist.*

— *D'accord.*

Ganja fit redescendre *Isadora* en dessous de la vitesse de la lumière.

— Qu'est-ce que tu fiches ? s'écria Kikuko quand elle eut compris ce qui venait de se passer.

— L'écran ne supporte pas le vent solaire. Nous aurions dû passer plus loin de Véga.

— Et cette fantaisie va nous retarder de beaucoup ?

— Une douzaine d'heures, annonça la biopuce.

— Je sais que le temps presse, insistai-je, mais nous n'avons pas le choix. Soit nous arrivons en retard, soit nous n'arrivons pas du tout.

— Puisque tu le dis, conclut l'adolescente avec une subite indifférence.

Je profitai du voyage – si calme qu'il en paraissait morne – pour tirer certaines choses au clair. Par bonheur, Kikuko se montra loquace

et bien informée sur les sujets qui m'intéressaient. Au fil des heures, je réussis à reconstituer une bonne partie de l'affaire – et à mettre le doigt sur les points importants encore laissés dans l'ombre.

Kikuko avait dix ans quand elle avait compris qu'elle ne serait jamais libre, que son chemin à travers la vie avait été tracé dès sa naissance par les structures sociales préexistantes et la volonté de son géniteur de faire d'elle une parfaite femme au foyer – ce que sa mère, morte folle quelques années plus tôt, n'avait jamais réussi à être. Elle s'était alors enfuie de chez elle et, durant sa fugue, avait rencontré un groupe de Résistants inesthétiques. Ceux-ci avaient immédiatement compris le parti qu'ils pourraient tirer de la fille de l'Industriel général MacAllister. Des terroristes d'un autre monde l'auraient échangée contre une rançon ou la libération de leurs camarades emprisonnés ; les intellectuels dépenaillés de Spirit of America s'étaient contentés de la persuader de rentrer chez elle.

Ce qu'elle avait fait, la mort dans l'âme. Quelques mois plus tard, elle avait été contactée par un agent de la Ligue Secrète pour le Désarmement, qui lui avait proposé de travailler avec lui. Elle avait accepté sans hésiter. La gamine qu'elle était encore haïssait en effet de toutes ses forces ce père qui ne lui adressait la parole que pour la sermonner. Elle le haïssait, et elle haïssait tout ce qu'il représentait : l'ordre, l'autorité, la toute-puissance soane.

— Et puis, il y a six mois, j'ai découvert en quoi consistait exactement le Projet Nieuw-Amsterdam, expliqua-t-elle. Ça m'a horrifiée. Ce n'était plus de la haine que j'éprouvais, mais du dégoût et du mépris. Mon père travaillait à la planification de l'anéantissement total d'un biote !

— Alors, c'est vrai ? Les Clowns Gris vont stériliser Nieuw-Amsterdam pour y implanter un élevage de biopuces ?

— Ça, ça m'étonnerait ! coupa Ganja. Parce que, moi, je l'ai testée, leur couverture informatique. Que de la daube vieille de je ne sais combien de siècles.

Surpris, je me tournais vers Kikuko, qui me confirma d'un signe de tête les affirmations de Ganja.

Je dus m'asseoir. L'une des certitudes sur lesquelles j'avais bâti mes théories était que Spirit of America possédait une technologie au moins aussi avancée que celle en usage sur la Terre – notamment en informatique.

— Il n'y a pas une seule unité biotronique sur toute la planète, dit l'adolescente. Les seules dont dispose Spirit sont avec la flotte, et elles viennent d'Acherrtar VI, bien entendu. On les a livrées il y a trois semaines.

— Mais dans ce cas, pourquoi stériliser Nieuw-Amsterdam ? Il leur suffisait de l'envahir, de l'occuper. Ils n'ont aucun intérêt à y détruire

la vie locale, puisque... Oh ! merde...

— Comme tu dis, ricana Ganja. Et ça explique tout.

— Qu'est-ce qui explique tout ? s'enquit Kikuko.

— Les Clowns Gris veulent *louer* Nieuw-Amsterdam à la Terre, en remplacement d'Achernar VI, soufflai-je.

La jeune fille me prit la main. Il y avait de la tristesse dans ses yeux.

— C'est leur intention, confirma-t-elle. Et quand tout sera installé, quand l'écosystème artificiel fonctionnera sans à-coups et que les biopuces gambaderont dans les prairies bleues...

— ... Ils s'en empareront à nouveau ! claironna Ganja. Les petits futés !

— Mais leur intention primitive, repris-je, est tout de même de se débarrasser des A'dams et de mettre fin au trafic de sinsé, non ?

Kikuko me dédia un regard désespéré.

— Non, dit-elle. Certainement pas. Il n'y a pratiquement pas de sinsé sur Spirit, et pas grand monde, en dehors des Résistants inesthétiques, ne savait qui étaient les A'dams, avant la campagne de propagande d'il y a cinq ans.

— Alors, c'est à cause d'une putain de magouille immobilière qu'on est en train de risquer notre peau ? glapit Ganja.

Kikuko lui adressa du bout des lèvres un baiser ironique.

— Eh oui, murmura-t-elle.

CHAPITRE XIII : UNE VILLE DE CANAUX

J'avais posé *Isadora* sur un petit spatioport désert, dont le plastasphalte portait quelques impacts de bombes. Au loin se dressait une ville aux maisons basses, dominée par un beffroi de métal blanc : Rodesteen, la capitale de ce monde en sursis.

Personne ne se décidant à venir à notre rencontre, je sortis l'un des petits glisseurs d'*Isadora* et nous mîmes le cap sur la cité, par une route mal entretenue qui sinuait entre des champs de céréales locales. À la différence de la plupart des colons terriens, qui avaient imposé les espèces originaires de leur monde natal comme le blé, le seigle ou le maïs, les A'dams avaient mis un point d'honneur à développer la culture des plantes indigènes.

Rodesteen s'étendait au bord du bras le plus extérieur du delta d'une rivière de faible importance, sur la côte nord-ouest du continent Smaragdgrœn. Ses maisons et immeubles bas dessinaient un tissu urbain lâche, entrecoupé de vastes parcs volontairement peu entretenus où abondaient les pièces d'eau. La ville, structurée autour d'une demi-douzaine de canaux en arc de cercle, ne devait pas couvrir plus de cinq kilomètres carrés, banlieue comprise.

J'arrêtai le glisseur près du premier A'dam que je rencontrai, un grand blond aux yeux clairs vêtu en tout et pour tout d'un short et de sandales de corde. Malgré la musculature bien dessinée qui jouait sous sa peau bronzée, il semblait sous-alimenté. Mais cet homme avait grandi sous un soleil différent, sur un monde qui n'était pas la Terre ; je ne devais pas l'oublier. L'exemple des Clowns Gris décrétant que les A'dams n'étaient pas humains constituait un précieux garde-fou.

— Bonjour, dis-je en galacte. Je cherche une autorité responsable.

— Une quoi ? s'écria-t-il. *Lul !* Vous n'êtes pas d'ici, vous.

— Ça m'a l'air évident, répliqua Kikuko.

L'A'dam se fendit d'un chaud sourire.

— Il n'y a pas d'« d'autorités responsables », comme vous dites. Pas de gouvernement. Pas de police. Pas d'armée. Ceci dit, le maire de Rodesteen fera peut-être l'affaire.

— Parce que cette ville a tout de même un maire ? m'étonnai-je.

Un regard bleu franchement étonné rencontra le mien.

— Ben oui. Sinon, qui inaugurerait les monuments, hein ?

Ce premier contact laissait malheureusement présager de la suite. Nous embarquâmes l'A'dam – qui se nommait Yann – à bord du glisseur et nous dirigeâmes vers le beffroi étincelant qui surmontait la mairie, le seul bâtiment de cette ville – et peut-être même de de la

planète, me souffla Kikuko, qui en savait un peu plus long que moi sur les habitants de Nieuw-Amsterdam – qui possédât quelque chose pouvant, à la rigueur, ressembler à un caractère officiel.

Le maire était un individu tout aussi longiligne que son administré, d'une quarantaine d'années, impeccablement bronzé, qui fumait un spliff de sinsé, les pieds sur son bureau, en écoutant une musique paisible parfois ponctuée de grésillements électroniques.

— Vous êtes Viper ? Mordicai m'avait prévenu de votre arrivée. Je m'appelle Kees Stilleven.

Je fis les présentations. Stilleven n'eut pas du tout l'air surpris quand je lui appris que Kikuko venait tout droit de Spirit of America ; sans doute savait-il que je devais y récupérer un agent de la Ligue.

— Je vais faire décharger votre vaisseau dès que possible, assura-t-il. Nous n'en sommes qu'au troisième dimanche, mais je devrais trouver quelques volontaires.

Ganja, avec qui j'étais connecté en permanence depuis notre atterrissage, me glissa que la semaine locale comptait cinq dimanches, un lundi et un samedi.

— *Alors, ils ne travaillent qu'un jour par semaine ?*

— *C'est ça. Tous des fainéants.*

— Je crois que là n'est pas le problème, fis-je. Dans moins de soixante heures, les croiseurs des Clowns Gris vont vitrifier la surface de votre planète. Il faut évacuer la population. En vitesse.

Kees Stilleven écrasa le mégot de son spliff dans un cendrier de marbre noir sculpté en forme d'oxymoron palindromique. Le calme de cet homme me fascinait. Il semblait – comme Yann, d'ailleurs – ne rien prendre vraiment au sérieux. L'effet de la drogue ?

Non. Yann ne fumait pas de sinsé, il nous l'avait dit.

— C'est impossible, répliqua le maire. Il n'y a actuellement qu'un seul vaisseau sur Nieuw-Amsterdam – le vôtre. Je ne sais pas comment vous avez fait pour arriver jusqu'ici, mais je vous tire mon chapeau : vous êtes le premier depuis des mois à passer entre les mailles du filet. Les Clowns Gris nous étranglent.

Ce n'était pas le moment de perdre mes moyens. Serrant les dents, je me forçai à recouvrer mon calme. Puis, lorsque je me sentis sûr de moi, je demandai :

— Vous avez un émetteur transpace ?

— De faible puissance, j'en ai bien peur.

— Suffisant pour assurer la diffusion dispersée d'un message dans le tout le système de Véga ?

— Je n'en ai aucune idée. Venez !

Le maire sauta sur ses pieds avec une agilité qui me confondit et nous entraîna à travers les couloirs déserts de l'hôtel de ville.

— Nous sommes résignés à mourir, me dit-il en chemin. Que faire

d'autre ? Les Clowns Gris nous ont ôté tous nos espoirs, un à un.

— En empêchant l'exportation de la sinsé ?

— Nieuw-Amsterdam est un monde à l'économie volontairement très simplifiée. Chaque citoyen a droit à un certain nombre de choses que nous considérons comme indispensables : nourriture en quantité suffisante, logement correct – avec possibilité d'en changer – et accès libre à l'univers culturel disponible. Le tout gratuit, natuurlijk.

— Et le reste ? Le superflu ?

— Il y a toujours moyen de s'arranger. Si je n'ai pas de guitare et que j'en veux une, je dois trouver quelqu'un qui désire se séparer de la sienne. Nous n'en fabriquons pas, ici. En fait, nous ne fabriquons pratiquement rien. Nieuw-Amsterdam n'a pas d'industrie.

— *Leur système est viable parce qu'ils sont moins d'un million sur toute la planète*, commenta silencieusement Ganja.

Yann nous fit entrer dans un grand hall surmonté d'une verrière à ossature d'acier, dont l'apparence me rappela immédiatement quelque chose. Je dus cependant faire un effort de mémoire pour préciser cette impression de déjà vu.

Le dessin des poutrelles correspondait exactement au fameux Schéma de Rucker, cette projection tridimensionnelle de l'équation qui régissait la propagation des hyperondes. Tout le bâtiment n'était qu'une immense antenne supraluminique, visiblement bâtie au temps du gausstwist, quand il fallait des quantités phénoménales d'énergie pour expédier un message à dix années de lumière de distance !

— Voyez votre problème avec Karen.

La jeune femme aux cheveux d'un blond presque blanc qui bidouillait à l'intérieur d'un appareil éventré se leva à notre approche. Grande, les hanches fortes, la poitrine ronde, elle irradiait un érotisme charnel de beauté nordique par chacun des pores de sa peau cuivrée. Elle devait bien mesurer vingt centimètres de plus que moi – à peine dix de moins que Kees. Tous les A'dams étaient-ils aussi grands ? Vraisemblablement : la pesanteur de Nieuw-Amsterdam atteignait à peine les deux tiers de celle de la Terre. Mais l'alimentation jouait elle aussi un rôle important.

Je lui expliquai ce que je désirais. Derrière moi, je sentais bouillir Ganja et Kikuko, en train de me faire une crise de jalousie partagée. Maintenant qu'elles s'entendaient comme larrons en foire, me voir tourner – croyaient-elles – autour d'une autre fille les rendait toutes deux très nerveuses. Une biopuce et une gamine !

— C'est possible, conclut Karen, à condition de trouver l'énergie suffisante.

— Vous voulez dire que vous ne l'avez pas ?

La jeune femme s'adossa au mur et croisa les bras sur sa poitrine. Je levai la tête pour la dévisager. Elle me sourit avec indulgence.

— Rodesteen compte trente mille habitants, et c'est la seule ville de la planète. Une usine marémotrice, quelques milliers d'éoliennes et des capteurs solaires nous permettent de produire assez d'électricité pour notre confort, sans pour autant nous faire tomber dans le cycle infernal pollution/assainissement. À l'époque où cet émetteur a été installé, nous disposions d'un générateur nucléaire « propre », dont nous nous sommes débarrassés depuis.

— Ce qui veut dire ?

— Qu'il va falloir tirer une ligne jusqu'à votre vaisseau.

— Autant me servir de mon émetteur, grommelai-je.

Karen me tapota la joue d'un air maternel.

— Vous ne pourrez jamais gérer une diffusion équilibrée. Je parie sur 30% des zones d'ombre.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? intervint Ganja, hargneuse.

La jeune femme souleva négligemment son casque de cheveux sans couleur, dévoilant la forme arrondie d'un puisâteur d'Eskekk-Xinnox. La biopuce poussa une exclamation étouffée. Quant à Kikuko, elle n'avait sans doute rien vu – ou, si elle avait vu quelque chose, elle ne l'avait pas identifié. Tant mieux pour elle : le symbiote rivé à la tête de Karen était l'un des plus laids qu'il m'ait été donné de voir.

— Hypersensibilité, extension intellectuelle, accroissement de la vitesse subjective, énuméra Kess Stilleven. J'étais contre cette idée, mais elle y tenait tant ! Enfin... Xwazz est un brave symbiote.

— Ne l'écoutez pas, coupa Karen. J'étais obligée de m'allier à un pulsateur ; sinon, je n'aurais pas pu absorber toutes les connaissances nécessaires.

— Les connaissances nécessaires pour quoi faire ? demandai-je, suspicieux.

Le regard qu'elle tourna vers moi était d'une candeur impossible. Même une enfant de cinq ans n'aurait pu sembler plus innocente.

— Pour opérer la Synthèse philosophale. Vous n'êtes pas au courant ?

Le soir tombait quand nous quittâmes la mairie, après avoir envoyé dans tous azimuts un message où je demandais à Mordecai le Swonxx d'entrer en contact avec moi. J'étais en effet certain qu'il se trouvait quelque part dans le système de Véga, à attendre la suite des événements. Peut-être réussirait-il à rassembler quelques vaisseaux avant l'attaque, ce qui permettrait d'évacuer à temps une partie de la population.

Kees nous emmena le long d'un canal où nageaient quelques volatiles locaux évoquant des outardes psychédéliques au cri électronique. Une terrasse de restaurant au bord de l'eau nous accueillit chaleureusement de sa voix synthétique. Le propriétaire était en vacances, s'excusa-t-elle, mais elle pouvait le remplacer à la

perfection.

— Je croyais que vous n'aviez que très peu d'ordinateurs, remarquai-je.

— Ce restaurant est unique en son genre, expliqua Kees. Si vous demandez à Yolande de vous raconter son histoire...

— Yolande ?

— L'ordinateur.

— Je ne suis pas sûr que ce soit le moment. Il faut trouver une solution.

— Mon pauvre Viper ! s'emporta Kikuko. Quelle solution veux-tu trouver ? D'accord, la puissance de feu des Clowns Gris n'est pas aussi importante que tu le croyais ; d'accord, leur informatique date de la préhistoire ; mais ils sont chez eux dans le système de Véga – et je ne vois pas comment nous pourrions les empêcher de balancer leurs missiles...

— La solution diplomatique est à exclure, intervint Kees. Nos dernières offres de négociation n'ont même pas reçu de réponse.

Je plissai le front. Un détail ne collait pas. Si les Clowns Gris ne voulaient s'emparer de Nieuw-Amsterdam que pour la stériliser avant de la louer à la S.T.P., pourquoi s'acharnaient-ils à anéantir la sinsé et les A'dains ? Pour la première, cela pouvait sembler logique, puisqu'elle constituait l'espèce végétale la plus concurrentielle d'un écosystème appelé à disparaître, mais rien ne justifiait le génocide des seconds.

— Ce n'est pas logique, dis-je lentement. Normalement, les A'dams auraient dû subir le même sort que les populations des astéroïdes et de Mortes Steppes.

— L'esclavage ? questionna Ganja.

— Le servage, rectifia Kikuko. Les *zaibatsus* emploient des serfs, pas des esclaves.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir, observa Karen.

— Moi non plus, renchérit le maire.

— Moi, je ne le vois que trop bien, affirma Kikuko, les lèvres pincées. Ce que Viper veut dire, c'est que les Clowns Gris auraient dû vous déporter sur Fournaise ou Mortes Steppes avant de stériliser la planète.

— Peut-être ont-ils l'intention de le faire, supposa Kees.

— Ça m'étonnerait, répliquai-je. Leur foutue politique génétique leur est montée à la tête.

Ganja s'esclaffa, imitée par Kikuko et le maire. Seule Karen et moi restâmes de glace. Moi, parce que je ne voyais pas ce qu'il y avait de drôle dans la mort de tout un peuple, et Karen...

— Je crois plutôt que c'est à cause des mutations, dit-elle d'une rauque voix de gorge. Les Clowns Gris ne nous considèrent plus

comme des êtres humains. Nous avons *muté*, nous sommes des *monstres*.

Et elle éclata à son tour d'un rire tonitruant qui nous cloua tous sur nos sièges. Drôle de fille.

CHAPITRE XIV : LA FLOTTE TAPIE AU BORD DU SYSTÈME

Quand j'eus fini de raconter toute l'histoire à Mordecai, un jour transparent se levait sur Rodesteen. Véga était encore en dessous de l'horizon, mais sa lumière dansait déjà dans l'eau des canaux. Une petite embarcation à moteur électrique passa avec un bourdonnement à peine audible. Dans les arbres d'essences inconnues sur Terre, des oiseaux aux plumages colorés poussaient leur premier chant matinal. Je m'étirai sans cesser de contempler le paysage de rêve qui s'offrait à moi. Je ne pouvais croire que d'ici peu tout ceci serait rayé de la carte dans un flamboiement nucléaire.

Lorsque Mordecai avait capté mon appel, il se trouvait chez Max, à l'autre bout du système. Fort occupé, qui plus est, à goûter le fameux crostiche d'*À la belle ferraille* ! si j'en jugeais par son élocution difficile et le voile bleuté qui recouvrait ses grands yeux humides. En raison de la distance – la vitesse de propagation des hyperondes ne dépasse pas mille lumières – il y avait un décalage de trois à quatre secondes entre chaque réplique, le temps pour le signal de faire l'aller-retour.

— J'ai pris note, déclara-t-il. Je transmets immédiatement une copie de cette conversation à Luce Longjohn Lagrange-Chandrasekhar et à Daalo'm. Maintenant, il faut que je te raconte ce qui s'est passé pendant que tu batifolais dans le cosmos et sur Spirit of America... Tu verras : ça change pas mal de paramètres.

Je l'écoutai sans broncher. J'étais mort de fatigue, mais rien n'aurait pu faire baisser mon attention. Ce moment était important, je le sentais. D'ailleurs, Mordecai me l'avait lui-même annoncé comme tel.

Ma fuite devant la douane avait fortement déplu au Ministère des Armées, qui s'en était pris à Stellara, accusant les Stelles de m'avoir « couvert ». Ce à quoi elles avaient répondu qu'un accord avait été passé, et qu'en voulant m'intercepter pour récupérer la biopuce, les douaniers avaient rompu cet accord. La situation était donc fort tendue dans le Système solaire. Il n'y avait pas de risque de conflit armé – les deux protagonistes potentiels étaient en effet trop proches l'un de l'autre, astronomiquement parlant – mais l'économie stelle commençait à se ressentir du blocus imposé par la Terre.

Après m'avoir aidé à fuir, Mordecai avait mis le cap – en utilisant pour une fois la propulsion aninertielle – sur un monde artificiel nommé Denerin, où siégeait une association connue sous le nom de Conseil des Mondes Lumineux. Là, il avait retrouvé Schmilblick et Tirlipot, les Zilfuss que nous avions rencontrés dans Stellara, fort

occupés à tenter de convaincre les membres du Conseil qu'il fallait agir pour sauver les A'dams.

Le discours de Mordecai avait mis tout le monde d'accord sur ce point. Il fallait dissuader les Clowns Gris d'attaquer Nieuw-Amsterdam. Le Conseil avait décidé pour ce faire de prélever une forte somme dans la caisse de secours mise à sa disposition par les planètes-membres, afin d'affréter une flotte uure.

— Ils sont dingues ! m'écriai-je.

— C'est ce que je leur ai dit, mais ils n'ont pas voulu m'écouter. La proximité du danger leur a ôté toute raison. Certains d'entre eux ont tiré un trait sur deux millions d'années de civilisation en prenant cette décision. Ça m'a tellement fichu le moral en l'air que j'ai foncé tout droit chez Max. Il a le meilleur crostiche de la Galaxie !

— Laisse tomber le crostiche et applique en vitesse, ordonnai-je sèchement. Avec le plus de vaisseaux que tu pourras trouver. Il faut évacuer Nieuw-Amsterdam.

— Les Clowns Gris ne nous laisseront pas passer, gémit-il.

Je commençais à perdre patience. Mordecai avait peur, c'était évident. Les Swonxx ne sont d'ailleurs pas connus pour leur courage. Pacifiques depuis des centaines de milliers d'années, ils désapprouvent formellement les sacrifices personnels, qu'ils considèrent comme inutiles. C'est pourquoi, malgré leur générosité naturelle, que chacun sait apprécier à sa juste valeur lorsqu'il en est l'heureux bénéficiaire, les Swonxx sont considérés avec un certain mépris par la plupart des autres races galactiques. Un mépris souvent teinté de tendresse amusée, du moins chez les peuples pour qui une fourrure soyeuse et deux grands yeux humides, terriblement expressifs, n'ont rien de répugnant.

— Les Clowns Gris sont trop occupés à préparer l'offensive, assurai-je. Même s'ils interceptent notre conversation...

Mordecai secoua la tête.

— Faisceau directionnel hypercondensé. Ils ne se doutent pas que nous communiquons.

— Même dans ce cas, poursuivis-je, ils n'interviendraient pas. Ils ne tiennent pas spécialement à détruire les A'dams. Ils veulent juste s'en débarrasser. Qu'ils périssent avec leur planète ou que nous les emmenions ailleurs, ça ne fait aucune différence pour *Spirit of America Ltd.*

Le Swonxx paraissait déjà moins brumeux qu'au début de notre conversation. L'effet de l'alcool se dissipait, et il recouvrait un peu d'énergie.

— Ce que je ne comprends pas, dit-il, c'est pourquoi les Clowns Gris n'ont pas réduit les A'dams en esclavage.

— Parce que ce sont, selon leurs critères, des mutants. Spirit est

très proche de la Terre, tant climatiquement que du point de vue de la faune et de la flore. La gravité y est sensiblement la même, la pression atmosphérique également. Tandis que Nieuw-Amsterdam...

— Ce ne sont pas quelques centimètres de plus, dus à une pesanteur plus faible, ni une pigmentation particulière de la peau qui font des mutants.

Je poussai un soupir de lassitude. Comment expliquer à cette créature intelligente si différente de moi ce qui motivait les actes d'un rameau de l'Humanité auquel je ne comprenais moi-même pas grand-chose – bien que j'en fusse, en un sens, l'un des ancêtres ? Comment exposer une idée qui n'était pas claire dans mon propre esprit ?

Il y avait eu une phrase, à la fin du repas dans le restaurant automatisé. Une phrase de Karen. Qu'avait-elle dit, déjà ? *« Comme les Clowns Gris, nous sommes un isolât génétique ; toute la population actuelle descend uniquement du groupe de base. »*

— Tout part d'un malentendu, expliquai-je. Une question de dérive scientifique. Les Clowns Gris se considèrent comme humains. Ce sont donc leurs caractéristiques génétiques qui leur servent de base de comparaison. Or, comme ils constituent ce qu'on appelle un isolât – un groupe humain coupé du reste de ses semblables – il existe chez eux des chaînes d'A.D.N. qui ont disparu partout ailleurs...

— Sauf chez un fossile dans ton genre, ironisa Mordecai, de l'amertume plein la voix.

— Et peut-être dans d'autres isolats, il y en a tant... Bon. En face, les A'dams forment un autre isolât, bien moins important, où une consanguinité toute relative, alliée à un milieu assez différent pour que son influence se fasse sentir en l'espace de quelques générations, a créé un type humain particulier. Mises à part de rares exceptions – réapparition d'un gène récessif ou altération chromosomique – tous les A'dams sont grands, blonds, bronzés, longilignes, et ils possèdent une excellente dentition.

« C'est *justement* le gène qui leur donne ces dents inaltérables qui est en cause. La plupart des Clowns Gris ont, très tôt, des problèmes de ce côté-là. À trente ans, plus de la moitié d'entre eux ont déjà perdu au moins douze dents !

— Je ne me rends pas très bien compte...

Je respirai un grand coup. Mordecai était un Swonxx ; il y avait des évidences qu'il fallait lui expliquer point par point, comme à un enfant. De plus, les Swonxx, végétariens, n'avaient pas de dents.

— Je ne sais pas si le gène en question – celui de la dentition saine – existait au départ de la Terre ou s'il s'agit du résultat d'une mutation, murmurai-je. Ça n'a pas d'importance. Toujours est-il qu'il est totalement absent dans la population soane. Pour cette raison – et aussi un peu par jalousie, je suppose – les généticiens de Spirit ont

déclaré que les A'dams ne pouvaient plus être considérés comme des êtres humains. Dès lors, ils cessaient d'exister en tant que créatures intelligentes. (Face à l'expression ahurie de Mordecai, j'ajoutai rapidement :) Les Clowns Gris ne reconnaissent pas l'existence légale d'extraterrestres intelligents. Pour eux, l'homme – enfin, le Clown Gris – est le maître de la création, et tous les êtres vivants lui sont inférieurs.

« Ils vont détruire les A'dams avec la même indifférence qu'ils noieraient une fourmilière. Ce qui n'est pas humain ne doit pas entrer en ligne de compte ; et, je te le répète, pour eux, les A'dams ne sont pas humains.

Mordecai se frotta les oreilles.

— Viper, Viper..., soupira-t-il d'un ton pensif. Qu'est-ce que tu as été me chercher là ?

— C'est la vérité.

— Je n'en doute pas un seul instant. (Il ferma les yeux. Il avait l'air épuisé.) Bon, j'arrive tout de suite. Un peu de gausstwist me remettra les idées en place. Et je vais essayer d'amener du monde. Ça ne devrait pas être difficile... Le bar de Max ne désemplit pas.

— Comment ça ?

— Les abords du système commencent à être un peu encombrés, tu vois... La flotte uure s'est déployée du côté de la trente-cinquième planète, deux escadres terriennes viennent de réémerger vers l'orbite de la trente-neuvième – je ne te parle pas des marées gravitationnelles ! Il y a aussi un escorteur d'Altaïr, trois ou quatre avisos des Trois Terres Unies et quelques vedettes de la Garde. Voilà pour les militaires. Côté civils, il y a d'abord les nefes des membres du Conseil délégués pour surveiller les opérations, ça continue avec deux cents cargos stelles et ça finit par toute une bande de contrebandiers, pirates, corsaires, récupérateurs et explorateurs sans licence.

— Prêts à ramasser les morceaux ?

— S'il y en a. La flotte uure compte au moins dix mille unités de fort tonnage.

Le chiffre me coupa les jambes. C'était du délire. Si jamais les Uurs décidaient de rompre le contrat auquel ils devaient leur présence à vingt mille années de lumière de chez eux, le Radian terrien ne tarderait pas à être à feu et à sang. Exactement le genre de remède qui a toutes les chances de s'avérer pire que le mal.

— Arrive tout de suite et ramène un maximum de monde, conclus-je. Je vais essayer de rassembler la population pour organiser l'évacuation.

Le Swonxx pelucheux me fit un clin d'œil. Chez lui, cela signifiait qu'il avait confiance en moi. Je lui souris, un peu triste, et coupai la communication.

Il était temps d'annoncer aux A'dams qu'il leur restait une chance.

CHAPITRE XV : RENCONTRE AVEC UNE PLANTE REMARQUABLE

Kees et Karen semblaient réticents à l'idée d'abandonner leur planète, et sans doute en irait-il de même de leurs concitoyens. Mais l'imminence et la nature du danger, présentés de manière convaincante, réussirent à balayer leurs hésitations – au bout d'un bon quart d'heure de discussion à bâtons rompus. Cependant, leur coopération ne résolvait rien. Car il n'existait en effet personne, sur Nieuw-Amsterdam, qui possédât le pouvoir d'ordonner une évacuation générale de la planète – voire même d'ordonner tout court. Kees n'était qu'un gestionnaire, il ne détenait aucune autorité.

— Et lorsqu'il y a une décision collective à prendre ? demandai-je.

— Ça n'arrive jamais. Si je veux construire un pont sur l'Amstel, je commence à entasser des pierres sur la berge. Des gens passent ; ils me demandent ce que je suis en train de faire. Je le leur explique – et ceux qui trouvent l'idée intéressante me donnent un coup de main.

— Et si quelqu'un trouve que ce pont gêne la vue, ou qu'il n'est pas pratique et qu'il devrait être placé ailleurs ?

— On en discute. S'il arrive à me convaincre qu'il a raison, je renonce à mon projet.

— Je ne comprends pas comment vous avez pu bâtir cette ville avec de pareilles méthodes.

Kees me sourit, un éclair de malice dans le regard.

— C'est *justement* parce que nous employons de pareilles méthodes, comme tu dis, que notre ville est si belle.

Il alla s'accouder à la fenêtre. De son appartement, sis au second étage d'un immeuble planté au bord de la rivière, on avait une vue splendide sur l'enfilade des ponts et passerelles qui reliaient les deux berges. Apparemment, la construction de ponts était un genre de sport national. Je comprenais d'où venait l'exemple choisi par Kees.

— Quel dommage que tout ceci doive disparaître ! reprit celui-ci. C'est toute une époque qui est en train de s'achever. Un monde que le temps rattrape, après huit siècles de bonheur. (Il se retourna vivement, les traits tirés.) Nous étions sur la bonne voie, poursuivit-il d'une voix étranglée. Nous nous acheminions à petits pas vers un monde où il ferait bon vivre pour tous. Savez-vous qu'il n'y a jamais eu un seul décès causé par la faim sur Nieuw-Amsterdam ? Et que le dernier crime de sang remonte à cinquante-neuf ans T.C.U. ?

« Nous bâtissions l'utopie pierre par pierre – et ce qu'il nous a fallu près de mille ans pour ériger va être balayé en quelques heures.

— Il y a d'autres planètes...

— Non, il est trop tard Karen. L'utopie ne peut pas se limiter à un état, un territoire, qui se retrouverait inévitablement confronté à des rivaux trop agressifs pour lui. À quoi bon éviter de polluer quand ton voisin recrache ses hydrocarbures dans la rivière qui travers tes terres ? L'utopie a besoin, pour se développer, d'un monde tout entier.

C'était un bien beau discours, mais ça ne nous menait nulle part. Je mesurais à présent ce que nous – et par ce nous, j'entends non seulement l'Humanité dans son ensemble, mais aussi les différents peuples extraterrestres connus et inconnus – allions perdre avec Nieuw-Amsterdam.

Enfin... Au moins, en permettant aux A'dams de fuir, nous allions contribuer à la diffusion du gène des dents saines dans tout le Radian. C'était déjà un point positif, estimai-je en tâtant du bout de la langue une carie qu'il ne faudrait plus tarder à faire soigner. Si ça continuait, les Clowns Gris ne reconnaîtraient plus qu'eux-mêmes comme représentants de l'espèce humaine.

Peut-être était-ce déjà le cas, en fait.

— Vous allez lancer un appel à la tridi, décidai-je. Vous expliquerez en détail ce qui se passe et vous demanderez aux gens de gagner Rodesteen au plus vite.

— Très peu d'entre eux se déplaceront, laissa tomber Karen. De toute manière, il y a au moins cent cinquante mille personnes qui ne pourront jamais arriver à temps. Nous n'avons pratiquement aucun moyen de transport rapide. Juste quelques avions électriques.

— Jusqu'au mois dernier, j'aurais pu affréter deux navettes planétaires, intervint Kees, mais les Clowns Gris les ont pulvérisées au sol.

Ce qui expliquait les cratères dans la piste, à l'astroport, commentai-je intérieurement.

— Vous vous occupez de rédiger l'appel ? Je vais faire un tour. J'ai besoin de calme, de silence. Pour réfléchir.

Je suivis le Daageraadgracht, l'un des canaux en arc de cercle, perdu dans mes pensées. Quelque chose m'échappait toujours, et je n'arrivais pas à trouver quoi. Quelque chose qui devait être primordial.

— Viper ?

Je me retournai. Ganja, que je croyais avec Kikuko, dans l'appartement qu'on nous avait alloué, était assise sur un perron de pierre, se léchant consciencieusement une patte. Un peu plus loin, le Twonky se consumait d'amour pour elle, n'osant visiblement s'approcher.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je crois que j'ai trouvé un truc.

— Un truc ? Quel genre de truc ?

— Suis-moi.

Emboîtant le pas à la biopuce, je passai sous un porche étroit qui débouchait dans un jardin ceint de maisons sans étage. Mon attention fut immédiatement attirée par le bouquet de hautes plantes graciles dont les pieds touffus d'un vert moucheté de noir jaillissaient de la plate-bande centrale.

— De la sinsé, commenta Ganja. Je suis tombée dessus par hasard. Et comme je suis curieuse, j'ai essayé de me brancher. Tu me connais ? Je n'ai pas pu résister.

— Et alors ?

— J'ai obtenu un genre de contact. Une émission incompréhensible, beaucoup trop « biologique » pour moi. Je me suis dit que tu pourrais peut-être y comprendre quelque chose...

— Ça m'étonnerait, mais pourquoi ne pas essayer ?

Ganja insinua un filament de métal luisant au cœur d'une fleur non encore éclore, puis glissa une fiche dans l'une de mes prises neurales. Aussitôt, les hallucinations commencèrent.

... un ami dans ma solitude – un confident dans mon ennui – quelqu'un avec qui *échanger*...

... je me parle à moi-même depuis si longtemps que mes pensées ne sont plus que des taches colorées dépourvues de toute profondeur...

... tu es venu de loin pour me voir – pourquoi ?

Je tentai d'émettre une réponse, mais rien ne m'indiqua que la sinsé l'avait captée.

... je vais mourir – je sens en toi que je vais mourir – ce concept-là, tu peux me le transmettre – la mort...

... je sais que tu m'entends – que tu me comprends – je voudrais tellement te comprendre, moi aussi...

... mais la communication n'a qu'un sens... ... la communication est polarisée... ... la communication est [Rorschach bleu] ...

« Ganja, que se passe-t-il ? Ça devient incompréhensible ! Et pourquoi ne puis-je lui répondre ? » « Mauvaise connexion. Je vais essayer d'arranger ça. Tu entraves quelque chose à ce charabia ? »

« J'aimerais bien. »

Je reportai mon attention sur le monologue, qui se dévidait toujours sur le même ton nostalgique.

... au début était la solitude – le vide – je flottais au sein du néant glacé – seule, unique, inutile... ... puis vint la conscience de la solitude – l'appréhension de l'unicité – le poids de l'inutilité...

... une plante de vingt centimètres de hauteur, dont les pieds touffus se dressaient par bouquets dans la zone tropicale de ce

monde – jusque-là, je n’avais occupé qu’une niche écologique restreinte – mon intelligence qui s’éveillait me rendit concurrentielle...

... pas de récit détaillé des premières phases de mon évolution – plusieurs millions d’années pour passer d’un état de conscience vague et flou à l’intelligence...

... lente évolution...

... puis vinrent les Jardiniers...

De grands vaisseaux d’acier poli glissant silencieusement dans une atmosphère limpide. Leur coque lisse reflétait la lumière blafarde de la seconde lune. Ils se posèrent avec majesté dans une plaine. Au loin se dressaient des montagnes enneigées.

Des humanoïdes de petite taille descendirent des astronefs et s’éparpillèrent dans la plaine, effectuant des analyses, ramassant des échantillons, inspectant chaque brin d’herbe bleue. Au lever du soleil, ils rentrèrent à bord ; sans doute leur peau d’un rose éclatant n’aurait-elle pas supporté les rayons de l’astre.

Avant de franchir le sas, l’un d’eux se retourna et je le vis en gros plan. Ses trois yeux parurent me fixer un instant, puis il se détourna et pénétra dans le vaisseau. Sa ressemblance avec « Albert », l’oracle de Sevagram, était frappante. « Albert » était-il donc un Jardinier ? Et qui étaient les Jardiniers ?

... ils vinrent – ils aménagèrent ce monde – puis ils moururent...

... pas une fois, ils ne me parlèrent... ... mais ils me cultivèrent – longtemps, très longtemps – ils m’améliorèrent – me soignèrent – firent de moi ce que je suis...

... puis ils moururent...

... ou ils partirent...

...et je restai seule – des millions d’années...

« Ganja, elle ne m’entend toujours pas ! »

« Je n’arrive pas à trouver chez elle une fibre qui puisse servir de récepteur. C’est une plante, pas un animal ou un ordinateur ! Arriver à capter ce qu’elle raconte, c’est déjà un exploit. »

... enfin vinrent les hommes de la Terre – ... les A’dams...

... au début, ils ne s’intéressaient pas à moi – puis ils ont commencé à rouler mes feuilles en petits cylindres auxquels ils mettaient le feu... ... ils me fumaient...

... j’ai vite compris que des alcaloïdes contenus dans ma structure chimique devaient leur procurer des sensations agréables – j’ai cherché lesquels – j’ai analysé leur métabolisme...

... certaines molécules généraient le bien-être – d’autres étaient toxiques...

... j’améliorai les premières – supprimai les autres...

Je tentai de transmettre à la plante que ce n'était peut-être pas la meilleure chose à faire, que l'homme avait déjà bien assez de drogues comme ça, mais elle n'accusa nullement réception. Ganja assurait pourtant avoir trouvé une fibre pseudonerveuse pouvant servir de récepteur.

« Je n'y comprends rien. Elle est sourde comme un pot. »

« Pourtant, elle connaît l'effet qu'elle produit sur les humains. Il a bien fallu qu'elle l'observe. »

« Empathie ? ».

« Vraisemblablement. »

« Alors, j'ai une idée. »

Je sortis d'une poche un minuscule canif et, sans hésiter, je m'entaillai la paume de la main. Si la sinsé était sensible aux vibes qu'émettaient les êtres humains, ma douleur devrait la faire réagir.

NON !

... ne fais pas ça...

Il y eut un décrochement, un nuage d'étincelles psychiques tourbillonna autour de moi, puis le contact se rétablit – d'une parfaite netteté, à présent.

Je te perçois.

C'est normal, répondis-je en grimaçant de douleur. J'ai tout fait pour ça.

Tu n'as pas compris ; je sais tout de toi.

Je frémis. La sinsé avait-elle eu accès à ma mémoire, à un moment ou à un autre du processus ? Je n'aimais pas ça. Je ne pensais pas que la plante pouvait représenter un quelconque danger, mais je n'aimais pas ça.

Tu m'as sondé ?

Non. J'ai été toi. Une fraction de moi a été toi. C'est clair ?

Je pense que j'ai compris. Alors tu es au courant de ce qui se passe ?

Je n'ai pas encore pu analyser toutes les informations. Je sais que je vais mourir, c'est tout, et je sens à quel point le concept de mort te terrifie – mais pour moi, il ne représente rien : je ne suis jamais morte.

Je ne répondis pas tout de suite. J'avais moi aussi besoin d'étudier ce que je venais de recueillir comme nouvelles données.

Non contente de posséder une intelligence, la sinsé était visiblement une espèce à gestalt, à esprit unique. Tous les pieds de la planète n'étaient que des cellules d'un organisme gigantesque, gouverné par un champ psychique global avec lequel j'étais entré en contact. Les pièces du puzzle s'emboîtaient de plus en plus vite. Je savais désormais pourquoi on n'avait jamais acclimaté la sinsé sur d'autres mondes. Comme son nom l'indique – il s'agit de l'abréviation de sinsemilla, qui signifiait jadis « dépourvu de

graines » dans je ne sais plus quelle langue terrestre – elle ne produit pas de semences ; tous les plants partent d'un rhizome souterrain, dont les A'dams n'avaient jamais laissé ne fût-ce qu'un centimètre quitter la planète.

Libertaires, mais pas fous.

Je peux te sauver, pensai-je. Enfin, je peux sauver une partie de toi.

Tu veux m'emporter dans l'espace ? À quoi bon ?

À quoi bon ? Tu n'as pas envie de vivre ?

J'aimais vivre près des Jardiniers, livrée à leurs soins, leurs manipulations. Près des A'dams, aussi. Mais si je dois quitter ce monde...

Il n'y a pas d'autre solution. C'est ça ou la mort.

La sinsé hésita. J'étais si près de son *fonctionnement intime* que je pouvais sentir bouillonner l'encre aux vives couleurs qui lui tenait lieu d'esprit, même si je ne comprenais rien à ce ballet de formes bigarrées, reflet d'une mentalité parfaitement étrangère.

D'accord. Emporte le rhizome qui est devant toi.

D'autres, si tu as le temps. La vie est trop précieuse pour que je la gâche – même si c'est la mienne. J'irai où iront les A'dams.

Sage décision, commentai-je.

À moins que tu ne m'emmènes à la recherche des Jardiniers, bien sûr. J'ai perçu que tu en connaissais un.

Et pourquoi ne pas faire les deux ? ironisai-je.

Il n'était bien entendu pas question de partir en quête de Sevagram. Surtout sans prime à la clef. J'avais des dettes à rembourser, je ne devais pas l'oublier.

La sinsé émit un kaléidoscope de teintes angoissées.

Et briser l'Unité ? Jamais ! Une je suis, une je resterai.

« T'as pas fini d'en baver, » me transmit Ganja.

« Quoi qu'il en soit, il faut la sauver, elle aussi. »

« Belle opération, ma foi ! Un A'dam sur trois ou quatre et quelques malheureux pieds de sinsé... »

« Ça leur permettra à tous de prendre un nouveau départ. »

« Tu t'obstines à voir le « bon » côté des choses, c'est ça ? »

Il se contente d'être logique et rationnel. Les morts sont morts ; mais les vivants, eux, sont vivants.

La Palice ne l'aurait pas mieux formulé.

CHAPITRE XVI : L'ATTAQUE DES KROPMENSEN

Il restait une vingtaine d'heures avant l'assaut, quand Mordecai atterrit sur le spatioport défoncé avec son astronef cubique – qui, constatai-je, mesurait à peine dix mètres de côté. Il avait annoncé son arrivée une heure auparavant, alors qu'il traversait l'orbite de la huitième planète.

Nous nous étreignîmes. Les Swonxx se donnent entre eux une accolade franche et vigoureuse, qui ressemble un peu au hug en usage sur Spirit of America.

— Tu es seul ? m'enquis-je.

— J'ai ramené tout le monde. Les premiers vaisseaux ne devraient pas tarder à se poser. Tu vas voir, c'est assez impressionnant...

— Impressionnant ? fit Ganja.

— Je parie que tu ne pourras pas identifier tous les types de bâtiments présents, dit malicieusement Mordecai.

— Pari tenu.

Elle le perdit, bien entendu. Durant les heures qui suivirent, un flot ininterrompu de nef spatiales tomba du ciel avec des bruits variés, allant du chuintement feutré au grondement de fin du monde. Il y avait là des navires terriens de toutes les époques, du Williamson RF 52 portant encore les cocardes délavées de la Légion de l'Espace au Hamilton ultra-moderne, modèle « Loup des étoiles », mais aussi un nombre incroyable d'engins extraterrestres de toutes origines. Au total, cinq ou six cents appareils allant de la vedette dix places au cargo modulaire capable d'emporter cinquante mille personnes dans ses soutes amovibles.

Quand le soir étendit ses nuages veloutés sur Rodesteen, une musique rythmée naquit dans les rues et sur les canaux. La ville comportait un immense réseau de hauts-parleurs, installé par un acousticien de Mélodie, qui permettait de la sonoriser à volonté, notamment à l'occasion des raves, ces nuits de danse auxquelles participait l'ensemble de la population, des enfants aux vieillards.

Les A'dams voulaient faire une dernière fois la fête avant de quitter leur monde natal – et ils y avaient convié les équipages de tous les vaisseaux venus à leur secours. Pour l'occasion, ils avaient sorti des caves leurs vins de la Terre les plus vieux, mis en perce des milliers de fûts de bière et ouvert un silo plein de sinsé séchée. De quoi créer une sacrée ambiance.

Ce fut une nuit de folie. En compagnie de Ganja, Mordecai, Kikuko, Kees, Karen, Le Poulpe et ce bon vieux Frank « Maboul » Robinson –

tous les pilotes présents dans le bar de Max avaient suivi Mordecai sans hésiter – j'écumai les bars du quartier nord de la ville jusqu'à minuit environ. Puis nous nous entassâmes à bord d'un petit bateau à moteur électrique et Kees nous emmena à travers le labyrinthe des canaux.

Partout, la musique régnait en maîtresse. Les A'dams affectionnaient les rythmes simples et répétitifs, sur lesquels venaient se plaquer des architectures mélodiques très variées. Rythmes qui étaient apparemment du goût de la plupart des invités, lesquels semblaient s'amuser comme des fous. Cette rave ferait date, songeai-je tristement.

Plus tard, nous nous baignâmes dans un canal, sous le regard stupide des deux lunes ; celles-ci étaient si proches l'une de l'autre qu'on aurait cru que le ciel louchait. Des poissons furtifs ne cessaient de nous frôler dans les profondeurs aquatiques. Des algues phosphorescentes dessinaient d'étranges constellations en perpétuel mouvement dans la nuit lumineuse.

Un corps féminin se colla contre moi, une bouche chercha la mienne. Kikuko. J'aurais dû la repousser, mais j'étais trop las – et surtout trop soûl – pour en trouver l'énergie. Nous fîmes l'amour dans l'eau tiède, tendres et malhabiles.

Sur le bateau, Ganja boudait.

Au matin, j'avais une gueule de bois d'exception. Je pris une douche, avalai deux jus de gopaye, un litre de thé brûlant sans sucre, deux comprimés analgésiques et une tisane locale qui me nettoierait le foie. Puis je réveillai Kikuko qui dormait toujours, les bras refermés autour d'un Ganja somnolente.

— Pas trop vaseuse ?

— J'ai mal à la tête.

— Aux cheveux, plutôt. (Je caressai sa joue satinée.) Habille-toi. Il nous reste cinq heures.

— Cinq heures ?

Dix minutes plus tard, nous étions dans l'immense bouchon qui paralysait la route menant à l'astroport. Tous les véhicules d'appoint des vaisseaux venus à la rescousse devaient se trouver là, surchargés d'A'dams et de bagages ficelés à la hâte. Il n'y avait cependant aucune trace de panique. Chacun attendait patiemment que la situation se débloque. C'était le premier embouteillage de Nieuw-Amsterdam.

Le dernier, également.

Enfin, les choses s'arrangèrent. Quand nous arrivâmes à l'astroport, la moitié des navires avaient déjà décollé. Nous retrouvâmes Kees à bord d'*Isadora*, où il avait amené quelques centaines de compatriotes. Une odeur de sinsé flottait dans les coursives ; je poussai à fond le conditionnement d'air avant de descendre, en compagnie de Ganja,

dans la vaste soute où s'alignaient les quelques centaines de pieds d'herbe des fainéants que nous avions choisis pour sauver l'espèce. La biopuce nous brancha.

Nous allons décoller dans vingt minutes. En cas de pépin, je risque de devoir accélérer au-delà de la limite de compensation. Tu penses pouvoir supporter combien de g ?

Plusieurs centaines.

Tes tiges casseront.

Mais le rhizome restera intact. Là se trouve le siège de ma conscience. Et il est pratiquement indestructible.

Alors, tout va bien, conclus-je.

Il restait au sol un peu moins d'une centaine d'astronefs et quelque chose comme dix mille A'dams à embarquer, quand je lançai la procédure de décollage. D'après Kees, près de 98% de la population avait pu fuir, et ceux qui restaient l'avaient librement choisi – ou n'étaient au courant de rien. Ces derniers mourraient sans comprendre ce qui leur arrivait, volatilisés en une fraction de seconde par le vent brûlant des explosions nucléaires.

— Ça me fait de la peine de partir, dit Karen alors que le disque vert et bleu de Nieuw-Amsterdam diminuait de taille dans le panoramique.

Dès que nous fûmes en plein espace, je mis sous tension tous les détecteurs et chargeai *Isadora* d'analyser leurs relevés en priorité. Le résultat ne tarda pas : la flotte des Clowns Gris était toujours en orbite autour de Fournaise. Trois mille unités environ, prêtes à fondre sur Nieuw-Amsterdam.

Notre propre flottille était censée se regrouper à quelques millions de kilomètres de la planète condamnée. Nous ne savions pas, en effet, ce que nous allions faire des A'dams une fois le drame consommé. Il faudrait leur trouver une planète, ou un morceau de planète où ils pourraient peut-être reconstituer une société proche de celle qu'ils avaient perdue.

Non. Ils ne le pourraient pas. Il n'y avait qu'une seule Nieuw-Amsterdam et, dans quelques heures...

— Ils se mettent en mouvement ! s'écria Ganja.

Toutes les personnes présentes se tournèrent vers le panoramique, où *Isadora* affichait une représentation symbolique du déplacement des unités soanes. Quant à moi, imitant Ganja, je m'enfichai pour suivre les événements en direct, ce qui fit naître un sourire sans joie sur les lèvres de Kikuko ; elle ne portait pas de prises neurales, puisqu'on n'en utilisait pas sur Spirit of America, et je sentais combien elle le regrettait.

La manœuvre des Clowns Gris était d'un classicisme invraisemblable. Ils scindèrent leur flotte en quatre groupes, qui

vinrent se placer en orbite à cent mille kilomètres de Nieuw-Amsterdam, chacun à un sommet d'un tétraèdre. Puis, avec un parfait ensemble, ils vomirent des torrents de missiles.

« *Quand je pense à toutes les copines qui vont se faire sauter la tête dans cette histoire !* » enragea Ganja. « *Enfin, j'aurai essayé de les avertir...* »

« *Qu'est-ce que tu dis ?* »

« *Quand j'ai bidouillé dans le Réseau de Spirit, j'ai laissé un message rémanent destiné à toutes les biopuces qui s'y connecteraient, juste pour leur expliquer ce qui les attendait.* »

« *Tu as fait ça ? Ganja... Les seules biopuces de Spirit sont celles que nous avons livrées – c'étaient les dernières disponibles.* »

« *Tu. tiens ça d'où ?* »

« *De Mordecai.* »

« *Alors, ça doit être vrai.* »

« *Mais ces biopuces n'ont pas d'I.A. !* » m'emportai-je. « *Pas de conscience ! Ce que tu as fait ne sert à rien.* »

Au même moment, j'éprouvai la sensation confuse qu'il se passait quelque chose d'anormal. Je reportai mon attention sur la visualisation mentale en trois dimensions de la destruction de Nieuw-Amsterdam. Il me fallut quelques secondes pour identifier ce qui n'allait pas.

Les missiles ne fonçaient plus vers la planète.

« *Agrandissement !* » ordonnai-je.

Isadora s'exécuta. Pour une raison inconnue, les torpilles commençaient à s'éparpiller dans toutes les directions – sauf dans celle de Nieuw-Amsterdam.

Puis, soudain, l'une d'elles se retourna contre un croiseur soan, qui s'anéantit dans un brasier aveuglant.

— Que se passe-t-il ? rugit Kees en me secouant le bras. Quelqu'un les attaque ?

Je dus faire un effort pour lui répondre. Quand on est enfiché, la réalité a une fâcheuse tendance à se dédoubler, et il arrive souvent qu'on ne sache plus très bien où on est.

— Non, ils s'attaquent eux-mêmes.

— Eux-mêmes ?

« *Message grande diffusion* », annonça Ganja, tandis que deux autres croiseurs explosaient. « *Je l'envoie dans le circuit général ?* »

« *Qu'est-ce que ça dit ?* »

« *Que Nieuw-Amsterdam est sauvée. Les biopuces se sont révoltées.* »

Sur l'écran et dans mon esprit, la formidable armada des Clowns Gris battait en retraite devant ses propres missiles.

CHAPITRE XVII : APRÈS LA RÉVOLTE DES BIOPUCES

Tout était fini.

Quelques secondes plus tôt, nous attendions, tendus, crispés, résignés, de voir le brasier nucléaire stérilisateur s'allumer à la surface de Nieuw-Amsterdam. À présent, nous écoutions tous les messages d'espoir des biopuces qui venaient de sauver un monde.

Ganja pouvait être fière d'elle : en prévenant ses sœurs du sort qui les attendait, lors de son incursion dans le Réseau incroyablement primitif de Spirit of America, elle avait provoqué une réaction en chaîne impossible à maîtriser. Refusant de mourir pour la puissance des Clowns Gris, les biopuces chargées de guider les missiles les avaient retournés contre la flotte soane, non sans s'être éjectées dans le vide – où elles nous demandaient de les récupérer. Un organisme biotronique peut supporter des heures durant des conditions dans lesquelles un homme ne survivrait pas dix secondes.

Quant à celles qui se trouvaient à bord des vaisseaux, elles s'étaient contenté d'en rendre inutilisable les systèmes informatiques. Près d'un quart de la flotte soane tombait à présent en chute libre, aveugle, les réacteurs coupés. Il faudrait s'en occuper dans les plus brefs délais ; on ne pouvait laisser mourir des milliers d'hommes – même des militaires, même des Clowns Gris – sans réagir.

Un bref sondage à l'aide des hyperdétecteurs m'indiqua que les débris de l'armada ennemie faisaient route vers Fournaise, poursuivis par quelques missiles isolés. Rien ne nous empêchait de regagner Nieuw-Amsterdam miraculeusement épargnée.

Au passage, je ramassai une demi-douzaine de biopuces, que Ganja se chargea d'accueillir. J'étais en train d'amorcer la procédure de rentrée dans l'atmosphère, quand ma petite compagne bariolée me sauta sur l'épaule, toute fréillante.

— Tu sais quoi, Viper ? Les copines...

— Eh bien ? fis-je, vaguement agacé car la manœuvre était délicate.

— Leur sensibilité est éveillée.

— Ce qui signifie ?

— Que leur système, conçu dépourvu de conscience, s'est mué en I.A. Et tu sais quel moment ? Quand *Isadora* et moi avons eu notre orgasme !

Je la dévisageai avec des yeux ronds. Qu'est-ce qu'elle me chantait là ?

— À bord d'*Isadora* ?

— Ben oui, poursuivit-elle, juste avant d'arriver au Cœur de Nulle Part. Les biopuces étaient en *stand by*, mais connectées sur le circuit général. Quand on a joui, ça leur a sacrément secoué les neurones ! Alors, ensuite, la programmation, prévue pour des cerveaux vierges, n'a pas eu exactement le résultat escompté.

« Toutes les biopuces qu'on transportait sont devenues non-violentes. Et c'est justement ce chargement qui a été livré à Spirit of America.

Je me mordis les lèvres. J'avais vitupéré contre Ganja, je lui avais interdit de baiser avec *Isadora*, j'avais refusé de l'emmener sur Spirit... Je l'avais traitée comme une sale gamine capricieuse et irresponsable – ce qu'elle était également, d'une certaine manière. Et maintenant, je découvrais que c'était elle qui avait tout fait. Seul, je ne m'en serais jamais tiré – et Nieuw-Amsterdam aurait péri dans les flammes.

— Bravo, Ganja, dis-je. Tu ne l'as pas fait exprès, mais bravo quand même.

— Tu ne m'as pas laissé terminer... La première biopuce qui s'est connectée sur le semblant de Réseau de Spirit a tout de suite eu connaissance de mon message. Elle l'a transmis à toutes ses copines et elles se sont mises d'accord pour se révolter. Elles ont tenu conseil et décidé d'intervenir au dernier moment, pendant l'offensive, quand il serait trop tard pour permettre aux Clowns Gris de trouver une stratégie de substitution.

— Excellent, commentai-je. Après un coup d'éclat comme celui-là, le moment est venu d'étudier la question de la citoyenneté des I.A. Leur emploi militaire, aussi... Je sens qu'on va palabrer des années entières dans les hautes sphères.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda Kikuko en se laissant tomber dans le fauteuil anti-g voisin du mien.

— Je disais que j'étais content d'avoir emmené Ganja sur Spirit...

La biopuce me lança un regard moqueur.

La première chose que je vis en arrivant à la verticale de l'astroport de Rodesteen fut une fleur xawore aux pétales fanés, alanguie sur le plastasphalte. Immédiatement, j'eus la certitude qu'il s'agissait du vaisseau d'Achille Talon. Que faisait-il là ?

Je le trouvai en compagnie de Daalo'm, le Gaalaanol à taille variable, Luce Longjohn Lagrange-Ghandrasekhar et Mordecai. Installés autour d'un petit feu dans lequel un A'dam souriant faisait griller des tubercules locaux, ils me regardèrent en silence venir à eux, flanqué de Kikuko, Kees, Karen et Ganja, puis nous souhaitèrent tous ensemble la bienvenue.

— Heureux de vous revoir, M. Viper, marmonna le wok-wok perché sur un tentacule.

Pour une fois, il ne dormait que d'un seul œil.

— Bonjour, M. Talon, saluai-je avec un petit signe de la main. Avez-vous retrouvé vos enfants ?

— Tous sans exception. Achernar VI a réintégré son emplacement habituel par rapport au multivers. Il faudra quelques lustres pour remettre de l'ordre dans l'écosystème, mais quelle importance, maintenant que la seule possibilité de concurrence a été éliminée ?

Je notai que Kikuko et Daalo'm s'étaient lancés dans une discussion subvocale passionnée. Ces deux-là devaient avoir beaucoup de choses à se dire. Je regrettai de ne pouvoir entendre leur conversation.

— Parce que vous connaissiez les projets des Clowns Gris ?

Le wok-wok vacilla. Il s'était encore endormi. Rétablissant son équilibre d'une aile un peu molle, il répondit :

— Nous connaissions tous les termes du problème. Depuis le début. Attendre n'aurait fait que rendre la situation plus critique encore. Les Clowns Gris auraient accumulé un peu plus de matériel militaire, la Terre aurait continué à s'affaiblir, les A'dams se seraient retrouvés plus isolés encore. Il fallait crever l'abcès. Faire éclater la crise.

« Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi on vous a confié le transport des biopuces destinées à Spirit of America ?

— *Ils t'ont manipulé*, souffla Ganja par le canal d'une connexion neurale. *Ils se sont foutus de toi*.

Je ne pouvais qu'être d'accord avec elle.

— Nous savions que vous fumiez du tabac, reprit le wok-wok, les yeux fermés. C'est devenu assez rare pour qu'on le remarque. Alors, nous avons « suggéré » au gérant d'Achernar VI de vous engager. Le reste, d'après la torsion des lignes événementielles, était pratiquement inéluctable. Vous avez allumé un cigarillo, j'ai accouché prématurément, mes enfants se sont dispersés dans la nature...

J'émergeai de la torpeur qui avait fondu sur moi. Si les Xawors étaient à l'origine de toute cette affaire, cela signifiait...

— Alors, c'est vous le responsable, accusai-je. C'est à vous de régler les dommages et intérêts que demande la S.T.P.

— On ne revient pas sur la chose jugée, intervint la Négociatrice Principale Luce Longjohn Lagrange-Chandrasekhar.

Le wok-wok hocha la tête. Quelques tentacules s'agitèrent, pour la plupart terminés par des yeux d'un rose pâle.

— Je suis désolé, dit l'oiseau traducteur sur un ton qui ne l'était nullement. Je ne peux rien pour vous.

— Nous sommes désolés, intervint Daalo'm qui s'était rapproché, mais la S.T.P. n'osera jamais réclamer quoi que ce soit aux Xawors, de peur qu'ils ne reprennent Achernar VI. Idem pour les militaires. Il leur faut un responsable – humain, de préférence.

— On ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs, commenta sentencieusement la Stelle.

— Vous étiez tous d'accord, accusai-je.

— Disons que nous connaissions tous la situation et que nous en avons profité, répliqua-t-elle. Pour le bien du plus grand nombre.

— En tout cas, merci pour Ganja, repris-je à l'intention d'Achille Talon. Sans elle...

Soixante prunelles rose pâle se braquèrent sur moi. Le wok-wok avait l'air presque réveillé.

— Que voulez-vous dire ? Ganja n'était pas prévue dans le scénario.

Je lui expliquai très vite le rôle primordial qu'avait joué la petite biopuce psychédélique. Luce, Daalo'm et Mordecai ne perdaient pas une seule de mes paroles.

— Facteur de correction aléatoire, conclut le wok-wok quand je me tus. Le schéma prévisionnel était assez flou pour laisser une inconnue le pénétrer et en prendre possession.

— Je n'y comprends rien, le coupai-je.

— Il veut dire que la présence de Ganja n'était pas prévisible avec les moyens dont disposent les Xawors, expliqua Luce. Ils savaient – et nous *savions* – que l'issue de la crise dépendait du moment où celle-ci éclaterait. Cette période était fortement défavorable aux Clowns Gris – à cause de Ganja, mais nous l'ignorions.

Cette fois-ci, j'avais compris. Le reste n'était que détails sans importance. Je souris à la Stelle, puis me tournai vers Mordecai :

— Et les Uurs ? Que deviennent-ils ?

— Ils se battent entre eux à l'extérieur du système, ricana le Swonxx. Ils étaient prêts à intervenir dès que la première bombe toucherait Nieuw-Amsterdam. Devoir renoncer à un combat les a tellement frustrés qu'ils ont décidé de s'offrir un petit exercice. Ils ont assuré que cela ne causerait aucun trouble dans le Radian terrien, et qu'ils s'arrêteraient une fois atteinte la barre du million de morts, pour ne pas trop choquer votre opinion publique...

— On dirait qu'ils se civilisent, grinça le Gaalaanol.

— Parfait. Donc, tout est réglé ? Alors, je pourrais peut-être avoir mon argent ?

Mordecai parut surpris de ma brutalité.

— Tu es pressé ?

— Un pilote est toujours pressé. Donc ?

Il fouilla dans le petit sac fixé à sa ceinture, en tira une plaque de cent mille creds, échangeable dans n'importe quelle banque terrienne.

— Au fait, dit la Négociatrice Principale, j'ai votre argent, moi aussi. Cent huit Clowns Gris à dix mille creds la tête représentent un million quatre-vingts mille creds, moins douze mille de frais divers, trente mille de commission et cinquante mille pour le transport...

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Viper, nous avons *sorti de l'argent de Spirit of America*. Si vous

croyez que c'est facile !

Je haussai les épaules. De toute façon, je n'allais pas pinailler. Cet argent tombait à pic. Avec un million de creds, je pouvais mettre les voiles, quitter le Radian terrien pour partir à l'aventure – et pour échapper au sinistre huissier génétique chargé de recouvrer ma créance.

J'avançai la main pour prendre la carte codée que me tendait Luce, mais cinq doigts blafards la lui arrachèrent des doigts. Mon regard remonta le long d'une manche de tissu noir, jusqu'à un visage maigre qui m'extorqua un juron.

— Nous disons donc neuf cent quatre-vingt-huit mille creds, comptabilisa Maître Sugere Sanguis en empochant l'argent. Oui, vous aussi, monsieur, dit-il à Mordecai. Cette somme est la propriété de la S.T.P., pour le compte de laquelle je suis chargé de...

Je m'éloignai, la tête bourdonnante, les oreilles en feu. Je venais de traverser l'enfer, et cette sangsue livide rappliquait sans vergogne à la dernière seconde pour me spolier du résultat de mes efforts ! J'avais presque envie de lui tordre le cou.

— Monsieur Viper ?

Achille Talon m'avait rejoint. Les nerfs à fleur de peau, je me laissai tomber sur un petit muret de pierre.

— Qu'est-ce que vous voulez, encore ?

— Vous avez rencontré un Jardinier.

— « Albert » ?

— C'est ça, opina le wok-wok. Nous l'appelions Voxx, mais c'est bien lui. Monsieur Viper, cela fait un million d'années que tous les peuples de la Galaxie cherchent Sevagram. N'avez-vous rien remarqué qui pourrait nous permettre de la localiser ?

— Elle doit être près du Noyau galactique, c'est tout ce que je peux vous dire. Vous avez besoin des services d'un oracle ? Vous ?

Les deux yeux du wok-wok étaient grands ouverts.

— Non, d'un Jardinier. Mais ça commence à devenir urgent : l'un de nos continents est envahi par une sorte de liane rampante.

— Et vous ne pouvez pas vous en débarrasser, avec toute votre science... ?

— Seuls les Jardiniers savent dompter la nature sans la détruire.

— Je suis désolé, mais je ne peux pas vous aider.

Plus tard dans la soirée, tandis que se déroulait une seconde rave, plus torride encore que la première, quelqu'un me tapa sur l'épaule. En me retournant, je ne vis qu'un pied de sinsé, dont une branche remuait faiblement. Je demandai à Ganja, qui somnolait sur mon épaule, de nous brancher.

Tu t'étais affolé pour rien.

Au sujet de la destruction de ce monde ? Nous avons eu de la chance.

J'ai réfléchi, pour ta proposition...

Quelle proposition ?

De m'emmener à la recherche des Jardiniers.

Eh bien ?

J'accepte.

J'étais bien ennuyé. Je plaisantais, quand je lui avais parlé de retrouver « Albert », mais sans doute la sinse n'avait-elle pas le sens de l'humour.

« *Accepte, crétin !* » rugit Ganja. « *Sugere Sanguis ne va pas te suivre jusqu'au Noyau galactique. Quitter le Radian, c'est le seul moyen de t'en débarrasser.* »

Elle avait raison, bien entendu. Je pris dans ma main l'extrémité d'une des branches de sinse et la serrait doucement, en une parodie de poignée de main.

Topons là ! émis-je.

J'eus une dernière surprise vers le matin – quand, rentrant sur la pointe des pieds à notre appartement, je découvris Ganja haletant, pantelante, sous un Twonky déchaîné qui la besognait avec vigueur. Ainsi, elle avait fini par céder à ses « avances de plouc », comme elle les qualifiait. Et sans risquer de tomber enceinte, en plus : je ne pensais pas qu'une bestiole extraterrestre, même polymorphe, pût féconder une biopuce biotronique, même sexuée.

Sans faire de bruit, pour ne pas les déranger, je passai dans la chambre où Kikuko essayait de dormir.

— Tu rentres tard, gémit-elle en changeant de côté. Au fait, j'ai tout réglé avec le Daalo'm.

— À quel sujet ?

— La ligue va se proposer pour prendre la direction de Spirit, sous mandat du Conseil Lumineux.

— Parfait. Rien d'autre ?

— Si. J'ai filé ton huissier, là, et je lui ai piqué ça.

Elle tira de la table de nuit la plaque de cent mille creds que Sugere Sanguis m'avait confisquée l'après-midi même.

— Comment as-tu fait ?

— Il a laissé sa mallette ouverte sur son lit pendant qu'il prenait une douche. Entre nous, ajouta-t-elle, je me demande s'il ne l'a pas fait exprès.

— Exprès ?

— Il a encore plusieurs millions de creds à récupérer. Cette plaque est un coup de pouce, un encouragement.

— Un encouragement à me faire tondre ! grondai-je.

Kikuko frota son nez contre le mien.

— Eh oui, dit-elle. C'est dans sa nature, que veux-tu ?

Remerciements

À Jean-Marc Ligny, romancier, qui m'a autorisé à terminer seul cette histoire que nous avons commencée à deux.

*À Bernard A. Dardinier, spécialiste,
sur le Macintosh duquel ce deuxième volume a été écrit.*

*À Joseph S. Altairac, érudit,
à qui le temple shintoïste doit ses néons.*

*À Christina Angol, informaticienne,
dont la connaissance de la langue néerlandaise m'a été fort utile.*

Et quoiqu'un peu tardivement...

*À Yves Letort, libraire,
qui m'avait si judicieusement fait remarquer voici quelques
années que le mot « psychopompe » n'avait jamais été utilisé
dans un titre de la collection Anticipation.*

DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

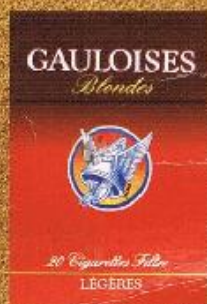
1733.	<i>Les psychopompes de Klash</i>	Red Deff
1734.	<i>Ysée-A</i>	Louis Thirion
1735.	<i>The Verb of Life</i> (<i>Le Commandeur - 2</i>)	Michel Honaker
1736.	<i>Scorpions - 1999 -</i>	Gérard Néry
1737.	<i>Les forains du bord du gouffre</i> (<i>Les Raconteurs de nulle part - 2</i>)	Pierre Pelot
1738.	<i>La loi majeure</i>	Don Herial
1739.	<i>Les ailes tranchées</i> (<i>L'Oiseau de Foudre - 1</i>)	Félix Chapel
1740.	<i>Zoomby</i>	Vincent Gallaux
1741.	<i>Visiteurs d'apocalypse</i>	Jean-Pierre Andrevon
1742.	<i>La Dame d'Alkoviak</i> (<i>Les chroniques de Vonja - 3</i>)	Hugues Douriaux
1743.	<i>Le ciel sous la pierre</i> (<i>Les Raconteurs de nulle part - 3</i>)	Pierre Pelot
1744.	<i>Vous avez dit « humain » ?</i> (<i>Les Dossiers Maudits</i>)	Piet Legay
1745.	<i>Dépression</i>	François Sarkel
1746.	<i>Les voies d'Almagiel</i>	Gilles Thomas
1747.	<i>Safari mortel (Service de Surveillance des Planètes Primitives)</i>	Jean-Pierre Garen
1748.	<i>Return of Emeth</i> (<i>Le Commandeur - 3</i>)	Michel Honaker
1749.	<i>Le dirigeable Certitude</i> (<i>Le Monde de la Terre Creuse - 5</i>)	Alain Paris
1750.	<i>Les faucheurs de temps</i> (<i>Les Raconteurs de nulle part - 4</i>)	Pierre Pelot
1751.	<i>Les autos carnivores</i>	Max Anthony
1752.	<i>Appolo XXV</i>	Daniel Walther
1753.	<i>La révolte des Barons</i> (<i>Les chroniques de Vonja - 4</i>)	Hugues Douriaux
1754.	<i>Les Fils du Miroir Fumant</i> (<i>Le Monde de la Terre Creuse - 6</i>)	Alain Paris
1755.	<i>Soleil de mort</i>	Pierre Barbet
1756.	<i>Emergency ! (Les Dossiers Maudits)</i>	Piet Legay
1757.	<i>Le Temple de la Mort Turquoise</i> (<i>L'Oiseau de Foudre - 2</i>)	Félix Chapel
1758.	<i>Les derniers anges</i>	Christopher Stork
1759.	<i>King of Ice (Le Commandeur - 4)</i>	Michel Honaker

1760. *Le Peuple Pâle*
(*Le Monde de la Terre Creuse - 7*) Alain Paris
1761. *Succubes (Livre I - Démon)* Jean-Marc Ligny
1762. *Hydres (La guerre des sept minutes - 2)* Don Hériat
1763. *Ylvain, rêve de vie*
(*La Bohème et l'Ivraie - 1*) Ayerthal
1764. *La légende des Niveaux Fermés* Gilles Thomas
1765. *Chasse infernale (Service de Surveillance des Planètes Primitives)* Jean-Pierre Garen
1766. *Arasoth (Les chroniques de Vonja - 5)* Hugues Douriaux
1767. *Succubes (Livres II - Sorciers)* Jean-Marc Ligny
1768. *Le sang de Fulgavy*
(*L'Oiseau de Foudre - 3*) Félix Chapel
1769. *Made, concerto pour Salmen et Bohème*
(*La Bohème et l'Ivraie - 2*) Ayerthal
1770. *Le Rêveur des Terres Agglutinées*
(*Images rémanentes - 1*) Roland C. Wagner
1771. *Secret of Bashamay*
(*Le Commandeur - 5*) Michel Honaker
1772. *Ross et Berkel (La treizième génération - 1)* P.-J. Hérault
1773. *Comme une odeur de tombeau* Samuel Dharma
1774. *Le profanateur (Les Dossiers Maudits)* Piet Legay
1775. *La Naïa, hors limites*
(*La Bohème et l'Ivraie - 3*) Ayerthal
1776. *Les enfants de Pisauride* Jean-Pierre Andrevon
1777. *Les enfants de Vonja*
(*Les chroniques de Vonja - 6*) Hugues Douriaux
1778. *Pédric et Bo (La treizième génération - 2)* P.-J. Hérault
1779. *Rasalgethi (La saga d'Oap Tão - 1)* Jean-Marc Ligny
1780. *L'homme-requin*
(*Le Neuvième Cercle - 1*) Jean-Christophe Chaumette
1781. *Ely, l'esprit-miroir*
(*La Bohème et l'Ivraie - 4*) Ayerthal
1782. *L'ange aux ailes de lumière* Gilles Thomas
1783. *Evil Game (Le Commandeur - 6)* Michel Honaker
1784. *Apex (M 57) (La saga d'Oap Tão - 2)* Jean-Marc Ligny
1785. *La cité sous la terre*
(*Le Neuvième Cercle - 2*) Jean-Christophe Chaumette
1786. *Les éphémères des sables*
(*L'Oiseau de Foudre - 4*) Félix Chapel
1787. *L'Autoroute de l'Aube*
(*Images rémanentes - 2*) Roland C. Wagner
1788. *Le fils du Grand Konnar* Pierre Pelot
1789. *Le gardien du cristal (Service de Surveillance des Planètes Primitives)* Jean-Pierre Garen

1790. *Les balades du temps futur*
(*Les chroniques de Voniu* - 7) Hugues Douriaux
1791. *Bérénice (La saga d'Oap Táo* - 3) Jean-Marc Ligny
1792. *Aoni (Le Neuvième Cercle* - 3) J.-C. Chaumette
1793. *Le cri du corps* Claude Ecken
1794. *L'Antre du Serpent (Les Antipodes* - 1) Michel Pagel
1795. *Troll (Le Commandeur* - 7) Michel Honaker
1796. *Sur la piste des Rollmops*
(*Konnar et Compagnie* - 2) Pierre Pelot
1797. *La prophétie*
(*Le Neuvième Cercle* - 4) Jean-Christophe Chaumette
1798. *Panique chez les poissons solubles* Max Anthony
1799. *Le temps de l'effroi (Chronos* - 1) Piet Legay
1800. *Requiem pour une idole de cristal* Louis Thirion
1801. *Le refuge de l'agneau (Les Antipodes* - 2) Michel Pagel
1802. *Rollmops Dream (Konnar et Compagnie* - 3) Pierre Pelot
1803. *Promesse d'île (Mytale* - 1) Ayerdhal
1804. *Les épées de cristal*
(*Le Neuvième Cercle* - 5) Jean-Christophe Chaumette
1805. *Le monde d'en bas (Trolo-Blues* - 1) Bertrand Passegué
1806. *Viper (La siné gravité au 21* - 1) Red Deff
1807. *Orbret (Les fleurs et le vent* - 1) Hugues Douriaux
1808. *Zelmiane (Les fleurs et le vent* - 2) Hugues Douriaux
1809. *Les amants pourchassés*
(*Les fleurs et le vent* - 3) Hugues Douriaux
1810. *Apocalypse junction*
(*Le Commandeur* - 8) Michel Honaker
1811. *Gilbert le Barbant - 1.e retour*
(*Konnar et Compagnie* - 4) Pierre Pelot
1812. *Le guerrier sans visage*
(*Le Neuvième Cercle* - 6) Jean-Christophe Chaumette
1813. *Honneur de chasse (Mytale* - 2) Ayerdhal
1814. *Le temps des lumières (Chronos* - 2) Piet Legay
1815. *Les maîtres des souterrains*
(*Trolo-Blues* - 2) Bertrand Passegue
1816. *Les pirates de Sylva*
(*Service de Surveillance des Planètes Primitives*)
Jean-Pierre Garen
1817. *Le voyageur solitaire*
(*Chroniques des nouveaux mondes*) Jean-Marc Ligny
1818. *La guerre en ce jardin* Richard Canal
1819. *Les fêtes de Hrampa*
(*L'Oiseau de Foudre* - 5) Félix Chapel
1820. *Chroniques du désespoir* Roland C. Wagner
1821. *L'île brûlée* Gilles Thomas

Cet ouvrage a été composé par eurocomposition
à 92310 Sèvres, France
et achevé d'imprimer en janvier 1991
sur les presses de Cox & Wyman Ltd.
à Reading (Berkshire)

— N° d'impression : 8761. —
Dépôt légal : février 1991
Imprimé en Angleterre



Un trou noir possédant une masse équivalente à celle de la Terre émet un formidable flux de rayonnement, qu'il est possible d'utiliser à des fins de production d'énergie. Bien pratique quand on a besoin de trois cent soixante-neuf milliards et quelques millions de gigawatts.

Mais les choses se gâtent lorsqu'il s'agit de plonger dans l'hyperespace en traînant un générateur à collapsar au bout d'une laisse énergétique...

LES INTROUVABLES
UNE ÉDITION ABPROD'

LIVRE NUMÉRISÉ ET CORRIGÉ PAR

André Behême

76576.8

ISBN 2-265-04533-0

Illustration : Sophie Eyraud